

# Banque de textes pour un apprentissage continué de la lecture au cycle 3

## PRESENTATION DE L'OUTIL

*Monsieur GHIER*, inspecteur de la circonscription, avait commencé ce travail en atelier d'animation pédagogique, suite à la parution des programmes 2002.

Yvette DEMOULIER et Liliane SKOBLINSKI, directrices sur Villeneuve Ascq ont poursuivi et étoffé ce travail en encadrant, deux années de suite, un atelier d'animation avec des collègues de la circonscription.

La banque de textes originelle, organisée en rubriques et son classement en sections, ont été retravaillés lors d'un stage en mai 2007 par :

Catherine BOUTTE, Magalie ELUASTI, Johanne MARQUIS,  
Gilles MELIN, Patrick ROBERT et Liliane SKOBLINSKI,  
qui ont renouvelé les pistes d'exploitation pédagogique d'une bonne partie de l'outil (les parties 7 et 8 n'ont pas été réexaminées et devraient faire l'objet d'un nouvel atelier).

Le groupe suscité, espère que ce document sera utile aux collègues de cycle 3 de la circonscription.

Toute proposition d'amélioration ou ajout seront les bienvenus (les transmettre à l'Inspection)

# Sommaire

Compétences travaillées	Numéros et titres des textes	Intérêts
<p style="text-align: center;"><b>1</b></p> <p style="text-align: center;"><b>Inférer implicite non-dits sous-entendus</b></p>	1-1 <b>Le train a sifflé deux fois.</b> <i>Sherlock Heml'os mène l'enquête de Jim et Mary RAZZI</i>	Prendre des indices pour trouver l'argumentation du détective.
	1-2 <b>La chauve-souris</b>	Dévoilement progressif.
	1-3 <b>Le projet fatal</b> <i>Le K et autres nouvelles de Dino BUZATTI</i>	1. Dévoilement progressif pour découvrir un des projets. 2. Prise d'indices (inférences pragmatiques) pour faire la description physique du projet fatal.
	1-4 <b>"Je m'appelle"</b> <i>Mélisande, journal intime de Christiane HOLLER</i>	Dévoilement progressif avec émissions d'hypothèses à chaque indice relevé.
	1-5 <b>La chose</b> <i>Histoires pressées Bernard FRIOT</i>	Dévoilement progressif avec dessin de "La Chose" au fur et à mesure des indices. Travaillé aussi en <b>6</b>
	1-6 <b>La machine à explorer le temps</b> <i>H G WELLS</i>	A partir des indices textuels (substantifs, connecteurs temporels...), trouver de quelle machine il s'agit et à quoi elle sert.
	1-7 <b>Le robot</b> <i>Nouvelles Histoires pressées Bernard FRIOT</i>	Débat interprétatif. Quels sont les personnages vivants ?
<p style="text-align: center;"><b>2</b></p> <p style="text-align: center;"><b>Identifier le narrateur</b></p>	2-1 <b>extrait de</b> " <i>La Ferme des animaux</i> " de George ORWELL	Ne pas donner le titre mais le faire trouver. Qui parle? A qui? L'auteur s'implique par le biais du narrateur, surligner les indices Dialogue + discours, harangue
	2-2 <b>Lettres à Kitty</b> <i>Journal d'Anne FRANCK</i>	Trois lettres qui progressivement apportent des indices sur l'identité du narrateur.
	2-3 <b>Le maniaque de la nuit</b> <i>Le gang des râteurs de John SULTON</i>	Travail sur la chaîne substitutive ; qui est "je" ? comment est-il désigné ?
	2-4 <b>Extrait</b> <i>Une Vie de Chat de Y. Navarre</i>	Qui est "je" ? Travail en ORL sur la ponctuation.
	2-5 <b>Lundi</b> Journal d'un Chat Assassin Anne FINE	Dévoilement progressif. Qui est "je" ?
	2-6 <b>Farigoulette</b>	Texte puzzle : L'identification du narrateur ne se fait que lorsque le puzzle est reconstitué.
	2-7 <b>Salut Fred</b> <i>Labo, le cobaye, 30 millions d'amis</i>	Dévoilement progressif. Prises d'indices pour savoir de qui l'on parle.
	2-8 <b>Le privé en a plein les pattes</b> <i>Ne tirez pas sur le scarabée de P SHILPTON</i>	1. Qui est le narrateur et où se déroule l'histoire ? 2. Relevé de commentaires mis en relief par la ponctuation. 3. Expressions toutes faites

<b>3</b> <b>Identifier les personnages</b>	<b>3-1 La Flamiche aux poireaux</b> <i>La Guerre des Poireaux de Christian GRENIER</i>	Ambiguïté : intervention des différents personnages pour cacher quelque chose à l'un d'eux.
	<b>3-2 La scène</b> <i>Histoires pressées de Bernard FRIOT</i>	Relation entre une mère et son fils.
	<b>3-3 Le plat du chien</b> <i>Le plat du chien in Contes d'outre-temps de Jean-Pierre Chabrol</i>	Jeu entre les personnages dont les intentions et les stratégies sont opposées ; "tel est pris qui croyait prendre"
<b>4</b> <b>Anticiper</b>	<b>4-1 La clé d'or</b> <i>Contes des Frères GRIMM</i>	Spécificité du conte Imaginer la suite ORL : passé simple
	<b>4-2 Silence !</b> <i>Histoires pressées de Bernard FRIOT</i>	Donner le début (...) laissez nous travailler !) et demander ce qui va se passer. ORL : marques du dialogue impératif types de phrases
	<b>4-3 Le comte de Monte-Christo</b> <i>Alexandre DUMAS</i>	Prévoir une autre suite (si cela ne se passait pas comme le narrateur l'a prévu ?) réécriture comme si on était un des fossoyeurs (Changement du point de vue) ORL : travail sur les référents.
	<b>4-4 Les Fées</b> <i>Conte de PERRAULT</i>	Dévoilement progressif ; Contes en miroir.
	<b>4-5 Soupçon</b> <i>Histoires Pressées Bernard FRIOT</i>	Imaginer la fin. Eléments créant le suspense
	<b>4-6 Extrait</b> <i>Les Malheurs de Sophie. Comtesse de Ségur</i>	Texte puzzle : travail sur les organisateurs du texte ;
<b>5</b> <b>Relation entre les personnages</b>	<b>5-1 Catastrophe</b> <i>Fantômette et le Masque d'argent Georges CHAULET</i>	Lister les différents personnages. ORL : lexique sur les métiers de la couture
	<b>5-2 Le match de football</b> <i>Le Petit Nicolas de SEMPE et GOSCINNY</i>	Qui sont les chefs d'équipe ? Qui joue dans ces équipes ?
	<b>5-3 La paire de chaussures</b> <i>Contes de la Rue de Broca. La Sorcière du Placard aux Balais et autres contes Pierre GRPPARI</i>	Indices textuels pour savoir qui sont Tina et Nicolas (Enlever les neuf premières lignes du texte et le titre), ce qu'ils font et pourquoi ;
	<b>5-4 Socrate</b> <i>de RASCAL</i>	1 <sup>ère</sup> partie : qui est Socrate ? Relation d'un être humain avec un chien : amitié ; Travail sur l'argumentation
	<b>5-5 La Tour Eiffel</b> <i>La Vie Errante Guy de Maupassant</i>	Prise d'indices sémantiques pour trouver de qui on parle. ORL : les substantifs
	<b>5-6 Extrait</b> <i>Alice aux Pays des Merveilles Carol LEWIS</i>	Dictée dessin. Qui est le bébé ?
	<b>5-7 Extrait</b> <i>Agathe, la Bille Marie TENAILLE</i>	Qui est Agathe ?
	<b>5-8 Extrait</b> <i>Un jour, une rivière Henriette MAJOR</i>	Travail sur les référents.

<p style="text-align: center;"><b>6</b></p> <p style="text-align: center;"><b>Décrire, susciter une émotion</b></p>	6-0 <b>Fiche générale</b>	Construction d'un lexique sur chaque émotion et écriture d'un texte induit par ce lexique.
	6-1 <b>Le papa de Simon</b> <i>Nouvelle de Guy de Maupassant</i> Nouvelle de Maupassant	Travail sur un texte long. Débat philosophique : vécu pour certains enfants Lecture sur deux niveaux. Théâtralisation Lexique de la tristesse.
	6-2 <b>Le chien bleu</b> <i>La Fourmi a fait le Coup Anne</i> BODART	Surligner ce qui décrit les émotions (tristesse) Faire un parallèle avec La Petite Fille aux Allumettes. ORL : alternance imparfait/passé simple.
	6-3 <b>Une vie de chien</b> <i>Jean CONSTRUCCI</i>	Qui est le héros ? Relations humaines. Travail sur les registres de langue
	6-4 <b>La silhouette</b> <i>L'Ogre du Métro. Thierry</i> JONQUET	Dévoilement progressif. Surligner ce qui montre l'émotion (peur) Dessin du monstre.
	6-5 <b>La peur de Cosette</b> <i>Les Misérables Victor HUGO</i>	Ne pas donner le titre et le faire deviner. Surligner ce qui montre la peur. prolongements : visionner le film éducation à la citoyenneté : le travail des enfants
	6-6 <b>"Attendons le retour de Max"</b> <i>Minuit, heure de l'horreur de</i> J.B.STAMPER	Prises d'indices pour retrouver la cohérence du texte : reconnaissance de mots de liaison (chronologie, causalité, connecteurs logiques ou temporels) reconnaissance des personnages (leur désignation, substituts, rappels, pronominalisation). Surligner ce qui montre la peur, progression dans l'intensité. Faire un parallèle avec l'arrivée du père au château dans "la Belle et La Bête" Dessin de Max. ORL : les expansions du nom
	6-7 <b>Nuit d'horreur</b> <i>La peur de Guy de MAUPASSANT</i>	Surligner ce qui montre la peur, la montée en intensité de l'angoisse. Arts plastiques : la peur, les expressionnistes
	6-8 <b>Les événements de Drimagleén</b> <i>Petits Romans Noirs Irlandais</i> William TREVOR	Jeu sur les émotions en divisant la classe en trois groupes (peur, joie et surprise).
	1-5 <b>La Chose</b>	Travail sur le lexique de la peur
5-4 <b>Socrate</b>	Travail sur le lexique de l'amitié	
<p style="text-align: center;"><b>7</b></p> <p style="text-align: center;"><b>Procédés stylistiques</b></p>	7-1 <b>L'escargot</b> François CAVANNA	Absurde et comique : problème qui n'en est pas un.
	7-2 <b>Problème</b>	Comique
	7-3 <b>Bourreau d'enfant</b> F.Raynaud	Jeux de mots et comique
	7-4 <b>C'était un bon copain</b>	Poème : Expressions toutes faites
	7-5 <b>Drôle de lettre</b>	Jouer avec les mots et en construire d'autres par association (cf. Le Prince des mots tordus).Mots imaginaires, mots valises
	7-6 <b>Extrait de Alice au pays des merveilles 1</b>	Jeu de mots
	7-7 <b>Extrait de Alice au pays des merveilles 2</b>	Sophisme
	7-8 <b>Extrait de Alice au pays des merveilles 3</b>	Absurde
	7-9 <b>Extrait de Alice au pays des merveilles 4</b>	Argumentation
	7- 10 <b>Extrait</b> <i>Vendredi ou La vie sauvage Michel</i> TOURNIER	Si c'était ..., devinette.

<p style="text-align: center;"><b>7</b></p> <p style="text-align: center;"><b>Procédés stylistiques (suite)</b></p>	7- 11 <b>Le Petit Train</b> <i>Œuvres Complètes</i> Jules <b>RENARD</b>	Personnification.
	7-12 <b>Un drôle de bonhomme</b> Les Aventures de l'extravagant Timéon, Gilles LAURENDON	Portrait, description. Utilisation des connecteurs pour faire avancer le texte
	7- 13 <b>Un de trop</b>	Complicité auteur/lecteur au dépend d'un personnage
	7-14 <b>Façons de parler</b> <i>B.FRIOT</i>	Niveaux de langue.
	7-15 <b>Je suis née en Chine</b> Jean FRITZ (lire djin américaine)	Texte descriptif
	7-16 <b>L'île aux chevaux</b> E. DILLON	Texte descriptif
<p style="text-align: center;"><b>8</b></p> <p style="text-align: center;"><b>Autres textes</b></p>	8-1 <b>L'infirm</b> <i>Guy de MAUPASSANT</i>	1. Prendre des indices 2. Travailler sur les référents 3. Utiliser sa connaissance du monde } pour identifier les personnages et dire ce qu'ils font
	8-2 <b>L'évasion de Kamo</b>	Trouver la ou les raisons pour lesquelles Kamo refuse de faire du vélo
	8-3 <b>Extrait</b> <i>Histoires Infantines</i>	Jeu sur les mots ; prendre un mot et le remplacer par un autre sans relation de sens
	8-4 <b>Un loup pas comme les autres</b>	Conte détourné. (anticipation)
	8-5 <b>Premier Janvier</b> Victor HUGO	Même travail que 5-5 « La Tour Eiffel »
	8-6 <b>Lettre du 19 août 1912</b> <i>Lettres des Isles Girafines Albert LEMAN</i>	Travail sur l'implicite ; faire réécrire le texte selon le point de vue des indigènes
	8-7 <b>Lettre du 7 mars 1913</b> <i>Lettres des Isles Girafines Albert LEMAN</i>	Travail sur l'implicite et le vocabulaire (mots bizarres)
	8-8 <b>Chaussettes</b> <i>Histoires pressées B.FRIOT</i>	Travail sur la description. Anticipation : quel est le secret des chaussettes ? La chute est intéressante.
	8-9 <b>Télévision</b> <i>Histoires pressées B.FRIOT</i>	Comique, expressions drôles ; sens propre/sens figuré
	8-10 <b>Cauchemar</b> <i>Histoires pressées B.FRIOT</i>	Non-dits ; comprendre la ruse de l'enfant .

***LECTURE CYCLE 3***

**1**

***L'implicite***

***CIRCONSCRIPTION DE  
VILLENEUVE D'ASCQ NORD***

## 1.1 : fiche élève et fiche maître

### SHERLOCK HEML'OS MENE L'ENQUÊTE

#### Le train a sifflé deux fois

Sherlock Heml'os avait invité son ami Scotson à déjeuner. Ils en étaient au dessert quand un train siffla au loin.

« Le train postal, sans doute... dit Scotson.

- Il passe tous les jours à la même heure », fit son compagnon en regardant sa montre.

Ils se mirent ensuite à parler de l'exactitude des trains. Certains ne prenaient jamais une minute de retard.

« La Flèche d'Argent mériterait le prix de l'exactitude, affirma Sherlock Hem'los.

- Tout à fait de ton avis ! Avec lui, pas besoin de montre ! s'exclama Scotson. Quand il traverse Toutouville, on sait quelle heure il est !

- Ça, tu peux le dire ! » approuva l'autre.

En effet, la Flèche d'Argent traversait la ville tous les jours à deux heures de l'après-midi. Pas une minute de plus, pas une de moins ! Deux coups de sifflet annonçaient son passage.

Scotson pensa tout à coup à remonter sa montre-gousset. Il la tira de sa poche. Stupeur ! Sa belle montre en or ne marchait plus ! L'une des aiguilles s'était détachée.

« Quelle poisse ! lança-t-il. Je vais tout de suite la faire réparer. Tu m'accompagnes ?

- Volontiers », répondit Sherlock Heml'os !

Ils terminèrent leur dessert puis enfourchèrent leur bicyclette. En route pour la boutique de Jules Loulou-Berlue, l'horloger de Toutouville ! Ils pédalaient allègrement quand ils croisèrent un autre cycliste. « Tiens, Louis Ducroc qui revient de la ville... »

Il avait l'air si pressé qu'il passa à la hauteur des deux amis sans les saluer, le regard fixé sur sa montre-bracelet. Etonné, Scotson se tourna vers Sherlock Heml'os et prononça quelques mots.

Mais ce dernier n'entendit rien : un train siffla deux fois, et le vacarme couvrit sa voix.

« Qu'est-ce que tu disais ? demanda Sherlock Heml'os quand le silence fut revenu.

- Louis Ducroc a l'air drôlement pressé de quitter la ville, déclara Scotson.

- C'est aussi mon avis ! »

Ils arrivèrent bientôt chez l'horloger, en plein centre de Toutouville. Jules Loulou-Berlue était effondré. On lui avait volé un bracelet-montre. Il s'était absenté quelques instants, le temps d'aller chercher une horloge dans son arrière-boutique et, à son retour, il avait vu un homme quitter le magasin à toute vitesse. Le voleur tenait une montre-bracelet dans sa main. Jules Loulou-Berlue avait cru reconnaître Louis Ducroc, mais il ne pouvait le certifier.

« Aucun doute ! lança Scotson. C'est lui ! J'en suis certain ! Nous l'avons croisé, tout à l'heure ; il avait l'air pressé comme pas possible et pédalait comme un forcené, les yeux fixés sur une montre.

- Hum hum... fit Sherlock Heml'os. À quelle heure le vol a-t-il été commis ? demanda-t-il à l'horloger. Tu peux me le dire avec certitude ?

- En voilà une question ! s'exclama ce dernier, l'air fâché. Connaître l'heure à tout moment du jour et de la nuit, c'est mon boulot, non ? Il était exactement deux heures de l'après-midi.

- Eh bien, commença le détective, je ne connais pas encore le nom de ton voleur, mais tout ce que je sais, c'est que nous ne tarderons pas à le découvrir. Et je sais aussi qu'il ne s'agit absolument pas de Louis Ducroc.

Vraiment ? Et comment peux-tu l'affirmer ? demanda l'horloger.

*Pourquoi Sherlock Heml'os peut-il être certain de l'innocence de Louis Ducroc ?*

*Entoure ce qui t'a permis de répondre.*

## 1.1 : fiche maître (correction)

### SHERLOCK HEML'OS MENE L'ENQUÊTE

#### Le train a sifflé deux fois

Sherlock Heml'os avait invité son ami Scotson à déjeuner. Ils en étaient au dessert quand un train siffla au loin.

« Le train postal, sans doute... dit Scotson.

- Il passe tous les jours à la même heure », fit son compagnon en regardant sa montre.

Ils se mirent ensuite à parler de l'exactitude des trains. Certains ne prenaient jamais une minute de retard.

« La Flèche d'Argent mériterait le prix de l'exactitude, affirma Sherlock Hem'los.

- Tout à fait de ton avis ! Avec lui, pas besoin de montre ! s'exclama Scotson. Quand il traverse Toutouville, on sait quelle heure il est !

- Ça, tu peux le dire ! » approuva l'autre.

**En effet, la Flèche d'Argent traversait la ville tous les jours à deux heures de l'après-midi. Pas une minute de plus, pas une de moins ! Deux coups de sifflet annonçaient son passage.**

Scotson pensa tout à coup à remonter sa montre-gousset. Il la tira de sa poche. Stupeur ! Sa belle montre en or ne marchait plus ! L'une des aiguilles s'était détachée.

« Quelle poisse ! lança-t-il. Je vais tout de suite la faire réparer. Tu m'accompagnes ?

- Volontiers », répondit Sherlock Heml'os !

Ils terminèrent leur dessert puis enfourchèrent leur bicyclette. En route pour la boutique de Jules Loulou-Berlue, l'horloger de Toutouville ! Ils pédalaient allègrement **quand ils croisèrent un autre cycliste. « Tiens, Louis Ducroc qui revient de la ville... »**

Il avait l'air si pressé qu'il passa à la hauteur des deux amis sans les saluer, le regard fixé sur sa montre-bracelet. Etonné, Scotson se tourna vers Sherlock Heml'os et prononça quelques mots.

**Mais ce dernier n'entendit rien : un train siffla deux fois, et le vacarme couvrit sa voix.**

« Qu'est-ce que tu disais ? demanda Sherlock Heml'os quand le silence fut revenu.

- Louis Ducroc a l'air drôlement pressé de quitter la ville, déclara Scotson.

- C'est aussi mon avis ! »

Ils arrivèrent bientôt chez l'horloger, en plein centre de Toutouville. Jules Loulou-Berlue était effondré. On lui avait volé un bracelet-montre. Il s'était absenté quelques instants, le temps d'aller chercher une horloge dans son arrière-boutique et, à son retour, il avait vu un homme quitter le magasin à toute vitesse. Le voleur tenait une montre-bracelet dans sa main. Jules Loulou-Berlue avait cru reconnaître Louis Ducroc, mais il ne pouvait le certifier.

« Aucun doute ! lança Scotson. C'est lui ! J'en suis certain ! Nous l'avons croisé, tout à l'heure ; il avait l'air pressé comme pas possible et pédalait comme un forcené, les yeux fixés sur une montre.

- Hum hum... fit Sherlock Heml'os. **À quelle heure le vol a-t-il été commis ?** demanda-t-il à l'horloger. Tu peux me le dire avec certitude ?

- En voilà une question ! s'exclama ce dernier, l'air fâché. Connaître l'heure à tout moment du jour et de la nuit, c'est mon boulot, non ? **Il était exactement deux heures de l'après-midi.**

- Eh bien, commença le détective, je ne connais pas encore le nom de ton voleur, mais tout ce que je sais, c'est que nous ne tarderons pas à le découvrir. Et je sais aussi qu'il ne s'agit absolument pas de Louis Ducroc.

- Vraiment ? Et comment peux-tu l'affirmer ? demanda l'horloger.

***Pourquoi Sherlock Heml'os peut-il être certain de l'innocence de Louis Ducroc ?***

***Entoure ce qui t'a permis de répondre.***

## 1.1 : pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse du texte

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

Il est possible de prévoir une photo d'une montre-gousset pour expliciter ce terme aux élèves.

### 3) Travail individuel

Pourquoi Sherlock Heml'os peut-il être certain de l'innocence de Louis Ducroc ?

Entoure ce qui t'a permis de répondre.

Les élèves partiront certainement sur des fausses pistes :

- Louis Ducroc part pressé
- Il revient de la ville
- Il regarde une montre-bracelet et c'est justement une montre-bracelet qui a été volée.

### 4) Correction collective

## 1.2 : fiche élève

J'ai une mauvaise réputation. On dit que je porte malheur, que je m'accroche aux cheveux des gens : c'est faux ! Je suis plutôt farouche.

---

Pendant le jour, je me réfugie dans un endroit sombre et isolé.

---

Je préfère m'activer la nuit. Sitôt le soleil couché, je chasse tous les insectes que je peux trouver. J'ai une très mauvaise vue, mais je peux entendre une mouche voler grâce au système-radar dont je suis naturellement équipée.

---

J'émet des ultra-sons qui me sont renvoyés par les obstacles qu'ils rencontrent. Je peux tout identifier : un arbre, un oiseau, un insecte...

---

Savez-vous que je suis un mammifère ? L'un des plus vieux du monde, mais surtout le plus répandu. Mon corps est recouvert de poils.

---

Quand je suis fatiguée de voler, je me suspends la tête en bas avec les griffes de mes pattes, bien emmitouflée dans mes ailes repliées.

---

---

### *CARTE D'IDENTITE*

**DUREE DE VIE** : environ 10 ans

**REGIME** : insectes

**NOMBRE DE PETITS** : 1 ou 2 au printemps

**COULEUR** : brun foncé

**LIEU D'HABITATION** : grottes, ruines, greniers sombres

**TAILLE** : de 5 à 10 cm pour le corps  
de 15 à 30 cm pour l'envergure  
(d'un bout de l'aile à l'autre)

**NOM** : chauve-souris

## 1.3 : fiche élève (piste 1)

### LE PROJET FATAL

L'ange-architecte propose au Créateur tout-puissant de l'Univers de créer une petite planète où l'on pourra observer un phénomène curieux et amusant: la vie. Les anges exposent les projets des nouvelles créatures qui la peupleront.

Un éclat de rire général et bruyant accueillit le dessin de l'éléphant. La longueur de son nez semblait excessive, grotesque même. L'inventeur rétorqua qu'il ne s'agissait pas d'un nez mais d'un organe très spécial, pour lequel il proposait le nom de proboscide ou trompe. Le mot plut, il y eut quelques applaudissements isolés, le Tout-Puissant sourit. Et l'éléphant lui aussi passa l'épreuve avec succès. Par contre un succès immédiat et fantastique alla à la baleine. Six esprits volants soutenaient la planche démesurée avec le portrait du monstre. Il fut d'emblée sympathique à tous, et souleva une chaleureuse ovation. [...]

Pendant ce temps, au milieu de toute cette foule d'esprits qui se pressaient et se bouscuaient autour du Tout-Puissant, assoiffés de louanges, un solitaire allait et venait, un rouleau sous le bras : importun , fâcheux, ô combien assommant! [...]

Il réussit finalement à parvenir aux pieds du Créateur et, avant que ses compagnons aient eu le temps de l'en empêcher, il déploya le rouleau, offrant aux regards divins le fruit de son talent. Les dessins représentaient un animal dont l'aspect était vraiment désagréable, pour ne pas dire répugnant, mais qui frappait, toutefois, parce que totalement différent de tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

D'un côté, était représenté le mâle, de l'autre la femelle. Comme beaucoup d'autres bêtes, ils avaient quatre membres mais, du moins à en juger par les dessins, ils n'en utilisaient que deux pour marcher. Pas de poil, si ce n'est quelques touffes çà et là, spécialement sur la tête, comme une crinière.

Les deux membres antérieurs pendouillaient sur les côtés d'une façon un peu ridicule. Le museau ressemblait à celui des singes, qui avaient déjà été soumis avec succès à l'examen. La silhouette était plus fine, harmonieuse et galbée comme celle des oiseaux, des poissons, des coléoptères, mais dégingandée, gauche et dans un certain sens indécise, comme si le dessinateur, au moment critique, s'était senti découragé et fatigué.

Le Tout-Puissant jeta un coup d'œil. «On ne peut pas dire que ce soit bien beau ! » , observa-t-il en adoucissant par l'amabilité du ton la sévérité de son jugement, mais peut-être cet animal a-t-il quelque utilité particulière?

- Oui, ô Seigneur, confirma l'importun. Il s'agit, modestie mise à part, d'une invention formidable. [...]

*De quelle invention formidable s'agit-il ?*

*Surligne les indices dans le texte et reconstitue le dessin qui se trouve sur le rouleau.*

### 1.3 : fiche élève à donner en deuxième partie

Ceci serait l'homme et cela la femme. Indépendamment de l'aspect physique, qui, je l'admets, est discutable, j'ai cherché à les faire de telle façon qu'ils soient, pardonne-moi ma hardiesse, à ta ressemblance, Ô Très-Haut. Ce sera, dans toute la création, le seul être doué de raison. [...]

- Je ne nie pas, mon garçon, que ton invention soit ingénieuse. Mais peux-tu m'assurer de son éventuelle réussite? Que cet être que tu as imaginé soit doué de qualités exceptionnelles, c'est possible, mais à en juger par sa mine, il m'a tout l'air d'être une source d'embêtements à n'en plus finir. [...] Non, non, laissons tomber.

Et il le congédia d'un geste paternel.

L'inventeur de l'homme s'en alla, en rechignant, sous les sourires discrètement narquois de ses confrères.

La journée avait été mémorable et heureuse : comme toutes les grandes heures faites d'espoir, d'attente de choses belles sur le point de se produire mais qui ne sont pas encore, comme toutes les heures de jeunesse. La Terre allait naître avec ses merveilles bonnes et cruelles, béatitudes et angoisses, amour et mort. Le mille-pattes, le chêne, le ver solitaire, l'aigle, l'ichneumon, la gazelle, le rhododendron. Le lion! [...]

La nuit descendait. Les dessinateurs, ayant obtenu le suprême accord, s'en étaient allés, satisfaits, qui d'un côté, qui d'un autre. Un peu las, le Sublime se retrouva seul dans les immensités qui se peuplaient d'étoiles. Il allait s'endormir en paix.

Il sentit qu'on tirait doucement le bord de son manteau. Il ouvrit les yeux, abaissa son regard et vit cet importun qui retournait à la charge : il avait de nouveau déroulé son dessin et le fixait avec des yeux implorants. L'homme ! Quelle idée folle, quel dangereux caprice ! Mais dans le fond quel jeu fascinant, quelle terrible tentation ! Après tout, peut-être cela en valait-il la peine. Bah ! Adviennent que pourra. Et puis, en période de création, on pouvait bien se montrer optimiste.

« Allons, donne-moi ça », dit le Tout-Puissant en saisissant le fatal projet.

Et il apposa sa signature.

Dino Buzzati, le K et autres nouvelles,  
traduit de l'italien par Jacqueline Remillet, Robert Laffont.

## 1.3 : fiche élève (piste 2)

### LE PROJET FATAL

L'ange-architecte propose au Créateur tout-puissant de l'Univers de créer une petite planète où l'on pourra observer un phénomène curieux et amusant: la vie. Les anges exposent les projets des nouvelles créatures qui la peupleront.

Un éclat de rire général et bruyant accueillit le dessin. La longueur de son nez semblait excessive, grotesque même. L'inventeur rétorqua qu'il ne s'agissait pas d'un nez mais d'un organe très spécial, pour lequel il proposait le nom de proboscide ou trompe. Le mot plut, il y eut quelques applaudissements isolés, le Tout-Puissant sourit.

---

Et l'éléphant lui aussi passa l'épreuve avec succès. Par contre un succès immédiat et fantastique alla à la baleine. Six esprits volants soutenaient la planche démesurée avec le portrait du monstre. Il fut d'emblée sympathique à tous, et souleva une chaleureuse ovation. [...]

Pendant ce temps, au milieu de toute cette foule d'esprits qui se pressaient et se bouscuaient autour du Tout-Puissant, assoiffés de louanges, un solitaire allait et venait, un rouleau sous le bras : importun , fâcheux, ô combien assommant! [...]

---

Il réussit finalement à parvenir aux pieds du Créateur et, avant que ses compagnons aient eu le temps de l'en empêcher, il déploya le rouleau, offrant aux regards divins le fruit de son talent. Les dessins représentaient un animal dont l'aspect était vraiment désagréable, pour ne pas dire répugnant, mais qui frappait, toutefois, parce que totalement différent de tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

D'un côté, était représenté le mâle, de l'autre la femelle. Comme beaucoup d'autres bêtes, ils avaient quatre membres mais, du moins à en juger par les dessins, ils n'en utilisaient que deux pour marcher. Pas de poil, si ce n'est quelques touffes çà et là, spécialement sur la tête, comme une crinière.

Les deux membres antérieurs pendouillaient sur les côtés d'une façon un peu ridicule. Le museau ressemblait à celui des singes, qui avaient déjà été soumis avec succès à l'examen. La silhouette était plus fine, harmonieuse et galbée comme celle des oiseaux, des poissons, des coléoptères, mais dégingandée, gauche et dans un certain sens indéfinie, comme si le dessinateur, au moment critique, s'était senti découragé et fatigué.

Le Tout-Puissant jeta un coup d'œil. «On ne peut pas dire que ce soit bien beau ! », observa-t-il en adoucissant par l'amabilité du ton la sévérité de son jugement, mais peut-être cet animal a-t-il quelque utilité particulière?

- Oui, ô Seigneur, confirma l'importun. Il s'agit, modestie mise à part, d'une invention formidable. [...]

---

## 1.3 : fiche maître

### LE PROJET FATAL

L'ange-architecte propose au Créateur tout-puissant de l'Univers de créer une petite planète où l'on pourra observer un phénomène curieux et amusant: la vie. Les anges exposent les projets des nouvelles créatures qui la peupleront.

Un éclat de rire général et bruyant accueillit le dessin de l'éléphant. La longueur de son nez semblait excessive, grotesque même. L'inventeur rétorqua qu'il ne s'agissait pas d'un nez mais d'un organe très spécial, pour lequel il proposait le nom de proboscide ou trompe. Le mot plut, il y eut quelques applaudissements isolés, le Tout-Puissant sourit. Et l'éléphant lui aussi passa l'épreuve avec succès. Par contre un succès immédiat et fantastique alla à la baleine. Six esprits volants soutenaient la planche démesurée avec le portrait du monstre. Il fut d'emblée sympathique à tous, et souleva une chaleureuse ovation. [...]

Pendant ce temps, au milieu de toute cette foule d'esprits qui se pressaient et se bousculaient autour du Tout-Puissant, assoiffés de louanges, un solitaire allait et venait, un rouleau sous le bras : importun , fâcheux, ô combien assommant! [...]

Il réussit finalement à parvenir aux pieds du Créateur et, avant que ses compagnons aient eu le temps de l'en empêcher, il déploya le rouleau, offrant aux regards divins le fruit de son talent. Les dessins représentaient un animal dont l'aspect était vraiment désagréable, pour ne pas dire répugnant, mais qui frappait, toutefois, parce que totalement différent de tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

D'un côté, était représenté le mâle, de l'autre la femelle. Comme beaucoup d'autres bêtes, ils avaient quatre membres mais, du moins à en juger par les dessins, ils n'en utilisaient que deux pour marcher. Pas de poil, si ce n'est quelques touffes çà et là, spécialement sur la tête, comme une crinière.

Les deux membres antérieurs pendouillaient sur les côtés d'une façon un peu ridicule. Le museau ressemblait à celui des singes, qui avaient déjà été soumis avec succès à l'examen. La silhouette était plus fine, harmonieuse et galbée comme celle des oiseaux, des poissons, des coléoptères, mais dégingandée, gauche et dans un certain sens indécise, comme si le dessinateur, au moment critique, s'était senti découragé et fatigué.

Le Tout-Puissant jeta un coup d'œil. «On ne peut pas dire que ce soit bien beau ! », observa-t-il en adoucissant par l'amabilité de ton la sévérité de son jugement, mais peut-être cet animal a-t-il quelque utilité particulière?

- Oui, ô Seigneur, confirma l'importun. Il s'agit, modestie mise à part, d'une invention formidable. Ceci serait l'homme et cela la femme. Indépendamment de l'aspect physique, qui, je l'admets, est discutable, j'ai cherché à les faire de telle façon qu'ils soient, pardonne-moi ma hardiesse, à ta ressemblance, Ô Très-Haut. Ce sera, dans toute la création, le seul être doué de raison. [...]

- Je ne nie pas, mon garçon, que ton invention soit ingénieuse. Mais peux-tu m'assurer de son éventuelle réussite? Que cet être que tu as imaginé soit doué de qualités exceptionnelles, c'est possible, mais à en juger par sa mine, il m'a tout l'air d'être une source d'embêtements à n'en plus finir. [...] Non, non, laissons tomber.

Et il le congédia d'un geste paternel.

L'inventeur de l'homme s'en alla, en rechignant, sous les sourires discrètement narquois de ses confrères.

La journée avait été mémorable et heureuse : comme toutes les grandes heures faites d'espoir, d'attente de choses belles sur le point de se produire mais qui ne sont pas encore :

comme toutes les heures de jeunesse. La Terre allait naître avec ses merveilles bonnes et cruelles, béatitudes et angoisses, amour et mort. Le mille-pattes, le chêne, le ver solitaire, l'aigle, l'ichneumon, la gazelle, le rhododendron. Le lion! [...]

La nuit descendait. Les dessinateurs, ayant obtenu le suprême accord, s'en étaient allés, satisfaits, qui d'un côté, qui d'un autre. Un peu las, le Sublime se retrouva seul dans les immensités qui se peuplaient d'étoiles. Il allait s'endormir en paix.

Il sentit qu'on tirait doucement le bord de son manteau. Il ouvrit les yeux, abaissa son regard et vit cet importun qui retournait à la charge : il avait de nouveau déroulé son dessin et le fixait avec des yeux implorants. L'homme ! Quelle idée folle, quel dangereux caprice ! Mais dans le fond quel jeu fascinant, quelle terrible tentation ! Après tout, peut-être cela en valait-il la peine. Bah ! Advienne que pourra. Et puis, en période de création, on pouvait bien se montrer optimiste.

« Allons, donne-moi ça », dit le Tout-Puissant en saisissant le fatal projet.

Et il apposa sa signature.

Dino Buzzati, le K et autres nouvelles,  
traduit de l'italien par  
Jacqueline Remillet, Robert Laffont.

## 1.3 : Pistes de travail

### Intérêts :

- initier au genre « nouvelle » s'apparentant à un mythe ;
- inférer grâce à ses connaissances.

2 entrées sont possibles pour travailler ce texte.

### Piste 1

#### 1) Lecture silencieuse du texte

La nouvelle n'est pas entièrement donnée, elle est coupée.

#### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales  
Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

#### 3) Travail individuel

*De quelle invention formidable s'agit-il ? Surligne les indices dans le texte et reconstitue le dessin qui se trouve sur le rouleau.*

Ambiguïté sur le terme invention, les enfants peuvent s'attendre à une machine.

#### 4) Correction collective, débat interprétatif

Comparaison des dessins. Choses que l'on trouve en commun, différences...Retour au texte pour comprendre les différences entre les dessins.

#### 5) Distribution de la deuxième partie du texte

Lecture silencieuse de la deuxième partie.

#### 6) Débat oral :

Réactions des élèves sur la découverte de l'invention.

Relancer le débat :

Comment l'auteur montre-t-il que le projet de l'ange solitaire n'est pas intéressant ? (accumulation d'adjectifs, beaucoup de négations)

### 2) Piste 2

Les élèves découvriront le texte en dévoilement progressif en donnant morceau par morceau.

1) On insistera plus sur le sens du titre donné à ce texte « fatal » : **pourquoi le texte s'appelle projet fatal ?**

lères émissions d'hypothèses par les élèves.

2) **Première partie du texte jusque « sourit »**

Il s'agit de voir si les enfants retrouveront l'animal à l'aide des indices : longueur du nez, proboscide, trompe : **l'éléphant.**

3) **Lecture de la deuxième partie du texte.**

Dans ce passage, il y a beaucoup de mots difficiles. Demander aux élèves *comment l'inventeur du projet fatal est-il présenté ?* Il faudra donc à ce moment préciser le sens du vocabulaire.

4) **Lecture de la troisième partie du texte par le maître.**

On peut demander de surligner les indices de ce qui est sur le dessin. A quoi peut ressembler cet animal ? Discussion collective.

5) **Lecture oralisée par le maître.**

Montrer l'obstination de l'importun qui revient à la charge. Revenir sur le sens de « fatal ». Débat collectif : *En quoi finalement ce projet est-il fatal ?*

## 1.4 : fiche élève

### JE M'APPELLE

Je m'appelle Mélisande.

J'ai huit ans, de longs cheveux noirs et une courte frange sur le front.

Mon amie vient me voir presque tous les jours.

J'aime bien lécher les mains de mon amie, elles ont aussi un petit goût salé.

Quand je passe ma langue sur ses paumes, elle est contente, ça la fait rire.

Et elle a toujours dans les grandes poches de sa veste quelque chose pour moi – cinq ou six morceaux de sucre, des carottes, une ou deux petites pommes – , elle sait ce que j'aime.

Plats préférés : avoine, trèfle tendre, carottes, pommes, sucre en morceaux, et en été les jeunes pousses savoureuses de maïs.

Elle pose la tête contre mon encolure, glisse les doigts dans les crins de ma frange et m'appelle par mon nom.

Il n'y a que les humains qui sachent faire ça.

Ma robe est marron, avec juste une tache blanche sur le front.

Mon box est spacieux, confortable, avec fenêtre, eau courante, et un bloc de sel au mur que je lèche.

Taille : 1,65 mètre.

Poids : 470 kilos.

Je vis en compagnie de nombreux autres chevaux, dans un haras.

**Christiane HOLLER, Mélisande, journal intime (Castor Poche Flammarion)**

## 1.4 : fiche maître

### JE M'APPELLE

Je m'appelle Mélisande. J'ai huit ans, de longs cheveux noirs et une courte frange sur le front.

Taille : 1,65 mètre.

Poids : 470 kilos.

Plats préférés : avoine, trèfle tendre, carottes, pommes, sucre en morceaux, et en été les jeunes pousses savoureuses de maïs.

Ma robe est marron avec juste une tache blanche sur le front. Je vis en compagnie de nombreux autres chevaux, dans un haras. Mon box est spacieux, confortable, avec fenêtre, eau courante, et un bloc de sel au mur que je lèche. J'aime bien lécher les mains de mon amie, elles ont aussi un petit goût salé. Quand je passe la langue sur ses paumes, elle est contente, ça lui fait rire. Mon amie vient me voir presque tous les jours. Elle pose la tête contre mon encolure, glisse les doigts dans les crins de ma frange et m'appelle par mon nom. Il n'y a que les humains qui sachent faire ça. Et elle a toujours dans les grandes poches de sa veste quelque chose pour moi-cinq ou six morceaux de sucre, des carottes, une ou deux petites pommes, elle sait ce que j'aime.

Malheureusement, nos relations se sont un peu gâtées. Nous n'avions toujours qu'un seul cœur, mais aujourd'hui la catastrophe est arrivée :

- Mélisande, a dit mon amie en me regardant d'un air méfiant, Mélisande, tu grossis trop ! On va réduire ta ration de moitié !

J'en ai eu le souffle coupé. Ce n'est pas sérieux, j'espère. Le peu de ventre que j'ai, mon Dieu, on ne va pas se faire une crinière grise pour dix ou quinze kilos de trop. J'ai quand même des jambes très fines, et qu'il n'y aurait qu'à percer un trou de plus dans la sous-ventrière, moyennant quoi elle se bouclerait sans la moindre difficulté. Mais mon amie parlait tout à fait sérieusement. J'ai souri en moi-même, j'ai soufflé doucement sur ses doigts, j'ai frotté ma tête contre son épaule, en vain. Pas une seule carotte ! Pavel, le palefrenier, est venu me seller et faire le ménage. Il m'a menée dans la cour, mon amie s'est hissée sur mon dos. J'ai caracolé un peu nerveusement, parce qu'il me manquait ces carottes qui vous donnent des forces, et puis on est parties dans la campagne. J'aime bien aller me promener sur la propriété, et quand on se trouve dans une situation aussi triste que la mienne, c'est essentiel, cela me permet au moins de me nourrir un peu.

## 1.4 : pistes de travail

Le texte élève est rétroprojecté au tableau. On dévoile phrase par phrase. Les élèves tentent de deviner qui est le narrateur en prenant des indices sur le texte. Laisser les élèves s'exprimer et émettre des hypothèses.

## 1.5 : fiche maître

### LA CHOSE

Je me suis réveillé, le cœur battant et les mains moites. La chose était là, sous mon lit, vivante et dangereuse. Je me suis dit : « Surtout ne bouge pas ! Il ne faut pas qu'elle sache que tu es réveillé. » Je la sentais gonfler, s'enfler et étirer l'un après l'autre ses tentacules innombrables. Elle ouvrait la gueule, maintenant et déployait ses antennes. C'était l'heure où elle guettait sa proie. Raide, les bras collés au corps, je retenais ma respiration en pensant : « il faut tenir cinq minutes. Dans cinq minutes, elle s'assoupira et le danger sera passé. » Je comptais les secondes dans ma tête, interminablement. A un moment, j'ai cru sentir le lit bouger. J'ai failli crier. Qu'est-ce qui lui prend ? Que va-t-elle faire ? Jamais elle n'est sortie de dessous le lit. J'ai senti sur ma main un léger frisson, comme un caresse très lente. Et puis plus rien. J'ai continué à compter, en m'efforçant de ne penser qu'aux nombres qui défilaient dans ma tête : cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois... J'ai laissé passer bien plus de cinq minutes. Je me suis remis enfin à respirer normalement, à me détendre un petit peu. Mais mon cœur battait toujours très fort. Il résonnait partout en moi, jusque dans la paume de mes mains. Je me répétais : » N'aie plus peur. La chose a repris sa forme naturelle. Son heure est passée. »

Mais, cette nuit-là, la peur ne voulait pas me lâcher. Elle s'accrochait à moi, elle me serrait le cou. Une question, toujours la même, roulait dans ma tête : Qui est la chose ? La chose qui, chaque nuit, et s'enfle sous mon lit, et s'étire à l'affût d'une proie. Et puis reprend sa forme naturelle après quelques minutes.

J'ai compté jusqu'à dix en déplaçant lentement ma main droite vers la lampe de chevet. A dix, j'ai allumé et j'ai sauté sur le tapis, le plus loin possible. Et qu'est-ce que j'ai vu sous mon lit ? Mes pantoufles ! Mes bonnes vieilles pantoufles que je traîne aux pieds depuis près de deux ans. Elles me sont trop petites, déjà, et percées en plusieurs endroits.

J'étais vraiment déçu. Et un peu triste. Je me suis dit : « Alors, on ne peut plus avoir confiance en rien ? Il faut se méfier de tout, même des objets les plus familiers ? » J'ai regardé longtemps les pantoufles. Elles avaient l'air parfaitement inoffensives, mais je ne m'y suis laissé prendre. Avec beaucoup de précaution, je les ai enveloppées dans du papier journal et j'ai soigneusement ficelé le paquet. Et j'ai jeté le tout dans la chaudière.

Bernard Friot, *Histoires pressées*, Editions Milan

**Piste de travail** : dévoilement progressif du texte avec dessin de la chose au fur et à mesure des indices. Réponse attendue : il s'agit de chaussons, style babouche avec un pompon.

## 1.6 : fiche élève

*Un savant raconte une étrange expérience qu'il a vécue.*

C'est donc aujourd'hui à dix heures que la première de toutes les machines de ce genre commença sa carrière. Je l'examinai une dernière fois, m'assurai de la solidité des écrous, mis encore une goutte d'huile à la tringle de quartz et m'installai sur la selle. Je suppose que celui qui va se suicider et qui tient contre son crâne un pistolet doit éprouver le même sentiment que j'éprouvai alors de curiosité pour ce qui va se passer immédiatement après. Je pris dans une main le levier de mise en marche et dans l'autre le levier d'arrêt. J'appuyai sur le premier et presque immédiatement sur le second. Je crus chanceler, puis j'eus une sensation de chute comme dans un cauchemar. Alors, regardant autour de moi, je vis mon laboratoire tel qu'à l'ordinaire. S'était-il passé quelque chose ? Un moment je soupçonnai mon intellect de m'avoir joué quelque tour. Je remarquai alors la pendule : le moment d'avant elle marquait, m'avait-il semblé, une minute ou deux après dix heures ; maintenant il était presque trois heures et demie !

Je respirai, serrai les dents, empoignai des deux mains le levier de mise en train et partis d'un seul coup. Le laboratoire devint brumeux, puis ombre. La servante entra, et se dirigea, sans paraître me voir, vers la porte donnant sur le jardin. Je suppose qu'il lui fallut une minute ou deux pour traverser la pièce, mais il me sembla qu'elle était lancée d'une porte à l'autre comme une fusée. J'appuyai sur le levier jusqu'à sa position extrême. La nuit vint comme on éteint une lampe ; et à un moment après, demain était là. Le laboratoire devint confus et brumeux, et à chaque moment de plus en plus confus. Demain soir arriva tout obscur, puis le jour encore, puis une nuit, puis des jours et des nuits de plus en plus précipités ! Un murmure vertigineux emplissait mes oreilles, une mystérieuse confusion descendait sur mon esprit.

## 1.6 : fiche maître

### LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS.

C'est donc aujourd'hui à dix heures que la première de toutes les machines de ce genre commença sa carrière. Je l'examinai une dernière fois, m'assurai de la solidité des écrous, mis encore une goutte d'huile à la tringle de quartz et m'installai sur la selle. Je suppose que celui qui va se suicider et qui tient contre son crâne un pistolet doit éprouver le même sentiment que j'éprouvai alors de curiosité pour ce qui va se passer immédiatement après. Je pris dans une main le levier de mise en marche et dans l'autre le levier d'arrêt. J'appuyai sur le premier et presque immédiatement sur le second. Je crus chanceler, puis j'eus une sensation de chute comme dans un cauchemar. Alors, regardant autour de moi, je vis mon laboratoire tel qu'à l'ordinaire. S'était-il passé quelque chose ? Un moment je soupçonnai mon intellect de m'avoir joué quelque tour. Je remarquai alors la pendule : le moment d'avant elle marquait, m'avait-il semblé, une minute ou deux après dix heures ; maintenant il était presque trois heures et demie !

Je respirai, serrai les dents, empoignai des deux mains le levier de mise en train et partis d'un seul coup. Le laboratoire devint brumeux, puis ombre. La servante entra, et se dirigea, sans paraître me voir, vers la porte donnant sur le jardin. Je suppose qu'il lui fallut une minute ou deux pour traverser la pièce, mais il me sembla qu'elle était lancée d'une porte à l'autre comme une fusée. J'appuyai sur le levier jusqu'à sa position extrême. La nuit vint comme on éteint une lampe ; et à un moment après, demain était là. Le laboratoire devint confus et brumeux, et à chaque moment de plus en plus confus. Demain soir arriva tout obscur, puis le jour encore, puis une nuit, puis des jours et des nuits de plus en plus précipités ! Un murmure vertigineux emplissait mes oreilles, une mystérieuse confusion descendait sur mon esprit.

Herbert George Wells, *La machine à explorer le temps*,

Traduit de l'anglais par Henry Davray, Mercure de France.

## 1.6 : fiche maître (correction)

### LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS.

C'est donc aujourd'hui à dix heures que la première de toutes les machines de ce genre commença sa carrière. Je l'examinai une dernière fois, m'assurai de la solidité des écrous, mis encore une goutte d'huile à la tringle de quartz et m'installai sur la selle. Je suppose que celui qui va se suicider et qui tient contre son crâne un pistolet doit éprouver le même sentiment que j'éprouvai alors de curiosité pour ce qui va se passer immédiatement après. Je pris dans une main le levier de mise en marche et dans l'autre le levier d'arrêt. J'appuyai sur le premier et presque immédiatement sur le second. Je crus chanceler, puis j'eus une sensation de chute comme dans un cauchemar. Alors, regardant autour de moi, je vis mon laboratoire tel qu'à l'ordinaire. S'était-il passé quelque chose ? Un moment je soupçonnai mon intellect de m'avoir joué quelque tour. Je remarquai alors la pendule : le moment d'avant elle marquait, m'avait-il semblé, une minute ou deux après dix heures ; maintenant il était presque trois heures et demie !

Je respirai, serrai les dents, empoignai des deux mains le levier de mise en train et partis d'un seul coup. Le laboratoire devint brumeux, puis sombre. La servante entra, et se dirigea, sans paraître me voir, vers la porte donnant sur le jardin. Je suppose qu'il lui fallut une minute ou deux pour traverser la pièce, mais il me sembla qu'elle était lancée d'une porte à l'autre comme une fusée. J'appuyai sur le levier jusqu'à sa position extrême. La nuit vint comme on éteint une lampe ; et à un moment après, demain était là. Le laboratoire devint confus et brumeux, et à chaque moment de plus en plus confus. Demain soir arriva tout obscur, puis le jour encore, puis une nuit, puis des jours et des nuits de plus en plus précipités ! Un murmure vertigineux emplissait mes oreilles, une mystérieuse confusion descendait sur mon esprit.

Herbert George Wells, *La machine à explorer le temps*,

Traduit de l'anglais par Henry Davray, Mercure de France.

## 1.6 : Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse du texte

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales  
Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?  
Il est question d'une machine.

### 3) Travail individuel

*Dessine la machine et donne-lui un nom. Surligne dans le texte les éléments de la machine.*

### 4) Correction collective, débat interprétatif

### 5) Travail individuel

**Consigne :** *Quels sont les effets de la machine ?*  
Les élèves surlignent d'une autre couleur dans le texte.

### 6) Correction collective, débat interprétatif

La succession du temps se traduit dans l'utilisation de la répétition de la conjonction de coordination « puis », ainsi qu'avec l'expression « et à un moment après ». Bien montrer l'importance de leur utilisation.

Il faut également souligner l'utilisation de la ponctuation et du point d'exclamation dans la phrase : « maintenant il était presque trois heures et demie ! » qui montre l'étonnement du narrateur. Ici la ponctuation montre qu'il s'est produit un événement qui sort de l'ordinaire. Même reprise dans la phrase « Demain soir arriva tout obscur, puis le jour encore, puis une nuit, puis des jours et des nuits de plus en plus précipités ! »

### 7) Possibilité de passer un extrait du film.

## 1.7 : fiche élève

### LE ROBOT

J'ai un robot. C'est moi qui l'ai inventé. J'ai mis longtemps, mais j'y suis arrivé. Je ne le montre à personne. Même pas à maman. Il est caché dans la chambre du fond, celle où l'on ne va jamais, celle dont les volets sont toujours fermés. Il est grand, mon robot. Il est fort aussi, mais pas trop. Et il sait parler. J'aime bien sa voix.

Il sait tout faire, mon robot. Quand j'ai des devoirs, il m'explique. Quand je joue aux legos, il m'aide. Un jour, on a construit une fusée et un satellite. L'après-midi, quand je rentre de l'école, il est là. Il m'attend. Je n'ai pas besoin de sortir la clef attachée autour de mon cou. C'est lui qui m'ouvre la porte. Après, il me prépare à goûter, une tartine de beurre avec du cacao dessus. Et moi, je lui raconte l'école, les copains, tout...

Un jour, je suis arrivé en retard. Il y avait un accident près de l'école, une moto renversée par un autobus. J'ai regardé les infirmiers mettre le blessé dans l'ambulance. Quand je suis rentré, il était presque six heures. Il m'attendait en bas de l'escalier.

Quand il m'a vu, il s'est précipité. Il m'a agrippé par les épaules et il m'a secoué. Il criait :

- Tu as vu l'heure non ? Mais tu as vu l'heure qu'il est ? Où étais-tu ? Tu aurais pu me prévenir...

- Je n'ai rien dit. J'ai baissé la tête. Alors, il s'est accroupi, et il a dit doucement :

- Comprends-moi, je me faisais du souci...

Je l'ai regardé. Droit dans les yeux. Et c'est vrai, j'ai vu le souci dans ses yeux. Et presque plus de colère.

Alors, j'ai mis mes bras autour de son cou. Il m'a soulevé et m'a emporté jusque chez nous. Je l'aime bien mon robot.

Je lui ai donné un nom. Je l'appelle : papa !

## 1.7 : Pistes de travail

### LE ROBOT

#### 1) Lecture silencieuse du texte

#### 2) Questionnement (oral collectif)

Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales

#### 3) Débat interprétatif : *Quels sont les personnages vivants présents dans cette histoire ?*

Si aucun désaccord n'apparaît, on peut relancer la discussion en posant la question suivante : *Pourquoi le petit garçon appelle-t-il son robot « papa » ?*

Commentaires pour le maître : aucun indice ne permet de trancher entre ces deux hypothèses : soit le petit garçon a vraiment inventé un robot qui se substitue à son papa absent, soit il imagine son papa sous les traits d'un robot.

Une autre hypothèse possible : le robot a été purement imaginé.

#### 4) Prolongement ORL

Consigne : *Quel est le temps employé dans les deux premiers paragraphes ?*

*A partir de « Un jour, je suis arrivé en retard, ... » relève les verbes et dis à quel temps ils sont employés.*

Distinguer les passés composés avec l'auxiliaire avoir et être.

N.B : il ne s'agit pas ici de faire une leçon sur le passé composé ; mais d'observer la fabrication spécifique de cette forme verbale et de noter (en les classant) les emplois des deux auxiliaires.

**2**

*Identifier le narrateur*

***CIRCONSCRIPTION DE  
VILLENEUVE D'ASCQ NORD***

## 2.1 : Fiche élève

« L'homme est la seule créature qui consomme sans produire. Il ne donne pas de lait, il ne pond pas d'œufs, il est trop débile pour pousser la charrue, bien trop lent pour attraper un lapin. Pourtant le voici suzerain de tous les animaux. Il distribue les tâches entre eux, mais ne leur donne en retour que la maigre pitance qui les maintient en vie. Puis il garde pour lui le surplus.

Qui laboure le sol ? Qui le féconde ? Notre fumier ! Et pourtant pas un parmi nous qui n'ait que sa peau pour tout bien. Vous, les vaches là devant moi, combien de centaines d'hectolitres de lait n'avez-vous pas produits l'année dernière ? Et qu'est-il advenu de ce lait qui vous aurait permis d'élever vos petits, de leur donner force et vigueur ? De chaque goutte l'ennemi s'est délecté et rassasié. Et vous, les poules, combien d'œufs n'avez-vous pas pondus cette année-ci ? Et combien de ces œufs avez-vous couvés ? Tous les autres ont été vendus au marché, pour enrichir Jones et ses gens ! Et toi, Douce, où sont les quatre poulains que tu as portés, qui auraient été la consolation de tes vieux jours ? (...)

Camarades, est-ce que ce n'est pas clair comme de l'eau de roche ?

Tous les maux de notre vie sont dus à l'Homme, notre tyran ! Débarrassons-nous de l'Homme, et nôtre sera le produit de notre travail. »

Georges Orwell

- **Qui parle à qui? Surligne ce qui justifie ta réponse.**
- **Souligne les indices montrant que le narrateur s'implique.**
- **Trouve un titre à ce texte.**

## 2.1 : pistes de travail

**Ce texte est un extrait de « la ferme des animaux » de Georges Orwell . Chapitre 1.**

### 1) Débat interprétatif après relevé des indices : un animal parle à d'autres animaux, mais lequel?

« L'homme est la seule créature qui consomme sans produire. **Il** ne donne pas de lait, **il** ne pond pas d'œufs, il est trop débile pour pousser la charrue, bien trop lent pour attraper un lapin. Pourtant le voici suzerain de tous les animaux.

Il distribue les tâches entre eux, mais ne leur donne en retour que la maigre pitance qui les maintient en vie. Puis il garde pour lui le surplus.

Qui laboure le sol ? Qui le féconde ? Notre fumier ! Et pourtant **pas un parmi nous** qui n'ait que sa peau pour tout bien. **Vous, les vaches** là devant moi, combien de centaines d'hectolitres de lait n'avez-vous pas produits l'année dernière ? Et qu'est-il advenu de ce lait qui vous aurait permis d'élever vos petits, de leur donner force et vigueur ? De chaque goutte **l'ennemi** s'est délecté et rassasié. **Et vous, les poules**, combien d'œufs n'avez-vous pas pondus cette année-ci ? Et combien de ces œufs avez-vous couvés ? Tous les autres ont été vendus au marché, **pour enrichir Jones et ses gens ! Et toi, Douce**, où sont les quatre poulains que tu as portés, qui auraient été la consolation de tes vieux jours ? (...)

Camarades, est-ce que ce n'est pas clair comme de l'eau de roche ?

Tous les maux de **notre vie** sont dus à l'Homme, **notre tyran ! Débarrassons-nous de l'Homme**, et nôtre sera le produit de **notre travail**. »

Remarques : il existe trois niveaux de lecture

- une histoire d'animaux de la ferme
- une vision pessimiste du monde
- une critique politique.

Ce dernier niveau est particulièrement intéressant car lié au contexte historique, avec deux décodages possibles :

- Une allégorie de la révolution russe et du désenchantement de l'utopie communiste.
- Une allusion au fascisme contemporain de l'époque de l'écriture : 1945.

En résumé : ce texte montre les dangers de l'utopie, et comment elle peut se retourner contre ceux dont elle prétend assurer le bonheur.

## **2) On peut aussi faire remarquer aux enfants le rôle de la ponctuation.(! ?)**

Le narrateur interpelle son auditoire, il utilise le discours direct. Il s'agit d'une harangue.

## **3) Collecte de propositions des titres. Validation par lecture d'un extrait plus long du livre (ci dessous, début du chapitre 1):**

Le propriétaire de la Ferme du Manoir, Mr. Jones, avait poussé le verrou des poulaillers, mais il était bien trop saoul pour s'être rappelé de rabattre les trappes. S'éclairant de gauche et de droite avec sa lanterne, c'est en titubant qu'il traversa la cour. Il entreprit de se déchausser, donnant du pied contre la porte de la cuisine, tira au tonneau un dernier verre de bière et se hissa dans le lit où était Mrs Jones déjà en train de ronfler.

Dès que fut éteinte la lumière de la chambre, ce fut à travers les bâtiments de la ferme un bruissement d'ailes et bientôt tout un remue-ménage. Dans la journée, la rumeur s'était répandue que Sage l'Ancien avait été visité, au cours de la nuit précédente, par un rêve étrange dont il désirait entretenir les autres animaux. Sage l'Ancien était un cochon qui, en son jeune temps, avait été proclamé lauréat de sa catégorie - il avait concouru sous le nom de Beauté de Willingdon, mais pour tout le monde il était Sage l'Ancien. Il avait été convenu que tous les animaux se retrouveraient dans la grange dès que Mr. Jones se serait éclipsé. Et Sage l'Ancien était si profondément vénéré que chacun était prêt à prendre sur son sommeil pour savoir ce qu'il avait à dire.

Lui-même avait déjà pris place à l'une des extrémités de la grange, sur une sorte d'estrade (cette estrade était son lit de paille éclairé par une lanterne suspendue à une poutre). Il avait douze ans, et avec l'âge avait pris de l'embonpoint, mais il en imposait encore, et on lui trouvait un air raisonnable, bienveillant même, malgré ses canines intactes. Bientôt les autres animaux se présentèrent, et ils se mirent à l'aise, chacun suivant les lois de son espèce. Ce furent d'abord le chien Filou et les deux chiennes qui se nommaient Fleur et Constance, et ensuite les cochons qui se vautrèrent sur la paille, face à l'estrade. Les poules allèrent se percher sur des appuis de fenêtres et les pigeons sur les chevrons du toit. Vaches et moutons se placèrent derrière les cochons, et là se prirent à ruminer. Puis deux chevaux de trait, Malabar et Douce, firent leur entrée. Ils avancèrent à petits pas précautionneux, posant avec délicatesse leurs nobles sabots sur la paille, de peur qu'une petite bête ou l'autre s'y fût tapie. Douce était une superbe matrone entre deux âges qui, depuis la naissance de son quatrième poulain, n'avait plus retrouvé la silhouette de son jeune temps. Quant à Malabar : une énorme bête, forte comme deux chevaux. Une longue raie blanche lui tombait jusqu'aux naseaux, ce qui lui donnait un air un peu bêta; et, de fait, Malabar n'était pas génial. Néanmoins, chacun le respectait parce qu'on pouvait compter sur lui et qu'il abattait une besogne fantastique. Vinrent encore Edmée, la chèvre blanche, et Benjamin, l'âne. Benjamin était le plus vieil animal de la ferme et le plus acariâtre. Peu expansif, quand il s'exprimait c'était en général par boutades cyniques. Il déclarait, par exemple, que Dieu lui avait bien donné une queue pour chasser les mouches, mais qu'il aurait beaucoup préféré n'avoir ni queue ni mouches. De tous les animaux de la ferme, il était le seul à ne jamais rire. Quand on lui demandait pourquoi, il disait qu'il n'y a pas de quoi rire. Pourtant, sans vouloir en convenir, il était l'ami dévoué de Malabar. Ces deux-là passaient d'habitude le dimanche ensemble, dans le petit enclos derrière le verger, et sans un mot broutaient de

compagnie.

A peine les deux chevaux s'étaient-ils étendus sur la paille qu'une couvée de canetons, ayant perdu leur mère, firent irruption dans la grange, et tous ils piaillaient de leur petite voix et s'égaillaient çà et là, en quête du bon endroit où personne ne leur marcherait dessus. Douce leur fit un rempart de sa grande jambe, ils s'y blottirent et s'endormirent bientôt. A la dernière minute, une autre jument, répondant au nom de Lubie (la jolie follette blanche que Mr. Jones attelle à son cabriolet) se glissa à l'intérieur de la grange en mâchonnant un sucre. Elle se plaça sur le devant et fit des mines avec sa crinière blanche enrubannée de rouge. Enfin ce fut la chatte. A sa façon habituelle, elle jeta sur l'assemblée un regard circulaire, guignant la bonne place chaude. Pour finir, elle se coula entre Douce et Malabar. Sur quoi elle ronronna de contentement, et du discours de Sage l'Ancien n'entendit pas un traître mot.

Tous les animaux étaient maintenant au rendez-vous - sauf Moïse, un corbeau apprivoisé qui sommeillait sur un perchoir, près de la porte de derrière - et les voyant à l'aise et bien attentifs, Sage l'Ancien se racla la gorge puis commença en ces termes :

" Camarades, vous avez déjà entendu parler du rêve étrange qui m'est venu la nuit dernière. Mais j'y reviendrai tout à l'heure. J'ai d'abord quelque chose d'autre à vous dire. Je ne compte pas, camarades, passer encore de longs mois parmi vous Mais avant de mourir je voudrais m'acquitter d'un devoir, car je désire vous faire profiter de la sagesse qu'il m'a été donné d'acquérir. Au cours de ma longue existence, j'ai eu, dans le calme de la porcherie, tout loisir de méditer. Je crois être en mesure de l'affirmer : j'ai, sur la nature de la vie en ce monde, autant de lumières que tout autre animal. C'est de quoi je désire vous parler.

Quelle est donc, camarades, la nature de notre existence? Regardons les choses en face nous avons une vie de labeur, une vie de misère, une vie trop brève. Une fois au monde, il nous est tout juste donné de quoi survivre, et ceux d'entre nous qui ont la force voulue sont astreints au travail jusqu'à ce qu'ils rendent l'âme. Et dans l'instant que nous cessons d'être utiles, voici qu'on nous égorge avec une cruauté inqualifiable. Passée notre première année sur cette terre, il n'y a pas un seul animal qui entrevoie ce que signifient des mots comme loisir ou bonheur. Et quand le malheur l'accable, ou la servitude, pas un animal qui soit libre. Telle est la simple vérité.

Et doit-il en être tout uniment ainsi par un décret de la nature? Notre pays est-il donc si pauvre qu'il ne puisse procurer à ceux qui l'habitent une vie digne et décente? Non, camarades, mille fois non ! Fertile est le sol de l'Angleterre et propice son climat. Il est possible de nourrir dans l'abondance un nombre d'animaux bien plus considérable que ceux qui vivent ici. Cette ferme à elle seule pourra pourvoir aux besoins d'une douzaine de chevaux, d'une vingtaine de vaches, de centaine de moutons - tous vivant dans l'aisance une vie honorable. Le hic, c'est que nous avons le plus grand mal à imaginer chose pareille. Mais puisque telle est la triste réalité, pourquoi en sommes-nous toujours à végéter dans un état pitoyable? Parce que tout le produit de notre travail, ou presque, est volé par les humains. Camarades, là se trouve la réponse à nos problèmes. Tout tient en un mot : l'Homme. Car l'Homme est notre seul véritable ennemi. Qu'on le supprime, et voici extirpée la racine du mal. Plus à trimer sans relâche ! Plus de meurt la faim ! L'homme est la seule créature.

## 2.2 : Fiche élève

### LETTRES A KITTY

*Vendredi 9 octobre 1942*

Chère Kitty,

Aujourd'hui, je n'ai que des nouvelles déprimantes à te donner. Nos nombreux amis juifs sont emmenés par groupes entiers. La Gestapo ne prend pas de gants avec ces gens. Ils sont entassés dans des wagons à bestiaux à destination du grand camp pour juifs en Drenthe.

Miep nous a parlé de quelqu'un qui s'est échappé de Westerbork. Westerbork doit être épouvantable. On ne donne presque rien à manger aux gens, et encore moins à boire, car ils n'ont de l'eau qu'une heure par jour et un WC et un lavabo pour plusieurs milliers de personnes. Ils dorment tous ensemble, hommes, femmes et enfants ; les femmes et les enfants ont souvent la tête rasée. Il est presque impossible de fuir, les gens du camp sont tous marqués par leurs têtes rasées et pour beaucoup aussi par leur physique juif.

S'il se passe déjà des choses aussi affreuses en Hollande, qu'est-ce qui les attend dans les régions lointaines et barbares où on les envoie ? Nous supposons que la plupart se font massacrer. La radio anglaise parle d'asphyxie par les gaz ; c'est peut-être la méthode d'élimination la plus rapide. (...)

*Vendredi 14 avril 1944*

Chère Kitty,

L'atmosphère ici est encore très tendue. (...) D'ailleurs, il faut bien dire qu'en ce moment nous n'avons pas de veine. Les W.C. fuient et le robinet tourne à vide. Grâce à nos nombreux contacts, ils seront tous deux vite réparés.

Parfois, je suis sentimentale, tu le sais, mais...ici, il y a parfois un peu de place pour les sentiments aussi. Quand Peter et moi, dans un désordre et une poussière épouvantables, sommes assis sur une caisse en bois dur, nous tenant par l'épaule, tout près l'un de l'autre ; lui tenant une de mes boucles dans la main. Quand dehors les oiseaux font des trilles, quand on voit les arbres devenir verts, quand le soleil vous attire au-dehors, quand le ciel est si bleu, oh, alors, alors j'ai envie de tant de choses !

***Mardi 6 juin 1944***

Très chère Kitty,

« This is D-Day », a dit la radio anglaise à midi et en effet *this is the day*, le débarquement a commencé.

Ce matin à huit heures, les Anglais ont annoncé : importants bombardements sur Calais, Boulogne, Le Havre et Cherbourg ainsi que le Pas-de-Calais (comme d'habitude). Ensuite les règles de sécurité pour les territoires occupés, toutes les personnes qui habitent à moins de trente-cinq kilomètres de la côte doivent s'attendre à des bombardements. Les Anglais tenteront de jeter des tracts une heure avant l'attaque. (...)

Communiqué à la radio anglaise à dix heures, en allemand, en néerlandais, en français et en d'autres langues : « The invasion has begun ! Donc, le « vrai débarquement a commencé ! »

**Lis un texte à la fois en notant, pour chaque texte, les indices qui te permettent de savoir qui écrit.**

## 2.2 : Pistes de travail

Chaque lettre doit être lue l'une après l'autre, en dévoilement progressif.

Bien replacer le contexte historique.

Faire noter la datation des lettres pour imaginer ce qui s'est passé d'une lettre à l'autre.

Ces lettres sont extraites du journal d'Anne Frank, elles peuvent être mises en réseau avec Otto, de Ungerer ; ou Grand-père, de G. Rapaport.

Site : <http://www.ac-amiens.fr/inspections/02/aisne-sud/pedagogie/ressources/CD/albums/gp1.htm>

### Indices à relever :

- 1- amis juifs, ces gens, en Hollande. Le narrateur est un(e) ami(e) des juifs, mais n'est pas juif. Il (elle) écrit peut-être de Hollande.
- 2- « je suis sentimentale » est le seul indice certain montrant qu'il s'agit d'une fille. Les autres indices : Peter et moi, nous tenant par l'épaule, lui tenant une de mes boucles... ne sont pas des certitudes.

## 2.3 : Fiche élève

### LE MANIAQUE DE LA NUIT

Un après-midi qu'il pleuvait, Gary est venu à la maison. Il m'a annoncé que ce soir-là, à neuf heures, il y avait le *Maniaque de la Nuit* à la télé. Il était tout excité parce qu'il adore les films d'horreur.

- Mes parents ne me laisseront jamais veiller si tard pour regarder un film, lui ai-je répondu.

- Explique-leur qu'il est génial, mec, a dit Gary. Et qu'on n'a pas école pendant les six prochaines semaines !

- Même pas la peine d'essayer, ai-je grommelé. Le sommeil pour eux est plus important que tout. Chaque fois que je veux me coucher tard, ils prétendent que je vais être fatigué, et que je vais attraper la crève. Mais quand je suis vraiment crevé, le matin, et que je me sens incapable d'aller en classe, ils assurent que j'ai suffisamment dormi.

- Moi, je suis paré pour ce soir, a dit Gary. Mon père n'est pas là, et la baby-sitter me laisse faire tout ce que je veux. Elle me permettra probablement de manger de la glace et du pop-corn, a-t-il ajouté en frottant son estomac rebondi.

J'ai eu envie de lui conseiller d'y aller mollo avec la glace et le pop-corn. Il est déjà trop gros. (...) Mais je me suis retenu : je ne voulais pas lui faire de peine.

Gary est plus libre que moi : il n'a qu'une seule grande personne pour le surveiller. Mais je n'ai aucune envie de voir mon père et ma mère divorcer, même si j'ai pas mal de choses à leur reprocher. (...)

Au dîner, j'ai tenté ma chance ; j'ai demandé si je pouvais regarder le *Maniaque de la nuit*.

- Certainement pas, a dit maman.

- Pas question, a renchéri mon père. (Je vous avais bien dit que les adultes se serrent toujours les coudes.)

- C'est beaucoup trop violent, a ajouté papa.

- Et bien trop tard, a dit ma mère. Tu pourras veiller quand tu seras plus âgé.

Jane Sutton, *Le gang des rôleurs*, « cascade », Rageot.

## 2.3 : Fiche maître (correction)

Demander aux élèves « qui est je ? » : un garçon qui va à l'école

Travail en ORL sur la chaîne substitutive : quels sont tous les termes qui font référence à « je » ?

### LE MANIAQUE DE LA NUIT

Un après-midi qu'il pleuvait, Gary est venu à la maison. Il m'a annoncé que ce soir-là, à neuf heures, il y avait le *Maniaque de la Nuit* à la télé. Il était tout excité parce qu'il adore les films d'horreur.

- Mes parents ne me laisseront jamais veiller si tard pour regarder un film, lui ai-je répondu.  
- Explique-leur qu'il est génial, mec, a dit Gary. Et qu'on n'a pas école pendant les six prochaines semaines !

- Même pas la peine d'essayer, ai-je grommelé. Le sommeil pour eux est plus important que tout. Chaque fois que je veux me coucher tard, ils prétendent que je vais être fatigué, et que je vais attraper la crève. Mais quand je suis vraiment crevé, le matin, et que je me sens incapable d'aller en classe, ils assurent que j'ai suffisamment dormi.

- Moi, je suis paré pour ce soir, a dit Gary. Mon père n'est pas là, et la baby-sitter me laisse faire tout ce que je veux. Elle me permettra probablement de manger de la glace et du pop-corn, a-t-il ajouté en frottant son estomac rebondi.

J'ai eu envie de lui conseiller d'y aller mollo avec la glace et le pop-corn. Il est déjà trop gros. (...) Mais je me suis retenu : je ne voulais pas lui faire de peine.

Gary est plus libre que moi : il n'a qu'une seule grande personne pour le surveiller. Mais je n'ai aucune envie de voir mon père et ma mère divorcer, même si j'ai pas mal de choses à leur reprocher. (...)

Au dîner, j'ai tenté ma chance ; j'ai demandé si je pouvais regarder le Maniaque de la nuit.

- Certainement pas, a dit maman.

- Pas question, a renchéri mon père. (Je vous avais bien dit que les adultes se serrent toujours les coudes.)

- C'est beaucoup trop violent, a ajouté papa.

- Et bien trop tard, a dit ma mère. Tu pourras veiller quand tu seras plus âgé.

## 2.4 : Fiche élève

**"J'ai grandi très vite. En quelques semaines, je ne pouvais déjà plus me cacher sous les tuyaux du couloir de la cuisine ou me nicher derrière le lave-vaisselle. J'appris les galipettes, les roulés-boulés...J'en avais des choses à découvrir. ...**

**Je faisais l'inventaire d'étranges objets qui se trouvaient sur la cheminée, masques, poteries, auxquels il attachait de l'importance et qu'il avait fixés, papier collant double-face, sur le marbre, pour que Cahin-caha puisse sans crainte passer son plumeau, pauvres oiseaux. Je faisais des inventaires. Pour l'avenir. Un jour, je sauterai sur toutes les cheminées, j'irai me balader entre les masques de guerriers mayas, les bronzes de danseuses et les terres cuites égyptiennes, "tardives" disaient les grincheux chics qu'on ne voyait jamais deux fois. Il y avait des plantes vertes. Peu de meubles. Des murs blancs. D'immenses tableaux confus, dans lesquels j'apprendrai à lire les rêves de l'empire d'Abel. Et même un arbre, dans son bureau. La terre noire des bacs m'attirait déjà, irrésistiblement. Je la humais de loin. Les branches de l'arbre, quelle tentation! ...**

Il n'y avait pas de rideaux. Rien que des portes-fenêtres et un balcon tout le long, en façade. Il y avait un fleuve. Un pont. Une île en face. Et des bateaux dits mouche, qui, la nuit, illuminaient l'appartement en passant, caresse lumineuse. **Les chambres donnaient sur la cour. La chambre d'Abel, au bout du couloir, près de la salle de bains et du bureau, enfilade de placards dans lesquels je compris vite qu'on ne devait pas m'enfermer, et la chambre d'amis, avec ses lits jumeaux, "des lits de Vétheuil" disait Abel avec un brin d'heureux souvenirs comme s'il s'était agi d'une maison où il avait fait ses premières griffes, chambre d'amis à double-porte pleine, toujours fermée, donnant directement dans l'entrée, mon lieu de repos et de stratégie. Très vite, Abel prit l'habitude de laisser ouverte la porte de la chambre...**

**Dans le salon, il y avait trois canapés, sans aucun style, très bas, carrés de mousse couverts de toile couleur tête-de-nègre, peu chaleureuse et dont je n'aimais guère le contact, du synthétique, rien à voir avec le poil ou la laine. Les trois canapés encadraient la cheminée. Au milieu du carré une table basse, noire, en métal peint, encombrée de revues, d'objets multicolores, de grands cendriers blancs et un vase, avec de jolis bouquets de fleurs, anémones, tulipes. L'eau des fleurs devint ma boisson préférée. Sous la table, je me réfugiais lors du passage du monstre-aspirateur, Cahin-caha passait toujours à côté, très vite, jamais en dessous. Sous la table, c'était aussi mon garage quand Abel se fâchait au téléphone ou pestait contre moi, pour un petit rien fait à dessein afin de me rappeler à son bon souvenir. Des canapés, Abel avait dit devant moi "je m'en fous, ils ne valent rien, qu'il fasse ce qu'il veut".**

*Extrait de Yves NAVARRE, Une vie de chat*

**Qui est « je » ? Surligne les indices**

## 2.4 : Fiche maître

**Possibilité de différenciation** : L'essentiel est en gras, les meilleurs lecteurs pourront lire le texte dans son intégralité, sans tenir compte du changement de police.

Intéressant de travailler la ponctuation : Majuscule pour personnifier l'aspirateur (Cahin-caha), virgules pour couper des phases descriptives longues...

Possibilité de mise en réseau « chat » avec La fugue, de Y. pommeau, ou Journal d'un chat assassin, de A. Fine.

### Indices à surligner :

**"J'ai grandi très vite. En quelques semaines, je ne pouvais déjà plus me cacher sous les tuyaux du couloir de la cuisine ou me nicher derrière le lave-vaisselle. J'appris les galipettes, les roulés-boulés...J'en avais des choses à découvrir. ...**

**Je faisais l'inventaire d'étranges objets qui se trouvaient sur la cheminée, masques, poteries, auxquels il attachait de l'importance et qu'il avait fixés, papier collant double-face, sur le marbre, pour que Cahin-caha puisse sans crainte passer son plumeau, pauvres oiseaux. Je faisais des inventaires. Pour l'avenir. Un jour, je sauterai sur toutes les cheminées, j'irai me balader entre les masques de guerriers mayas, les bronzes de danseuses et les terres cuites égyptiennes, "tardives" disaient les grincheux chics qu'on ne voyait jamais deux fois. Il y avait des plantes vertes. Peu de meubles. Des murs blancs. D'immenses tableaux confus, dans lesquels j'apprendrai à lire les rêves de l'empire d'Abel. Et même un arbre, dans son bureau. La terre noire des bacs m'attirait déjà, irrésistiblement. Je la humais de loin. Les branches de l'arbre, quelle tentation! ...**

**Il n'y avait pas de rideaux. Rien que des portes-fenêtres et un balcon tout le long, en façade. Il y avait un fleuve. Un pont. Une île en face. Et des bateaux dits mouche, qui, la nuit, illuminaient l'appartement en passant, caresse lumineuse. Les chambres donnaient sur la cour. La chambre d'Abel, au bout du couloir, près de la salle de bains et du bureau, enfilade de placards dans lesquels je compris vite qu'on ne devait pas m'enfermer, et la chambre d'amis, avec ses lits jumeaux, "des lits de Vétheuil" disait Abel avec un brin d'heureux souvenirs comme s'il s'était agi d'une maison où il avait fait ses premières griffes, chambre d'amis à double-porte pleine, toujours fermée, donnant directement dans l'entrée, mon lieu de repos et de stratégie. Très vite, Abel prit l'habitude de laisser ouverte la porte de la chambre...**

**Dans le salon, il y avait trois canapés, sans aucun style, très bas, carrés de mousse couverts de toile couleur tête-de-nègre, peu chaleureuse et dont je n'aimais guère le contact, du synthétique, rien à voir avec le poil ou la laine. Les trois canapés encadraient la cheminée. Au milieu du carré une table basse, noire, en métal peint, encombrée de revues, d'objets multicolores, de grands cendriers blancs et un vase, avec de jolis bouquets de fleurs, anémones, tulipes. L'eau des fleurs devint ma boisson préférée. Sous la table, je me réfugiais lors du passage du monstre-aspirateur, Cahin-caha passait toujours à côté, très vite, jamais en dessous. Sous la table, c'était aussi mon garage quand Abel se fâchait au téléphone ou pestait contre moi, pour un petit rien fait à dessein afin de me rappeler à son bon souvenir. Des canapés, Abel avait dit devant moi "je m'en fous, ils ne valent rien, qu'il fasse ce qu'il veut".**

## 2.5 : Fiche élève

1  
LUNDI

C'est ça, c'est ça. Allez-y, pendez-moi. J'ai tué un oiseau. En fait, c'est mon boulot de rôder dans le jardin à la recherche de ces petites créatures qui peuvent à peine voler d'une haie à l'autre. Dites-moi, qu'est-ce que je suis censé faire quand une petite boule de plumes se jette dans ma gueule ? Enfin, quand elle se pose entre mes pattes. Elle aurait pu me blesser.

Bon d'accord, je lui ai donné un coup de patte. Est-ce une raison suffisante pour qu'Ellie se mette à sangloter si fort dans mon poil que j'ai failli me noyer ? Et elle me serrait si fort que j'ai cru étouffer.

- Oh, Tuffy ! dit-elle avec reniflements, yeux rouges et Kleenex mouillés. Oh, Tuffy, comment as-tu pu faire une chose pareille ?

Comment ? Comment aurais-je pu me douter que ça allait faire une histoire pareille ? La mère d'Ellie qui se précipite sur les vieux journaux. Le père d'Ellie qui va remplir un seau d'eau savonneuse.

Bon d'accord, je n'aurais peut-être pas dû le traîner dans la maison et l'abandonner sur le tapis. Et peut-être que les taches ne vont pas partir, jamais.

Dans ce cas, pendez-moi.

**Qui est « je » ? Surligne les indices dans le texte.**

## 2.5 : Fiche maître

Procéder par dévoilement progressif, en lisant le texte collectivement au rétro-projecteur.

Le texte est écrit à la première personne, ce qui facilite l'identification au héros.

### Repérage des indices

1 LUNDI

C'est ça, c'est ça. Allez-y, pendez-moi. **J'ai tué un oiseau**. En fait, c'est **mon boulot de rôder dans le jardin** à la recherche de ces petites créatures qui peuvent à peine voler d'une haie à l'autre. Dites-moi, qu'est-ce que je suis censé faire quand une petite boule de plumes se jette dans **ma gueule** ? Enfin, quand elle se pose entre **mes pattes**. Elle aurait pu me blesser.

Bon d'accord, je lui ai donné un coup de patte. Est-ce une raison suffisante pour qu'Ellie se mette à sangloter si fort dans **mon poil** que j'ai failli me noyer ? Et elle me serrait si fort que j'ai cru étouffer.

- Oh, Tuffy ! dit-elle avec reniflements, yeux rouges et Kleenex mouillés. Oh, Tuffy, comment as-tu pu faire une chose pareille ?

Comment ? Comment aurais-je pu me douter que ça allait faire une histoire pareille ? La mère d'Ellie qui se précipite sur les vieux journaux. Le père d'Ellie qui va remplir un seau d'eau savonneuse.

Bon d'accord, je n'aurais peut-être pas dû **le traîner dans la maison et l'abandonner sur le tapis**. Et peut-être que les taches ne vont pas partir, jamais.

Dans ce cas, pendez-moi.

### Lecture du texte original (Journal d'un chat assassin, Anne FINE, Ecole des loisirs) pour validation :

LUNDI

C'est ça, c'est ça. Allez-y, pendez-moi. J'ai tué un oiseau. **C'est que je suis un chat, moi**. En fait, c'est mon boulot de rôder dans le jardin à la recherche de ces petites créatures qui peuvent à peine voler d'une haie à l'autre. Dites-moi, qu'est-ce que je suis censé faire quand une petite boule de plumes se jette dans ma gueule ? Enfin, quand elle se pose entre mes pattes. Elle aurait pu me blesser.

Bon d'accord, je lui ai donné un coup de patte. Est-ce une raison suffisante pour qu'Ellie se mette à sangloter si fort dans mon poil que j'ai bien failli me noyer ? Et elle me serrait si fort que j'ai cru étouffer.

-Oh, Tuffy ! dit-elle avec reniflements, yeux rouges et Kleenex mouillés. Oh, Tuffy, comment as-tu pu faire une chose pareille ?

Comment ? Mais enfin, je suis un chat. Comment aurais-je pu me douter que ça allait faire une histoire pareille ? La mère d'Ellie qui se précipite sur les vieux journaux. Le père d'Ellie qui va remplir un seau d'eau savonneuse.

Bon d'accord, je n'aurais peut-être pas dû le traîner dans la maison et l'abandonner sur le tapis. Et peut-être que les taches ne vont pas partir, jamais. Dans ce cas, pendez-moi.

**Possibilité de lire la suite en lecture offerte par l'enseignant :**

## MARDI

J'ai bien aimé le petit enterrement. Je pense que je n'y étais pas convié, mais après tout, c'est autant mon jardin que le leur. En fait, j'y passe beaucoup plus de temps qu'eux. Je suis le seul de la famille qui en fasse un usage convenable.

Ils ne m'en sont pas reconnaissant pour autant. Vous devriez les entendre :

-Ce chat détruit mes plates-bandes. Il ne reste presque plus de pétunias.

-Je viens à peine de planter les lobélies, et le voilà déjà couché dessus pour les écraser.

-Si seulement il pouvait éviter de faire des trous au beau milieu des anémones.

Des reproches, des reproches, des reproches. Je ne vois pas pourquoi ils se cassent la tête à garder un chat si c'est pour se plaindre en permanence.

Tous, sauf Ellie. Elle était trop occupée à pleurnicher sur cet oiseau. Elle l'a mis dans une boîte, enveloppé dans du coton, et puis elle a creusé un petit trou. Après, on s'est tous mis autour. Ellie a dit quelques mots, pour lui souhaiter bonne chance au paradis des oiseaux.

-Fiche le camp, m'a dit le père d'Ellie en sifflant entre ses dents.

J'ai trouvé cet homme un peu grossier. J'ai agité ma queue, et je lui ai fait le clin d'œil qui tue. Pour qui il se prend, celui-là. Si je veux assister à un petit enterrement d'oiseau, j'y assiste. Après tout, je connaissais l'oiseau depuis plus longtemps qu'eux. Je l'ai connu vivant, moi.

### **Autres pistes de travail :**

**- Débat philosophique à partir des réactions des parents aux bêtises des animaux, des enfants.**

**Doit-on donner des sanctions ?**

**- Mise en relation avec les mémoires d'un âne de la comtesse De Ségur.**

## 2.6 : Fiche élève

### FARIGOULETTE

« Je m'appelle Farigoulette. Sais-tu qui je suis ?

---

Je suis un animal, j'ai quatre pattes avec des griffes et pourtant je ne griffe pas. As-tu trouvé ?

---

Ecoute encore. J'ai un bec dur, je n'ai pas de dents.

---

Je dors tout l'hiver, enfermée dans ma maison. Quand il commence à faire beau, au printemps, je mets la tête dehors.

---

Je suis maigre et j'ai très faim. Alors, je me régale de salade, d'herbe et de fraises. Maintenant, tu as certainement trouvé.

---

Je peux te dire aussi que j'ai une carapace très dure et très solide : c'est ma maison.

---

Tu n'as pas encore trouvé ?! Oh ! vraiment, tu es encore plus lent que moi ! »

**Pistes de travail : dévoilement progressif collectif au rétroprojecteur, discussions au fur et à mesure des hypothèses.**

## 2.7 : Fiche élève

Salut Fred !

Je vis dans une maison en carton.

Autant te dire que je ne vois pas souvent le jour.

Comme litière, on me donne du papier journal

et, pour que je ne salisse pas la maison,

le fond de mon triste appartement est recouvert d'une feuille de plastique.

Voici mon confort quotidien. Mais le pire, c'est que personne ne joue jamais avec moi.

On sort le chien,

on prend le chat sur les genoux... et moi ?

Rien. Jamais une caresse, jamais une partie de jeux. Je frise la déprime.

Dis-moi, est-ce que je vais passer mes cinq à dix ans de vie entre quatre murs de carton ?

Cabo,  
le cobaye

30 millions d'amis, N° 241, mai 2007, Junior, N° 4, P. 10

**Pistes de travail : dévoilement progressif collectif au rétroprojecteur, discussions au fur et à mesure des hypothèses.**

## 2.8 : Fiche élève

### LE PRIVE EN A PLEIN LES PATTES

1 Ecœuré, le soleil se mit à descendre vers l'horizon. Je partageais son  
sentiment. La journée avait été longue, et le pire, c'est qu'elle était loin d'être  
terminée. J'avais l'impression d'avoir fait dix fois le tour du Jardin. Normal : c'est  
ce que j'avais fait. Mes pattes me faisaient un mal de chien – toutes les six- et je  
5 commençais à en avoir ma claque de cette affaire. Je ne désirais rien d'autre que  
de ramper sous le premier rocher venu. (...)

C'est pour ça qu'on me payait.

10 (.....)

Je travaillais alors sur une affaire de disparition d'insecte. Rien de bien  
passionnant, mais dans mon métier, on ne peut pas faire le difficile. Il faut bien  
gagner sa croûte. Et puis, il faut que je vous raconte comment je m'étais

15 embarqué dans cette galère.

Ce matin là, j'étais tranquillement installé dans mon bureau. [...] Je venais de  
résoudre une affaire en dehors de la ville. Maintenant, j'étais de retour et cherchais  
du boulot. Il faut bien nourrir son scarabée, non ? Comme il ne se passait toujours  
rien, j'en vins à me demander si je ne devais pas lancer un petit nettoyage de  
printemps. J'y réfléchissais encore une heure plus tard, lorsque  
s'annoncèrent des clients potentiels : trois perce-oreilles qui rampaient dans le  
parterre de fleurs. Ce qui éveilla ma curiosité, car les perce-oreilles s'aventurent  
rarement de côté-ci du Jardin. [...]

**Qui est le narrateur ?**

**Où se déroule l'histoire ?**

## 2.8 Fiche maître

**indices à relever :** ..... donné aux élèves, ..... lus par la suite

1 Ec œuré, le soleil se mit à descendre vers l'horizon. Je partageais son sentiment. La journée avait été longue, et le pire, c'est qu'elle était loin d'être terminée. J'avais l'impression d'avoir fait dix fois le **tour du Jardin**. Normal : c'est ce que j'avais fait. **Mes pattes** me faisaient un mal de chien – **toutes les six** – et je  
5 commençais à en avoir ma claque de cette affaire. Je ne désirais rien d'autre que de **ramper sous le premier rocher venu**. (Mais **un insecte** doit faire son devoir d'insecte). C'est pour ça qu'on me payait.

(**Je m'appelle Muldoon, Bug Muldoon**. Je suis un limier – un détective privé, si vous voulez mon titre officiel -, le meilleur limier de tout le Jardin, et en plus,  
10 le moins cher. A vrai dire, **je suis le seul privé du Jardin**. Du moins, le seul qui soit encore en vie.)

Je travaillais alors sur une affaire de **disparition d'insecte**. Rien de bien passionnant, mais dans mon métier, on ne peut pas faire le difficile. Il faut bien gagner sa croûte. Et puis, il faut que je vous raconte comment je m'étais  
15 embarqué dans cette galère.

Ce matin là, j'étais tranquillement installé dans mon bureau. [...] Je venais de résoudre une affaire en dehors de la ville. Maintenant, j'étais de retour et cherchais du boulot. Il faut bien nourrir **son scarabée**, non ? Comme il ne se passait toujours rien, j'en vins à me demander si je ne devais pas lancer un petit  
20 nettoyage de printemps. J'y réfléchissais encore une heure plus tard, lorsque s'annoncèrent **des clients potentiels : trois perce-oreilles** qui rampaient dans le parterre de fleurs. Ce qui éveilla ma curiosité, car les perce-oreilles s'aventurent rarement de côté-ci du **Jardin**. [...]

### **Suite au relevé des indices, lecture magistrale de l'extrait complet, de sa suite, et dévoilement du titre du roman source.**

Le plus grand des trois s'adressa à moi.

25 « Monsieur Muldoon ? demanda-t-il.

- Bug. C'est Bug. (Je n'aime pas qu'on m'appelle « monsieur ».) Qu'es-ce que vous voulez ? »

Il se présenta sous le nom de Larry. « Chouette nom », pensais-je.

C'est lui qui me servit d'interlocuteur. Les deux autres se contentèrent

30 d'acquiescer en guise d'encouragement

« C'est notre frère Eddie, dit-il. Il a disparu... »

[...] J'avais l'impression d'avoir entendu

leur histoire des millions de fois. Dans le Jardin,

un insecte qui disparaît ne fait pas forcément

35 la une des journaux. [...]

« Quand a-t-il disparu ? »

Ce qui, somme toute, était un bon début.

Larry agita ses antennes tout en parlant.

C'était un grand nerveux.

40 « La dernière fois que nous l'avons vu, c'était hier soir, plutôt tard...

- Et a-t-il dit quelque chose ou donné la moindre explication sur l'endroit où il se rendait ? »

45 Larry hésita. L'un des deux autres en profita pour jeter son grain de sel.

« Il a dit qu'il partait pour la Prairie », balbutia-t-il.

[...] Si Eddie était parti pour la Prairie, rien ne garantissait qu'il y soit arrivé. Ce

n'était pas une raison pour refuser des clients. [...]

Je leur dis que j'allais rechercher Eddie, ou du moins des informations sur  
50 l'endroit où il pouvait se trouver. Je leur donnai mon tarif journalier – plus les frais -  
et ils n'eurent pas l'air épouvantés.

Avant qu'ils s'en aillent, Larry se tourna vers moi.

« Au fait, monsieur... Bug, dit-il d'une voix si basse que les autres ne purent  
l'entendre. Eddie traîne avec des gens pas très recommandables. Il a beaucoup  
55 d'amis chez les guêpes. Mais au fond, c'est un brave type... »

P. Shipton, *Tirez pas sur le scarabée*, Le livre de poche,

## **Autres pistes de travail :**

(Le texte intégral sera rétroprojecté pendant ces travaux)

### **- ORL : la ponctuation**

Bug le narrateur est très bavard, relève au moins cinq de ses commentaires.

Quels signes de ponctuation mettent en relief certains d'entre eux ?

### **- Les expressions toutes faites et les registres de langage :**

Retrouve plusieurs expressions qui appartiennent au langage familier.

Interprète-les en langage courant.

Quelle est l'intention de l'auteur qui les utilise ?

**Réponses :** En avoir plein les pattes ;

Faire un mal de chien ;

En avoir ma claque ;

Gagner sa croûte ;

S'embarquer dans une galère.

*LECTURE CYCLE 3*

**3**

***RELATIONS ENTRE  
PERSONNAGES***

***CIRCONSCRIPTION DE  
VILLENEUVE D'ASCQ NORD***

### 3.1 : fiche élève

#### LA FLAMICHE AUX POIREAUX

- Dis-moi, oncle Emile, j'ai fini ma part de poisson. Est-ce que je peux avoir encore un peu de flamiche, moi aussi ?

- Eh bien, elle a du succès !

- Tu aurais pu la servir en guise de dessert, dit Mme Pomart.

- Mais c'est une entrée ! C'est un plat salé.

- Ça ne fait rien, dit Pascal. Une tarte, même salée, pour commencer un repas, c'est drôlement chouette ! Dis, maman, tu nous en feras, de la flamiche ?

- Veux-tu la recette, Geneviève ?

- Non, non, merci, je l'ai.

Pascal croqua la pâte sablée, et savoura l'intérieur parfumé.

- Dis, Emile, demanda-t-il la bouche pleine, qu'est-ce qu'il faut pour faire une flamiche ?

- Il faut...

L'oncle Emile parut embarrassé ; il quêtait une sorte d'approbation auprès de son frère et de sa belle-sœur, qui regardaient obstinément ailleurs.

- Eh bien ?

- Il faut une pâte brisée, avec de la farine, du beurre, un œuf, un peu de sucre et du lait.

- Eh puis ?

- Et aussi une sauce béchamel, avec du fromage râpé pour mettre sur...pour mettre dessus.

- C'est tout ?

- Presque.

- Qu'est-ce qu'il faut encore ?

- Des poireaux.

Pascal s'arrêta de manger. Ce mélange onctueux, sur la pâte... cette consistance qui était un peu celle de la rhubarbe, mais aussi cette odeur... était-ce possible ?

Non. L'oncle Emile se moquait de lui.

- Des poireaux, répéta l'oncle Emile au milieu du silence général. De beaux blancs de poireaux cuits à l'eau. Comme je n'aime pas le gâchis, j'ai...hum, j'ai même ajouté un peu de verts.

Il ne plaisantait pas. Pascal resta quelques secondes immobile avant de pouvoir avaler ce qu'il avait dans la bouche. Aucun doute : c'étaient bien des poireaux.

Christian Grenier  
La Guerre des poireaux  
« Cascades », Rageot.

## 3.1 : fiche maître (pistes de travail)

### LA FLAMICHE AUX POIREAUX

- Dis-moi, oncle Emile, j'ai fini ma part de poisson. Est-ce que je peux avoir encore un peu de flamiche, moi aussi ?
  - Eh bien, elle a du succès !
  - Tu aurais pu la servir en guise de dessert, dit Mme Pomart.
  - Mais c'est une entrée ! C'est un plat salé.
  - Ça ne fait rien, dit Pascal. Une tarte, même salée, pour commencer un repas, c'est drôlement chouette ! Dis, maman, tu nous en feras, de la flamiche ?
  - Veux-tu la recette, Geneviève ?
  - Non, non, merci, je l'ai.

Pascal croqua la pâte sablée, et savoura l'intérieur parfumé.

- Dis, Emile, demanda-t-il la bouche pleine, qu'est-ce qu'il faut pour faire une flamiche ?

- Il faut...

L'oncle Emile parut embarrassé ; il quêtait une sorte d'approbation auprès de son frère et de sa belle-sœur, qui regardaient obstinément ailleurs.

- Eh bien ?
- Il faut une pâte brisée, avec de la farine, du beurre, un œuf, un peu de sucre et du lait.
- Eh puis ?
- Et aussi une sauce béchamel, avec du fromage râpé pour mettre sur... pour mettre dessus.
- C'est tout ?
- Presque.
- Qu'est-ce qu'il faut encore ?
- Des poireaux.

Pascal s'arrêta de manger. Ce mélange onctueux, sur la pâte... cette consistance qui était un peu celle de la rhubarbe, mais aussi cette odeur... était-ce possible ?

Non. L'oncle Emile se moquait de lui.

- Des poireaux, répéta l'oncle Emile au milieu du silence général. De beaux blancs de poireaux cuit à l'eau. Comme je n'aime pas le gâchis, j'ai...hum, j'ai même ajouté un peu de verts.

Il ne plaisantait pas. Pascal resta quelques secondes immobile avant de pouvoir avaler ce qu'il avait dans la bouche. Aucun doute : c'étaient bien des poireaux.

*Christian Grenier. La Guerre des poireaux. « Cascades », Rageot*

#### 1) Lecture silencieuse individuelle

#### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.) Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

#### 3) Lecture de l'implicite. Débat oral.

Consigne : « *Qu'est-ce que l'oncle Emile n'arrive pas à dire ? Pourquoi ?* » Faire remarquer la gêne de l'oncle Emile sur le sujet des poireaux, son comportement, ses hésitations (soulignées par la ponctuation : les points de suspension) et les omissions « pour mettre sur ... ».

Faire une remarque également sur le titre : la guerre des poireaux.

#### 4) Pistes d'ORL

- \* la recette (à mettre en réseau avec *La recette d'Histoires Pressées de Friot*)
- \* le dialogue

## 3.2 : fiche élève

### SCÈNE

Personnages : Clément, 12 ans  
Sa mère

*La scène se déroule dans le petit appartement où vivent les deux personnages. Clément, installé à la table de la salle à manger- salon, écrit. Autour de lui, des livres et des cahiers. Sa mère, assise dans un fauteuil, lit un magazine.*

La mère (posant sur ses genoux le magazine) : Tu es encore sur tes devoirs ?

Clément (continuant d'écrire) : Non, non, j'ai fini.

La mère : Mais alors qu'est-ce que tu fabriques ?

Clément (hésitant) : j'écris une lettre.

La mère (le dos raidi, l'oreille dressée, comme un animal qui a flairé le danger) : à qui ?

Clément (presque honteux) : à papa.

La mère (voix glacée) : Ah...

*Elle feuillette bruyamment le magazine sans le lire. Un long moment sans paroles. Puis la mère se dirige vers le buffet. En passant derrière Clément, elle se penche un peu pour voir ce qu'il écrit. Clément, de son bras, cache la lettre. Trop tard, sa mère a surpris quelques mots.*

La mère (ouvrant le buffet, sans regarder son fils) : Tu es sûr que dans « cher papa » « cher » s'écrit avec un e à la fin ?

La mère (s'approchant lentement de lui) : Tu ne veux pas que je corrige tes fautes ? Tu sais, ça ne lui ferait pas tellement plaisir à papa de recevoir une lettre avec plein de fautes d'orthographe...

*Sans laisser à Clément le temps de réagir, elle s'empare de la lettre. Clément essaye de la lui reprendre, mais elle la tient bien haut, hors de sa portée.*

La mère : « Je suis allé », c'est un é accent aigu, et pas « er » ; « à la braderie », à avec un accent, ce n'est pas le verbe avoir. Dis donc, toi et l'orthographe, c'est pas le grand amour...

Clément : Mais qu'est-ce que ça peut te faire, c'est pas à toi que j'écris, et puis d'abord, tu n'as pas le droit de lire ce que j'écris à papa...

La mère (mettant un bras autour du cou de son fils, exagérément tendre) : Clément, mon petit, ne te fâche pas, c'est pour ton bien que je te dis ça... Tu sais comme ton père est sensible à ce genre de choses... Il veut que son fils soit le meilleur... Ça lui ferait de la peine de savoir que tu es nul en orthographe...

Clément (buté) : Je vais corriger moi-même, rends-moi ma lettre.

La mère (faisant semblant de céder et reposant la lettre) : Comme tu veux... Mais tu devrais aller chercher un dictionnaire et un manuel d'orthographe.

*Elle s'éloigne en direction de la cuisine. Clément, après s'être assuré qu'elle est sortie, se lève, pour aller chercher un dictionnaire dans sa chambre. Dès qu'il a quitté le salon, sa mère réapparaît.*

*Elle se dirige vers la fenêtre, l'ouvre toute grande. Un courant d'air soulève les feuilles étalées sur la table. La lettre de Clément est emportée jusqu'à la fenêtre. Un instant, elle reste coincée sur le rebord. D'une pichenette, la mère l'aide à reprendre son envol.*

*La lettre disparue, la mère se précipite vers la cuisine. Au moment où Clément revient dans le salon, on l'entend crier :*

La mère : Attention aux courants d'air ! Ferme la porte de ta chambre !

Bernard Friot, Histoires pressées, Milan

## Complète le tableau ci-dessous

Lignes	Comportement de la mère (actions)	Sentiment exprimé par la mère

## 3.2 : fiche maître (pistes de travail)

### 1) Lecture silencieuse du texte

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composants du récit

Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales  
Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) Travail individuel

Les élèves complètent le tableau. Il est possible de donner les comportements de la mère pour les élèves en difficulté.

Lignes	Comportement de la mère (actions)	Sentiment exprimé par la mère
	A flairé le danger	La méfiance
	Voix glacée	L'agacement - jalousie
	Bruyamment	Idem
	Elle se penche un peu	La curiosité
	Elle s'empare de la lettre	La méchanceté, désir de maîtriser, possessivité
	Exagérément tendre...c'est pour ton bien	La mauvaise foi
	Faisant semblant de céder	La ruse
	Elle se dirige vers la fenêtre et la pousse	La ruse et méchanceté

### 4) Correction collective, débat interprétatif

*Finally comment peut-on qualifier le comportement de la mère ? Pourquoi veut-elle détruire la lettre ?*

Dans les échanges, montrer que le comportement de la mère est de plus en plus intrusif vis-à-vis de son fils. Il y a une gradation dans son comportement et ses actions (mis en évidence par le tableau) : elle passe d'un comportement « passif » à l'action jusqu'à détruire la lettre par un subterfuge et le mensonge. Elle entre dans sa vie privée par jalousie.

### 5) Pistes ORL

Reprendre le paragraphe où la mère, moqueuse, corrige les fautes de son fils.

*Et nous, dans la classe, quels trucs avons-nous pour ne pas nous tromper ?*

### 3.3 : fiche élève

#### LE PLAT DU CHIEN

Une petite route touristique, en Bretagne. Un virage si aigu que l'on est vraiment obligé de ralentir, découvrant de plus un si joli panorama qu'on n'a plus tellement envie d'aller vite. L'endroit est remarquablement choisi.

Au bord de la route, il y a une masure bretonne telle qu'elle doit être : pitoyable et pittoresque. Et assis sur le seuil, qui fume sa pipe au soleil, il y a un vieux Breton, ridé, barbu, comme sur les images. Enfin, devant l'ancêtre, il y a la niche et le chien.

Un vilain animal. Un corniaud.

- Nom d'un petit bonhomme ! lâche le touriste, en écrasant le frein. Vise un peu, chérie, dans quoi bouffe ce cabot !

Ce disant, il amorce une discrète marche arrière.

La pâtée du chien se trouve dans un plat énorme, en porcelaine de Chelsea, une fortune aux yeux de l'amateur.

Notre touriste s'approche du vieux Breton, le chapeau à la main

- Le magnifique chien que vous avez là !

- Vous rigolez ? Mon chien ! C'est un vilain corniaud, d'abord, il est malade. Puis c'est un sac à puces, et n'approchez pas : il est méchant.

- Tant pis ! Moi, je vous l'achète.

- Mais je ne veux pas le vendre ! J'y tiens ! Il n'en a plus pour longtemps, mais c'est ici qu'il mourra !

- Essayez de comprendre, nous avons le même. Il est mort le mois dernier. Depuis, les enfants pleurent, et moi je cherche en vain...

- Je ne veux pas le vendre.

- Je vous en donne deux cent cinquante francs !

- Pas question !

- Cinq cents.

- Mais ...

- Mille !

- Comment ? Vous me donneriez mille francs de cette charogne ? Mais vous êtes fou ! Enfin, tous les goûts sont dans la nature ... ça vous regarde. Dites, cette somme, vous l'avez, là, en billets, que je peux toucher ? Je n'ai jamais vu tant d'argent.

Le touriste sort mille francs en billets, les donne au vieux, détache le chien, l'emmène dans la voiture, continuant sa pénible comédie.

- Mes enfants, voilà votre cher petit chien, il n'était pas mort, je vous l'avais bien dit.

Les gosses abasourdis s'écartent du repoussant animal. Revenu à son volant, le touriste paraît se raviser, parfois même, il démarre, passe en première...

Mais il revient pour dire au paysan

- J'y pense... en route, il pourrait avoir faim, alors, si ça ne vous fait rien, je vais prendre la pâtée.

Ce disant, il tend les mains vers le plat de porcelaine précieuse, mais le vieux arrête son élan.

- Bien sûr, Monsieur, la pâtée, je vais la verser dans une boîte de conserve. Ce plat, je le garde. Veuillez le remettre en place, immédiatement. C'est le troisième chien que je vends cette semaine.

Précision ajoutée le regard droit dans les yeux du touriste. Que peut-il répondre, lui, empêtré dans sa comédie familiale ! Il prend la pâtée (c'est le cas de le dire). Dans un rayon de quelques kilomètres, après le joli virage, on trouve pas mal de chiens errants.

### 3.3 : fiche maître (pistes de travail)

#### 1) Lecture silencieuse du texte

#### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composants du récit

Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

#### 3) Consigne : « A votre avis qui est le plus malin de l'histoire ? »

Ø Débat oral

Ø Correction écrite collective : en effet c'est une histoire de ruse où les stratégies des deux personnages sont opposées (celle du touriste est en partie explicite : on sait ce qui lui fait envie, on se sait pas comment il a décidé de s'y prendre pour l'obtenir ; celle du vieux breton est implicite jusqu'à la fin.)

Le maître insistera sur le fait qu'il faut lire le texte jusqu'au bout pour comprendre les motivations des deux personnages, et sur l'effet comique qui joue sur les attentes du lecteur.

#### 4) Prolongements

Ø Littérature : parallèlement, on peut proposer d'autres histoires de ruses. En particulier celle du Renard. *Les fables* de Jean de la Fontaine ; *Dix histoires de Renard* de Jean Muzi chez Castor poche.

Ø On notera la variété de la désignation des personnages :

- le vieux breton, l'ancêtre, le vieux, le paysan.
- Le touriste, amateur, Monsieur.
- Le chien : vilain animal, corniaud, cabot, vilain corniaud, sac à puces, charogne, cher petit chien, repoussant animal.

*LECTURE CYCLE 3*

**4**

***ANTICIPER***

***CIRCONSCRIPTION DE  
VILLENEUVE D'ASCQ NORD***

## 4.1 : fiche élève

# LA CLÉ D'OR

Par un jour d'hiver, la terre étant couverte d'une épaisse couche de neige, un pauvre garçon dut sortir pour aller chercher du bois en traîneau. Quand il eut ramassé le bois et chargé le traîneau, il était tellement gelé qu'il ne voulut pas rentrer chez lui tout de suite, mais faire du feu pour se réchauffer un peu d'abord. Il balaya la neige et, tout en raclant ainsi le sol, il trouva une petite clé d'or. Croyant que là où était la clé, il devait y avoir aussi la serrure, il creusa la terre et trouva une cassette\* de fer. Pourvu que la clé aille ! pensa-t-il, la cassette contient sûrement des choses précieuses. Il chercha, mais ne vit pas le moindre trou de serrure ; enfin il en découvrit un, mais si petit que c'est tout juste si on le voyait. Il essaya la clé, elle allait parfaitement. Puis il la tourna une fois dans la serrure, et ...

\*Cassette : petite boîte où l'on plaçait autrefois son argent, ses bijoux.

Joseph et Wilhelm Grimm

*Contes*

(traduction de Marthe Robert, édition Gallimard)

## 4.1 : fiche maître

### LA CLÉ D'OR

Par un jour d'hiver, la terre étant couverte d'une épaisse couche de neige, un pauvre garçon dut sortir pour aller chercher du bois en traîneau. Quand il eut ramassé le bois et chargé le traîneau, il était tellement gelé qu'il ne voulut pas rentrer chez lui tout de suite, mais faire du feu pour se réchauffer un peu d'abord. Il balaya la neige et, tout en raclant ainsi le sol, il trouva une petite clé d'or. Croyant que là où était la clé, il devait y avoir aussi la serrure, il creusa la terre et trouva une cassette de fer. Pourvu que la clé aille ! pensa-t-il, la cassette contient sûrement des choses précieuses. Il chercha, mais ne vit pas le moindre trou de serrure ; enfin il en découvrit un, mais si petit que c'est tout juste si on le voyait. Il essaya la clé, elle allait parfaitement. Puis il la tourna une fois dans la serrure, et **maintenant il nous faut attendre qu'il ait fini d'ouvrir et soulevé le couvercle. Nous saurons alors quelles choses merveilleuses étaient contenues dans la cassette.**

Joseph et Wilhelm Grimm

*Contes*

(traduction de Marthe Robert, édition Gallimard)

## Pistes de travail

- **Lecture silencieuse individuelle**
- **Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit**  
(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)  
Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?  
De quel type de texte s'agit-il ?  
Qu'est-ce qui permet de le dire ?
- 3) **Expression écrite**  
Imagine la suite.
- 4) **O.R.L.**  
Simple repérage des verbes au passé simple (dans l'optique de bâtir une liste analogique).

## 4.2 : fiche élève

### SILENCE

La maîtresse a hurlé :

- Silence ! Taisez-vous ! Exercice 6 page 23 ! Silence, j'ai dit ! Silence, j'ai dit !  
SILENCE !

J'ai compté : c'était la quarante-septième fois qu'elle hurlait aujourd'hui. Et j'ai pensé :  
« Si elle continue, elle va me transpercer la tête, je le sens, ça va éclater comme une fusée. »

On s'est mis tous à écrire dans nos cahiers. On osait à peine respirer ; je crois bien qu'on allait étouffer.

Et puis Marie a laissé tomber sa gomme.

- SILENCE ! a hurlé la maîtresse. Taisez-vous et travaillez !

Alors, moi, je me suis levé et j'ai respiré autant que j'ai pu. J'ai regardé la maîtresse et j'ai hurlé :

- SILENCE ! Taisez-vous et laissez-nous travailler !

Elle a ouvert très grand la bouche et elle a mis la main sur son cœur. Et puis elle a fermé la bouche, ouvert la bouche, fermé la bouche...

## 4.2 : fiche maître

### SILENCE

La maîtresse a hurlé :

- Silence ! Taisez-vous ! Exercice 6 page 23 ! Silence, j'ai dit ! Silence, j'ai dit ! SILENCE !

J'ai compté : c'était la quarante-septième fois qu'elle hurlait aujourd'hui. Et j'ai pensé : « si elle continue, elle va me transpercer la tête, je le sens, ça va éclater comme une fusée. »

On s'est mis tous à écrire dans nos cahiers. On osait à peine respirer ; je crois bien qu'on allait étouffer.

Et puis Marie a laissé tomber sa gomme.

- SILENCE ! a hurlé la maîtresse. Taisez-vous et travaillez !

Alors, moi, je me suis levé et j'ai respiré autant que j'ai pu. J'ai regardé la maîtresse et j'ai hurlé :

- SILENCE ! Taisez-vous et laissez-nous travailler !

Elle a ouvert très grand la bouche et elle a mis la main sur son cœur. Et puis elle a fermé la bouche, ouvert la bouche, fermé la bouche...

**On a compris qu'elle allait étouffer. On a vite cherché un bocal et on l'a rempli d'eau. On a mis le bocal sur le bureau et la maîtresse a plongé dedans. Elle nageait furieusement dans l'eau et elle tournait à toute vitesse en ouvrant et en fermant la bouche. Ça faisait des bulles.**

**On s'est remis au travail. J'ai fini mon exercice et puis j'ai écrit un texte. Une histoire de pirates. Ensuite, avec Davis, on a cherché dans un livre des renseignements sur Marco Polo. Et j'ai pensé : « Si elle reste encore un peu dans son bocal, j'aurai le temps de faire des mathématiques. Et peut-être, même, d'écouter de la musique. »**

**Bernard Friot**  
*Histoires pressées*  
« Zanzibar », Milan.

## 4.2 : fiche maître (pistes de travail)

### 1) Lecture silencieuse individuelle

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) O.R.L.

Travail sur l'impératif à la deuxième personne du pluriel.

### 4) Expression écrite : (à partir de la fiche élève) « *Imagine la suite.* »

Si les élèves produisent une suite trop réaliste, il peut être intéressant d'insister sur les deux

lignes : « *Elle a ouvert très grand la bouche ...* » jusqu'à « *fermé la bouche.* », pour « débrider »

leur imaginaire.

On peut même donner la dernière phrase aux élèves qui ont quelques difficultés :

« **Si elle reste encore un peu dans son bocal, j'aurai le temps de faire des mathématiques. Et peut-être, même, d'écouter de la musique.** » (en explicitant ce « *elle* » :

c'est la maîtresse et parvenir à la conclusion que dès le départ la maîtresse est un poisson)

### 5) Lecture par le maître de la fin du récit et de plusieurs versions d'élèves.

## 4.3 : fiche élève

### Le Comte de Monte-Cristo

Edmond Dantès est injustement emprisonné au Château d'If, forteresse située dans une île. Un autre détenu, le vieil abbé Faria, vient de mourir et Dantès prend la place **du mort** afin de s'évader.

Maintenant son plan était arrêté.

Voilà ce qu'**il** comptait faire.

Si pendant le trajet, les fossoyeurs\* reconnaissaient qu'**ils** portaient un vivant au lieu de porter un mort, Dantès ne leur donnait pas le temps de se reconnaître ; d'un vigoureux coup de couteau il ouvrait le sac depuis le haut jusqu'en bas, profitait de leur terreur et s'échappait. [...]

**S'ils le** conduisaient jusqu'au cimetière et le déposaient dans une fosse, **il** se laissait couvrir de terre ; puis comme c'était la nuit, à peine les fossoyeurs auraient-ils le dos tourné qu'il s'ouvrait un passage à travers la terre molle et s'enfuyait : il espérait que le poids ne serait pas trop grand pour qu'**il** pût **le** soulever. [...]

Vers l'heure fixée par le gouverneur, des pas se firent entendre dans l'escalier. Edmond comprit que le moment était venu ; il rappela tout son courage, retenant son haleine ; heureux s'il eût pu la retenir en même temps que les pulsations précipitées de ses artères.

On s'arrêta à la porte, le pas était double. Dantès devina que c'était les deux fossoyeurs qui **le** venaient chercher.

**D'après Alexandre Dumas, *le Comte de Monte-Cristo*,  
Le livre de poche, Hachette.**

\*fossoyeurs : personnes qui creusent des tombes dans un cimetière.

Imagine que rien ne se déroule comme le héros l'avait prévu...

## 4.3 : fiche maître

### LE COMTE DE MONTE-CRISTO

*Edmond Dantès est injustement emprisonné au Château d'If, forteresse située dans une île. Un autre détenu, le vieil abbé Faria, vient de mourir et Dantès prend la place **du mort** afin de s'évader.*

Maintenant son plan était arrêté.

Voilà ce qu'**il** comptait faire.

Si pendant le trajet les fossoyeurs reconnaissaient qu'**ils** portaient un vivant au lieu de porter un mort, Dantès ne leur donnait pas le temps de se reconnaître ; d'un vigoureux coup de couteau il ouvrait le sac depuis le haut jusqu'en bas, profitait de leur terreur et s'échappait. [...] **S'ils** le conduisaient jusqu'au cimetière et le déposaient dans une fosse, **il** se laissait couvrir de terre ; puis comme c'était la nuit, à peine les fossoyeurs auraient-ils le dos tourné qu'il s'ouvrait un passage à travers la terre molle et s'enfuyait : il espérait que le poids ne serait pas trop grand pour qu'**il** pût **le** soulever.[...]

Vers l'heure fixée par le gouverneur, des pas se firent entendre dans l'escalier. Edmond comprit que le moment était venu ; il rappela tout son courage, retenant son haleine ; heureux s'il eût pu la retenir en même temps que les pulsations précipitées de ses artères.

On s'arrêta à la porte, le pas était double. Dantès devina que c'était les deux fossoyeurs qui **le** venaient chercher. **Ce soupçon se changea en certitude quand il entendit le bruit qu'ils faisaient en déposant la civière.**

**La porte s'ouvrit, une lumière voilée parvint aux yeux de Dantès. Au travers de la toile qui le couvrait, il vit deux ombres s'approcher de son lit. Une troisième à la porte, tenait un falot à la main. Chacun des deux hommes qui s'étaient approchés du lit saisit le sac par une de ses extrémités.**

**« C'est qu'il est encore lourd, pour un vieillard si maigre ! dit l'un d'eux en le soulevant par la tête.**

**- On dit que chaque année ajoute une demi-livre au poids des os, dit l'autre en le prenant par les pieds.**

**- As-tu fait ton nœud ? demanda le premier.**

**- Je serais bien bête de nous charger d'un poids inutile, dit le second, je le ferai là-bas.**

**- Tu as raison ; partons alors. »**

**« Pourquoi ce nœud ? » se demanda Dantès.**

**On transporta le prétendu mort du lit sur la civière. Edmond se raidissait pour mieux jouer son rôle de trépassé. On le posa sur la civière ; et le cortège, éclairé par l'homme au falot\*, qui marchait devant, monta l'escalier.**

**Tout à coup, l'air frais et âpre de la nuit, l'inonda. Dantès reconnut le mistral. Ce fut une sensation subite, pleine à la fois de délices et d'angoisses.**

**Les porteurs firent une vingtaine de pas, puis ils s'arrêtèrent et disposèrent la civière sur le sol.**

**Un des porteurs s'éloigna, et Dantès entendit ses souliers retentir sur les dalles.**

**« Où suis-je donc ? » se demanda-t-il.**

**« Sais-tu qu'il n'est pas léger du tout ! » dit celui qui était resté près de Dantès en s'asseyant sur le bord de la civière.**

**Le premier sentiment de Dantès avait été de s'échapper, heureusement il se retint.**

**« Éclaire-moi donc, animal, dit celui des deux porteurs qui s'était éloigné, ou je ne trouverai jamais ce que je cherche. » [...]**

« Que cherche-t-il donc ? se demanda Dantès. Une bêche sans doute. »

Une exclamation de satisfaction indiqua que le fossoyeur avait trouvé ce qu'il cherchait.

« Enfin, dit l'autre, ce n'est pas sans peine.

- Oui, répondit-il, mais il n'aura rien perdu pour attendre. »

À ces mots, il se rapprocha d'Edmond, qui entendit déposer près de lui un corps lourd et retentissant ; au même moment, une corde entourait ses pieds d'une vive et douloureuse pression .

« Eh bien, le nœud est-il fait ? demanda celui des fossoyeurs qui était resté inactif.

- Et bien fait, dit l'autre ; je t'en réponds.

- En ce cas, en route. »

Et la civière soulevée reprit son chemin.

On fit cinquante pas à peu près, puis on s'arrêta pour ouvrir une porte, puis on se remit en route. Le bruit des flots se brisant contre les rochers sur lesquels est bâti le château arrivait plus distinctement à l'oreille de Dantès à mesure que l'on avançait.

« Mauvais temps, dit l'un des porteurs, il ne fera pas bon être en mer cette nuit.

- Oui, l'abbé court grand risque d'être mouillé », dit l'autre. Et ils éclatèrent de rire.

Dantès ne comprit pas très bien la plaisanterie, mais ses cheveux ne s'en dressèrent pas moins sur sa tête.

« Bon, nous voilà arrivés ! reprit le premier.

- Plus loin, plus loin, dit l'autre, tu sais bien que le dernier est resté en route, brisé sur les rochers, et que le gouverneur nous a dit le lendemain que nous étions des fainéants. »

On fit encore quatre ou cinq pas en montant toujours, et Dantès sentit qu'on le prenait par la tête et par les pieds et qu'on le balançait.

« Une, dirent les fossoyeurs.

- Deux.

- Trois ! »

En même temps, Dantès se sentit lancé, en effet, dans un vide énorme, traversant les airs comme un oiseau blessé, tombant, tombant toujours avec une épouvante qui lui glaçait le cœur. Quoique tiré en bas par quelque chose de pesant qui précipitait son vol rapide, il lui sembla que cette chute durait un siècle. Enfin, avec un bruit épouvantable, il entra comme une flèche dans une eau glacée qui lui fit pousser un cri, étouffé à l'instant même par l'immersion.

Dantès avait été lancé dans la mer, au fond de laquelle l'entraînait un boulet de trente-six attaché à ses pieds.

La mer est le cimetière du Château d'If.

Alexandre Dumas, *le Comte de Monte-Cristo*, le livre de poche, Hachette

## 4.3 : Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse individuelle

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) O.R.L.

Travail sur les référents (mis en gras), moyen supplémentaire de s'assurer de la bonne compréhension de ce texte difficile.

### 4) Expression écrite

Deux pistes possibles :

- « *Réécris l'histoire comme si tu étais l'un des fossoyeurs.* » ou
- « *Imagine que rien ne se déroule comme le héros l'avait prévu.* »

### 5) Lecture de la suite par le maître (en gras).

#### 4.4 : fiche élève

### LES FÉES

Il était une fois une veuve qui avait deux filles ; l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que, qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

---

Il fallait entre autre chose que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine,

---

il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « Oui-da, ma bonne mère », dit cette belle fille ; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bu, lui dit : « Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une Fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don,

---

poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse. » Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps » ; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, et deux gros Diamants. « Que vois-je là ! dit sa mère tout étonnée ; je crois qu'il lui sort de la bouche des Perles et des Diamants ; d'où vient cela, ma fille ? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille). La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de Diamants. « Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille ; tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. - Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine. - Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. » Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois

---

une Dame magnifiquement vêtue qui vint lui demander à boire : c'était la même Fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une Princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille.

---

« Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ? Justement, j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprès pour donner à boire. Madame ! J'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez. - Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère ; hé bien ! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. »

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « Hé bien, ma fille ! - Hé bien, ma mère ! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères, et deux crapauds. - Ô Ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause, elle me le paiera » ; et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la Forêt prochaine.

Le fils du Roi qui revenait de la chasse la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer. « Hélas ! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six Perles, et autant de Diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à un autre, l'emmena au Palais du Roi son père, où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ;

---

et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

## 4.4 : fiche maître

### LES FÉES

Il était une fois une veuve qui avait deux filles ; l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que, qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait entre autre chose que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « Oui-da, ma bonne mère », dit cette belle fille ; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bu, lui dit : « Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une Fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse. » Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps » ; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, et deux gros Diamants. « Que vois-je là ! dit sa mère tout étonnée ; je crois qu'il lui sort de la bouche des Perles et des Diamants ; d'où vient cela, ma fille ? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille). La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de Diamants. « Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille ; tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. - Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine. - Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. » Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une Dame magnifiquement vêtue qui vint lui demander à boire : c'était la même Fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une Princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille.

« Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ? Justement, j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprès pour donner à boire. Madame ! J'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez. - Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère ; hé bien ! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. »

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « Hé bien, ma fille ! - Hé bien, ma mère ! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères, et deux crapauds. - Ô Ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause, elle me le paiera » ; et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la Forêt prochaine.

Le fils du Roi qui revenait de la chasse la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer. « Hélas ! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six Perles, et autant de Diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à un autre, l'emmena au Palais du Roi son père, où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

#### MORALITÉ

*Les Diamants et les Pistoles*

*Peuvent beaucoup sur les Esprits ;*

*Cependant les douces paroles*

*Ont encor plus de force, et sont d'un plus grand prix.*

#### AUTRE MORALITÉ

*L'honnêteté coûte des soins,*

*Elle veut un peu de complaisance,*

*Mais tôt ou tard elle a sa récompense,*

*Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.*

## 4.4 : fiche maître (pistes d'exploitation)

**Dévoilement progressif du conte :** On distribue le texte morceau par morceau aux élèves qui les collent les uns en dessous des autres.

### 1<sup>ère</sup> partie : jusque «... et travailler sans cesse. » Collectif oral.

- *De quel type de texte s'agit-il ?* Réponse attendue : un conte (Il était une fois)
- *A quel conte cela vous fait-il penser ?* Réponse attendue : Cendrillon.  
Aides éventuelles : *relever les adjectifs qui décrivent les sœurs. Comment se comporte la mère avec sa cadette ?*

Insister sur la différence de caractère des deux sœurs : les travailler en opposition (ex : tableau)

### 2<sup>e</sup> partie : jusque « *cette fontaine* » Collectif oral

Revenir sur la structure du conte : un problème se pose qui lance la suite de l'histoire.  
*Imagine la suite.* (en quelques lignes)

### 3<sup>e</sup> partie : on récolte les différentes pistes/hypothèses et le maître lit la suite jusque « *je vous donne pour don...* »

*De quel don peut-il bien s'agir ?* Hypothèses orales des élèves.

Insister sur le fait que la cadette est gentille, donc le don ne pourra être que bénéfique.

### 4<sup>e</sup> partie : lecture de la suite par le maître jusque « *...vit sortir du bois...* »

*Imagine la suite.* Ecrit individuel

On attend de l'élève une structure en miroir : comme la soeur est méchante, l'autre don devra être « empoisonné ».

### 5<sup>e</sup> partie : on récolte les différentes pistes/hypothèses et le maître lit la suite jusque « *...la chassa de chez elle ;* »

*A quel conte cela vous fait-il penser ?* Réponse attendue : Blanche-neige ou la Belle au bois dormant.  
Faire relever les indices : la forêt ; le fils du roi qui revient de la chasse ; ma mère qui m'a chassé du logis.

### 6<sup>e</sup> partie : *Imagine la suite : que va-t-il arriver à la méchante sœur ?*

Ecrit individuel.

Fin de la lecture par le maître

**Prolongement possible** - lecture par le maître : *Les fées* d'Andersen.

## 4.5 : Fiche élève

**Soupçon** Bernard Friot, Histoires pressées, Zanzibar, Milan

" .....

**R** Je me suis laissé tomber sur un tabouret, épouvanté, complètement anéanti. Sans y croire, je fixais la table et l'assiette retournée.

... Il a dévoré mon gâteau au chocolat !

" .....

**M** J'ai tout de suite compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Dès que je l'ai vu. Il avait sauté sur mon lit et il se léchait les babines d'une manière qui m'a semblé bizarre. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais ça me semblait bizarre. Je l'ai regardé attentivement, et lui me fixait avec ses yeux de chat incapables de dire la vérité. Bêtement je lui ai demandé :

– Qu'est-ce que tu as fait ?

Mais lui, il s'est étiré et a sorti ses griffes, comme il fait toujours avant de se rouler en boule pour dormir.

" .....

**E** Alors, j'ai eu un doute. Un doute horrible. Je me suis précipité dans la cuisine et j'ai hurlé quand j'ai vu...

Le monstre, il a osé ! Il a dévoré...

" .....

**T** J'aurais dû être soulagé. Mais en regagnant ma chambre, j'ai vu que la porte du balcon était entrouverte. J'ai poussé un cri et mes mains se sont mises à trembler. Malgré moi, j'imaginai le spectacle atroce qui m'attendait. Mécaniquement, à la façon d'un automate, je me suis avancé et j'ai ouvert complètement la porte vitrée du balcon. J'ai levé les yeux vers la cage du canari suspendue au plafond par un crochet. Étonné, le canari m'a regardé en penchant la tête d'un côté puis de l'autre. Et moi j'étais tellement hébété qu'il m'a fallu un long moment avant de comprendre qu'il ne lui était rien arrivé, qu'il ne lui manquait pas une plume.

" .....

**O** Inquiet, je me suis levé et je suis allé voir le poisson rouge dans le salon. Il tournait paisiblement dans son bocal, aussi inintéressant que d'habitude. Cela ne m'a pas rassuré, bien au contraire. J'ai pensé à ma souris blanche. J'ai essayé de ne pas m'affoler, de ne pas courir jusqu'au cagibi où je l'ai installée. La porte était fermée. J'ai vérifié cependant si tout était en ordre. Oui, elle grignotait un morceau de pain rassis, bien à l'abri dans son panier d'osier.

" .....

**H** Je suis retourné dans ma chambre et j'allais me rasseoir à mon bureau lorsque j'ai vu le chat soulever une paupière et épier mes mouvements. Il se moquait ouvertement de moi.

## 4.5 Fiche maître

### Soupçon

J'ai tout de suite compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Dès que je l'ai vu. Il avait sauté sur mon lit et il se léchait les babines d'une manière qui m'a semblé bizarre. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais ça me semblait bizarre. Je l'ai regardé attentivement, et lui me fixait avec ses yeux de chat incapables de dire la vérité. Bêtement je lui ai demandé :

– Qu'est-ce que tu as fait ?

Mais lui, il s'est étiré et a sorti ses griffes, comme il fait toujours avant de se rouler en boule pour dormir.

Inquiet, je me suis levé et je suis allé voir le poisson rouge dans le salon. Il tournait paisiblement dans son bocal, aussi inintéressant que d'habitude. Cela ne m'a pas rassuré, bien au contraire. J'ai pensé à ma souris blanche. J'ai essayé de ne pas m'affoler, de ne pas courir jusqu'au cagibi où je l'ai installée. La porte était fermée. J'ai vérifié cependant si tout était en ordre. Oui, elle grignotait un morceau de pain rassis, bien à l'abri dans son panier d'osier.

J'aurais dû être soulagé. Mais en regagnant ma chambre, j'ai vu que la porte du balcon était entrouverte. J'ai poussé un cri et mes mains se sont mises à trembler. Malgré moi, j'imaginai le spectacle atroce qui m'attendait. Mécaniquement, à la façon d'un automate, je me suis avancé et j'ai ouvert complètement la porte vitrée du balcon. J'ai levé les yeux vers la cage du canari suspendue au plafond par un crochet. Étonné, le canari m'a regardé en penchant la tête d'un côté puis de l'autre. Et moi j'étais tellement hébété qu'il m'a fallu un long moment avant de comprendre qu'il ne lui était rien arrivé, qu'il ne lui manquait pas une plume.

Je suis retourné dans ma chambre et j'allais me rasseoir à mon bureau lorsque j'ai vu le chat soulever une paupière et épier mes mouvements. Il se moquait ouvertement de moi.

Alors, j'ai eu un doute. Un doute horrible. Je me suis précipité dans la cuisine et j'ai hurlé quand j'ai vu...

Le monstre, il a osé ! Il a dévoré...

Je me suis laissé tomber sur un tabouret, épouvanté, complètement anéanti. Sans y croire, je fixais la table et l'assiette retournée.

... Il a dévoré mon gâteau au chocolat !

## Soupçon

" .....

M J'ai tout de suite compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Dès que je l'ai vu. Il avait sauté sur mon lit et il se léchait les babines d'une manière qui m'a semblé bizarre. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais ça me semblait bizarre. Je l'ai regardé attentivement, et lui me fixait avec ses yeux de chat incapables de dire la vérité. Bêtement je lui ai demandé :

– Qu'est-ce que tu as fait ?

Mais lui, il s'est étiré et a sorti ses griffes, comme il fait toujours avant de se rouler en boule pour dormir.

" .....

O Inquiet, je me suis levé et je suis allé voir le poisson rouge dans le salon. Il tournait paisiblement dans son bocal, aussi inintéressant que d'habitude. Cela ne m'a pas rassuré, bien au contraire. J'ai pensé à ma souris blanche. J'ai essayé de ne pas m'affoler, de ne pas courir jusqu'au cagibi où je l'ai installée. La porte était fermée. J'ai vérifié cependant si tout était en ordre. Oui, elle grignotait un morceau de pain rassis, bien à l'abri dans son panier d'osier.

" .....

T J'aurais dû être soulagé. Mais en regagnant ma chambre, j'ai vu que la porte du balcon était entrouverte. J'ai poussé un cri et mes mains se sont mises à trembler. Malgré moi, j'imaginai le spectacle atroce qui m'attendait. Mécaniquement, à la façon d'un automate, je me suis avancé et j'ai ouvert complètement la porte vitrée du balcon. J'ai levé les yeux vers la cage du canari suspendue au plafond par un crochet. Étonné, le canari m'a regardé en penchant la tête d'un côté puis de l'autre. Et moi j'étais tellement hébété qu'il m'a fallu un long moment avant de comprendre qu'il ne lui était rien arrivé, qu'il ne lui manquait pas une plume.

" .....

H Je suis retourné dans ma chambre et j'allais me rasseoir à mon bureau lorsque j'ai vu le chat soulever une paupière et épier mes mouvements. Il se moquait ouvertement de moi.

" .....

E Alors, j'ai eu un doute. Un doute horrible. Je me suis précipité dans la cuisine et j'ai hurlé quand j'ai vu...

Le monstre, il a osé ! Il a dévoré...

" .....

R Je me suis laissé tomber sur un tabouret, épouvanté, complètement anéanti. Sans y croire, je fixais la table et l'assiette retournée.

... Il a dévoré mon gâteau au chocolat !

" .....

## 4.5 : fiche maître (pistes de travail)

*Deux pistes de travail:*

### 1<sup>ère</sup> piste (avec le livre ou le texte de la fiche maître)

#### 1) Début sous forme de texte énigme : qui est « il » ? (je l'ai vu / Il avait...)

=> **dévoilement progressif**, indice par indice (p.95 si on a le livre) :

- quelque chose de grave
- sauté sur mon lit
- se léchait les babines
- ses yeux de chat
- il s'est étiré
- a sorti ses griffes
- se rouler en boule pour dormir

#### 2) Anticipation à partir de « Qu'est-ce que tu as fait ? » : qu'est-ce que ce chat a bien pu faire ? (à rapprocher du *Journal d'un chat assassin*, A.Fine)

=> émission d'hypothèses = **production** orale ou écrite

#### 3) Recherche de la chute à partir de « Il se moquait ouvertement de moi. » (p.97) :

- « Un doute horrible » : lequel ?
- « j'ai hurlé quand j'ai vu... » : quoi ?
- « Il a dévoré... » : quoi ?
- « Je me suis laissé tomber sur un tabouret, épouvanté, complètement anéanti. » : pourquoi ?
- « je fixais la table et l'assiette retournée » : qu'est-ce que ce chat a dévoré, dans la cuisine, sur la table et dans une assiette (retournée) ?

### 2<sup>ème</sup> piste avec le texte puzzle

Hypothèses sur le texte initial ensemble (ou uniquement avec ceux qui ont des difficultés).

Repérer la logique de l'action et les connecteurs : « *retourné* », par exemple ne peut pas être en premier ; même chose pour « *j'aurais du être ..* ».

Repérer les éléments de sens pour recréer la chronologie.

Ce travail peut être préparé par des groupes qui envoient un rapporteur devant le groupe-classe.

## Autres pistes possibles

### ✓ Lecture de la nouvelle en entier

- Dessiner le plan des lieux et placer les personnages (justifier leur placement avec des phrases du texte) On peut indiquer le chemin parcouru, l'itinéraire.
- Dessiner ce qui se passe dans la tête d'un personnage (avec des bulles).
- Ajouter un personnage à un moment bien choisi de l'histoire.
- Ecrire l'histoire selon le point de vue du chat, du canari, d'un autre personnage de l'histoire.
- Trouver des histoires qui ont rapport avec le texte ; liens intertextuels (Tom et Jerry...)

### ✓ On peut ne pas mettre de titre : on donne 4, 5 titres au choix.

### ✓ C'est comme un polar : suspect, victime potentielle, indices, enquête. Point communs entre cette histoire et une histoire policière.

### ✓ Un travail en groupes peut aussi être mené sur les quatre nouvelles de Bernard Friot dans « Histoires pressées »:

« *Enquête* », « *Voleur* », « *Histoire Policière* », « *Soupçon* ».

Chaque groupe lit et étudie une de ces quatre nouvelles et présente aux autres ce qu'il a lu : portrait du détective, choix d'un passage, ce à quoi l'histoire nous fait penser. On peut proposer les mêmes activités que celles présentées pour « Soupçon ».

## 4.6 : fiche élève

### LES MALHEURS DE SOPHIE

*Un jour, pour son anniversaire, on offrit une poupée à Sophie.*

H

Un autre jour encore, Sophie, qui s'occupait beaucoup de l'éducation de sa poupée, voulut lui apprendre à faire des tours de force. Elle la suspendit par les bras à une ficelle ; la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba et se cassa le bras. La maman essaya de la raccommoder, mais comme il manquait des morceaux, il fallut chauffer beaucoup de cire, et le bras resta beaucoup plus court que l'autre. Sophie pleura mais le bras resta plus court.

M

La poupée vécut très longtemps bien soignée, bien aimée ; mais petit à petit elle perdit ses charmes, voici comment.

E

Une autrefois, Sophie songea qu'un bain de pieds serait utile à sa poupée, puisque les grandes personnes en prenaient. Elle versa de l'eau bouillante dans un petit seau, y plongea les pieds de la poupée, et quand elle la retira, les pieds s'étaient fondus, et étaient dans le seau. Sophie pleura, mais la poupée resta sans jambes.

T

Un autre jour, Sophie pensa qu'il fallait lui friser les cheveux ; elle lui mit donc des papillotes : elle les passa au fer chaud, pour que les cheveux fussent mieux frisés. Quand elle lui ôta les papillotes, les cheveux restèrent dedans ; le fer était trop chaud, Sophie avait brûlé les cheveux de sa poupée, qui était chauve. Sophie pleura, mais la poupée resta chauve.

R

Depuis tous ces malheurs, Sophie n'aimait plus sa poupée, qui était devenue affreuse, et dont ses amies se moquaient ; enfin, un dernier jour, Sophie voulut lui apprendre à grimper aux arbres ; elle la fit monter sur une branche, la fit asseoir, mais la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba : sa tête frappa contre des pierres et se cassa en cent morceaux. Sophie ne pleura pas, mais elle invita ses amies à venir enterrer sa poupée ?

O

Un jour, Sophie pensa qu'il était bon de laver les poupées, puisqu'on lavait les enfants ; elle prit de l'eau, une éponge, du savon, et se mit à débarbouiller sa poupée ; elle la débarbouilla si bien qu'elle lui enleva toutes ses couleurs : les joues et les lèvres devinrent pâles comme si elle était malade, et restèrent toujours sans couleur. Sophie pleura, mais la poupée resta pâle.

« Les malheurs de Sophie » de la Comtesse de Ségur

## 4.6 : fiche maître

### TEXTE-PUZZLE ANTICIPATION

*Un jour, pour son anniversaire, on offrit une poupée à Sophie.*

M

La poupée vécut très longtemps bien soignée, bien aimée ; mais petit à petit elle perdit ses charmes, voici comment.

O

Un jour, Sophie pensa qu'il était bon de laver les poupées, puisqu'on lavait les enfants ; elle prit de l'eau, une éponge, du savon, et se mit à débarbouiller sa poupée ; elle la débarbouilla si bien qu'elle lui enleva toutes ses couleurs : les joues et les lèvres devinrent pâles comme si elle était malade, et restèrent toujours sans couleur. Sophie pleura, mais la poupée resta pâle.

T

Un autre jour, Sophie pensa qu'il fallait lui friser les cheveux ; elle lui mit donc des papillotes : elle les passa au fer chaud, pour que les cheveux fussent mieux frisés. Quand elle lui ôta les papillotes, les cheveux restèrent dedans ; le fer était trop chaud, Sophie avait brûlé les cheveux de sa poupée, qui était chauve. Sophie pleura, mais la poupée resta chauve.

H

Un autre jour encore, Sophie, qui s'occupait beaucoup de l'éducation de sa poupée, voulut lui apprendre à faire des tours de force. Elle la suspendit par les bras à une ficelle ; la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba et se cassa le bras. La maman essaya de la raccommoder, mais comme il manquait des morceaux, il fallut chauffer beaucoup de cire, et le bras resta beaucoup plus court que l'autre. Sophie pleura mais le bras resta plus court.

E

Une autrefois, Sophie songea qu'un bain de pieds serait utile à sa poupée, puisque les grandes personnes en prenaient. Elle versa de l'eau bouillante dans un petit seau, y plongea les pieds de la poupée, et quand elle la retira, les pieds s'étaient fondus, et étaient dans le seau. Sophie pleura, mais la poupée resta sans jambes.

R

Depuis tous ces malheurs, Sophie n'aimait plus sa poupée, qui était devenue affreuse, et dont ses amies se moquaient ; enfin, un dernier jour, Sophie voulut lui apprendre à grimper aux arbres ; elle la fit monter sur une branche, la fit asseoir, mais la poupée, qui ne tenait pas bien, tomba : sa tête frappa contre des pierres et se cassa en cent morceaux. Sophie ne pleura pas, mais elle invita ses amies à venir enterrer sa poupée ?

## 4.6 : Pistes de travail

<b>Type de texte</b>	Narratif
<b>Type d'écrit</b>	Récit
<b>Travail au niveau</b>	>De la relation entre les phrases
<b>Difficulté</b>	Savoir organiser son texte à l'aide d'indices temporels
<b>Activités des enfants</b>	Utiliser les marqueurs de temps pour guider sa lecture
<b>Pistes de travail</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>Ø Texte-puzzle : lire et remettre le texte dans l'ordre</li> <li>Ø Chaque groupe a un morceau du puzzle. Prévoir 6 groupes. Un secrétaire pour la discussion portant sur la remise en ordre.</li></ul>

**Nota bene : Les parties O et E sont interchangeables.**

**5**

*Identifier les personnages*

***CIRCONSCRIPTION DE  
VILLENEUVE D'ASCQ NORD***

## 5.1 : fiche élève et maître

### CATASTROPHE !

« Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaahh !!! »

Le hurlement de Christophe Pimpan éclate à travers la maison de couture. Dans l'atelier, les « petites mains » sursautent ; la coupeuse lâche ses ciseaux ; une arpète se pique le pouce avec une aiguille ; un mannequin crie : « Hou ! J'ai peur ». Les dessinateurs sortent en hâte de leur bureau vitré.

Que se passe-t-il ? Qui a crié ? C'est le patron ? On est en train de l'assassiner ? »

Toutes les têtes se tournent vers le couloir au bout duquel se trouve le bureau de Christophe Pimpan. Non, on n'assassine pas le grand couturier parisien, mais c'est pis ! La porte pivote brusquement et Pimpan jaillit hors de la pièce, l'air affolé. Il hurle : « C'est affreux, c'est épouvantable ! Venez voir ! Vite, venez tous ! »

Le petit homme au crâne chauve s'agite avec la frénésie d'un chat de dessin animé poursuivi par une méchante souris. La maisonnée se précipite, s'engouffre dans le bureau, se bouscule pour voir, pour savoir. Rouge d'émotion, piétinant de rage, le couturier braque un index qui tremble vers l'écran d'un téléviseur où apparaît une dame vêtue d'une robe jaune. Il glapit :

« Regardez ! Regardez-moi ça ! C'est notre « Bouton d'or » ! C'est *mon* « Bouton d'or » ! Une robe signée Christophe Pimpan ! »

Des exclamations fusent. La première main s'écrie :

« Mais oui ! C'est bien notre modèle ! La même forme, le même tissu, la même couleur... »

- Et maintenant, là... Ce tailleur bleu à rayures blanches...notre « joyeux matelot » ! Toute notre collection, je vous dis ! Toute la collection de haute couture Christophe Pimpan ! »

Plastron, l'un des dessinateurs, questionne fébrilement le patron :

« Mais qui ? Qui donc, qui présente cette collection ? »

- Brigantini. Notre concurrent. Notre rival jusqu'à présent. Mais maintenant qu'il a copié nos modèles, il est devenu notre ennemi mortel ! » Epuisé par l'émotion, Christophe Pimpan se laisse choir sur son fauteuil tournant. Il tire une pochette de soie portant sa griffe brodée, éponge son front ruisselant.

Il soupire :

« Ah ! Quel coup au cœur ! C'est une trahison impardonnable ! Une abomination ! Brigantini a volé tous mes modèles ! Et il a l'infamie de les présenter trois jours avant nous, pour torpiller notre collection ! Tout notre travail par terre ! Une saison complètement perdue ! Sans compter ma réputation... Je ne peux plus sortir mes robes, maintenant ! C'est moi qui aurais l'air d'avoir copié sur lui ! Ah ! le bandit ! Ah ! L'affreux ! Il faut qu'on le prenne, qu'on le couse dans un sac de cachemire »

ou de Ioden, et qu'on le jette dans la Seine, au Pont de l'Alma ! Ah ! J'étouffe ! Qu'on me donne à boire ! »

(...) Dans tout l'atelier, c'est la désolation. Les arêtes poussent des petits cris lamentables, les mannequins gémissent, soupirent, ou pleurent avec l'abondance du Niagara, la première main tord les siennes en sanglotant...

Mais (...) Christophe Pimpan se ressaisit, appuie sur le bouton d'un interphone.

« Lahury, venez immédiatement !

- Bien, maître. »

Lahury est le secrétaire de Christophe Pimpan. C'est un grand jeune homme un peu plus mince qu'une antenne de voiture, qui regarde le monde d'un air rêveur, à travers des lunettes-hublots. Il passe ses journées dans la paperasse et n'a pas encore remarqué l'effervescence de l'atmosphère. On pourrait lui faire éclater une bombe atomique sous le nez sans l'émouvoir.

« Vous m'avez demandé, maître ?

- Oui, Lahury. Le couturier Brigantini vient de me voler la collection d'automne.

- Bien, maître. »

La nouvelle le laisse aussi froid qu'un pingouin congelé ; Christophe Pimpan précise :

« Voici ce qui a dû se passer. Par un moyen que j'ignore, mais qu'il faudra découvrir, Brigantini s'est procuré les dessins de nos robes et les a fait confectionner à toute vitesse pour pouvoir les présenter avant nous.

- Sans doute, maître...

- Que faut-il que je fasse ?

- Prévenir la police ?

- Non ! Tout le monde serait aussitôt au courant. Les journalistes, la radio, la télé... Non, non ! Je veux que l'enquête, puisqu'il en faut une, se fasse avec le maximum de discrétion.

- Cependant, monsieur Pimpan, il faudra bien que vous trouviez une explication pour justifier l'ajournement de votre propre présentation ? »

Pimpan soupire :

« C'est vrai. Il va falloir que je refasse tout et que j'explique ce retard... Bah ! nous trouverons bien quelque chose. En attendant, je veux que l'on pince ceux qui ont volé mes modèles. Il me faut des résultats rapides, Lahury ! Vous m'entendez ?

- Parfaitement bien maître.

- Vous ne connaissiez pas une agence de détectives privés ? »

Lahury réfléchit une seconde, lève vers le plafond ses yeux globuleux en se caressant le menton, puis il répond :

« Je crois que j'ai beaucoup mieux que ça... »

## 5.1 fiche maître (corrigé)

### CATASTROPHE !

« Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaahh !!! »

Le hurlement de **Christophe Pimpan** éclate à travers la maison de couture. Dans l'atelier, les « petites mains » sursautent ; la **coupeuse** lâche ses ciseaux ; **une arpète** se pique le pouce avec une aiguille ; **un mannequin** crie : « Hou ! J'ai peur ». **Les dessinateurs** sortent en hâte de leur bureau vitré.

Que se passe-t-il ? **Qui** a crié ? C'est le **patron** ? On est en train de l'assassiner ? »

Toutes les têtes se tournent vers le couloir au bout duquel se trouve le bureau de Christophe Pimpan. Non, on n'assassine pas **le grand couturier parisien**, mais c'est pis ! La porte pivote brusquement et Pimpan jaillit hors de la pièce, l'air affolé. **Il** hurle : « C'est affreux, c'est épouvantable ! Venez voir ! Vite, venez tous ! »

**Le petit homme au crâne chauve** s'agite avec la frénésie d'un chat de dessin animé poursuivi par une méchante souris. La maisonnée se précipite, s'engouffre dans le bureau, se bouscule pour voir, pour savoir. Rouge d'émotion, piétinant de rage, le couturier braque un index qui tremble vers l'écran d'un téléviseur où apparaît une dame vêtue d'une robe jaune. Il glapit :

« Regardez ! Regardez-moi ça ! C'est notre « Bouton d'or » ! C'est *mon* « Bouton d'or » ! Une robe signée Christophe Pimpan ! »

Des exclamations fusent. **La première main** s'écrie :

« Mais oui ! C'est bien notre modèle ! La même forme, le même tissu, la même couleur... »

- Et maintenant, là... Ce tailleur bleu à rayures blanches...notre « joyeux matelot » ! Toute notre collection, je vous dis ! Toute la collection de haute couture Christophe Pimpan ! »

**Plastron, l'un des dessinateurs**, questionne fébrilement le patron :

« Mais qui ? Qui donc, qui présente cette collection ? »

- **Brigantini. Notre concurrent.** Notre rival jusqu'à présent. Mais maintenant qu'il a copié nos modèles, il est devenu notre ennemi mortel ! » Epuisé par l'émotion, Christophe Pimpan se laisse choir sur son fauteuil tournant. Il tire une pochette de soie portant sa griffe brodée, éponge son front ruisselant.

Il soupire :

« Ah ! Quel coup au cœur ! C'est une trahison impardonnable ! Une abomination ! Brigantini a volé tous mes modèles ! Et il a l'infamie de les présenter trois jours avant nous, pour torpiller notre collection ! Tout notre travail par terre ! Une saison complètement perdue ! Sans compter ma réputation... Je ne peux plus sortir mes robes, maintenant ! C'est moi qui aurais l'air d'avoir copié sur lui ! Ah ! le bandit ! Ah ! L'affreux ! Il faut qu'on le prenne, qu'on le couse dans un sac de cachemire »

ou de Ioden, et qu'on le jette dans la Seine, au Pont de l'Alma ! Ah ! J'étouffe ! Qu'on me donne à boire ! »

(...) Dans tout l'atelier, c'est la désolation. Les arpètes poussent des petits cris lamentables, les mannequins gémissent, soupirent, ou pleurent avec l'abondance du Niagara, la première main tord les siennes en sanglotant...

Mais (...) Christophe Pimpan se ressaisit, appuie sur le bouton d'un interphone.

« **Lahury**, venez immédiatement !

- **Bien, maître.** »

Lahury est le secrétaire de Christophe Pimpan. C'est un grand jeune homme un peu plus mince qu'une antenne de voiture, qui regarde le monde d'un air rêveur, à travers des lunettes-hublots. Il passe ses journées dans la paperasse et n'a pas encore remarqué l'effervescence de l'atmosphère. On pourrait lui faire éclater une bombe atomique sous le nez sans l'émouvoir.

« Vous m'avez demandé, maître ?

- Oui, Lahury. Le couturier Brigantini vient de me voler la collection d'automne.

- Bien, maître. »

La nouvelle le laisse aussi froid qu'un pingouin congelé ; Christophe Pimpan précise :

« Voici ce qui a dû se passer. Par un moyen que j'ignore, mais qu'il faudra découvrir, Brigantini s'est procuré les dessins de nos robes et les a fait confectionner à toute vitesse pour pouvoir les présenter avant nous.

- Sans doute, maître...

- Que faut-il que je fasse ?

- Prévenir la police ?

- Non ! Tout le monde serait aussitôt au courant. Les journalistes, la radio, la télé... Non, non ! Je veux que l'enquête, puisqu'il en faut une, se fasse avec le maximum de discrétion.

- Cependant, **monsieur Pimpan**, il faudra bien que vous trouviez une explication pour justifier l'ajournement de votre propre présentation ? »

Pimpan soupire :

« C'est vrai. Il va falloir que je refasse tout et que j'explique ce retard... Bah ! nous trouverons bien quelque chose. En attendant, je veux que l'on pince ceux qui ont volé mes modèles. Il me faut des résultats rapides, Lahury ! Vous m'entendez ?

- Parfaitement bien maître.

- Vous ne connaissiez pas une agence de détectives privés ? »

Lahury réfléchit une seconde, lève vers le plafond ses yeux globuleux en se caressant le menton, puis il répond :

« Je crois que j'ai beaucoup mieux que ça... »

## 5.1 : Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse du texte

### 2) Travail individuel

*Cite tous les personnages par leur nom ou leur fonction (en gras dans la correction)*

### 3) Correction collective

Le problème qui se pose aux élèves concerne le vocabulaire lié au monde la couture. Lahury est également désigné de plusieurs façons : secrétaire, grand jeune homme, pingouin congelé.

### 4) Travail individuel

*Surligne tous les termes qui désignent Christophe Pimpan. (en jaune dans la correction)*

### 5) Correction collective

### 6) Prolongement : production d'écrits

*Imagine la suite du texte.*

## CATASTROPHE (suite)

« Ah ! dites vite !

- Eh bien, monsieur Pimpan, il existe quelqu'un qui pourrait certainement vous débrouiller cette affaire, rapidement et discrètement.

- Qui donc ?

- Quelqu'un dont vous avez déjà entendu parler, lorsqu'une de vos clientes a perdu son diamant... »

Le couturier sursaute, fait claquer ses doigts.

« J'y suis ! Vous voulez parler de Fantômette ?

- Oui, maître.

- Mais c'est une très bonne idée, ça ! Oui, elle peut me tirer d'affaire. Sûrement, sûrement.

Il faut l'appeler tout de suite ! Passez-lui un coup de fil, vite !

- J'ignore son numéro de téléphone...

- Vous êtes un ignorant, alors ? Et un inutile, Lahury !

- Oui, maître. Mais je crois que le directeur de France-Flash connaît son adresse. C'est quelque part à Framboisy.

- Alors, débrouillez-vous ! Faites sortir ma voiture et allons tout de suite trouver cette Fantômette. Hop ! au galop »

Lahury se renseigne auprès de la direction de France-flash, et le couturier saute aussitôt dans sa voiture pour prendre la direction de Framboisy.

Le véhicule est arrêté quelques millions de fois par des feux rouges, puis il finit par sortir des encombrements de la capitale et s'élanche sur la route. Deux heures plus tard, Christophe Pimpan arrive à Framboisy, s'engage dans l'avenue des Roses, s'arrête devant le n°13, un coquet pavillon moderne. Il descend, lève la main pour appuyer sur le bouton de sonnette.

C'est alors qu'éclate le coup de feu.

Georges Chaulet  
Fantômette et le masque d'argent,  
«bibliothèque rose », Hachette

## 5.2 : fiche élève et maître

### LE MATCH DE FOOTBALL

*Le petit Nicolas raconte le match de football qu'il fait avec ses camarades...*

On s'est placés sur le terrain. Comme on n'était que sept de chaque côté, à part les gardiens de but ça n'a pas été facile. Dans chaque équipe on a commencé à discuter. Il y en avait des tas qui voulaient être avants-centres. Joachim voulait être arrière droit, mais c'était parce que la pièce de monnaie était tombée dans ce coin et il voulait continuer à la chercher tout en jouant. Dans l'équipe de Geoffroy ça s'est arrangé très vite, parce que Eudes a donné des tas de coups de poing, et les joueurs se sont mis à leur place sans protester et en se frottant le nez. C'est qu'il frappe dur, Eudes !

Dans mon équipe, on n'arrivait pas à se mettre d'accord, jusqu'au moment où Eudes a dit qu'il viendrait nous donner des coups de poing sur le nez aussi : alors, on s'est placés.

Agnan a dit à Rufus : « Siffle ! » Et Rufus, qui jouait dans mon équipe, a sifflé le coup d'envoi. Geoffroy n'était pas content. Il a dit : « C'est malin, nous avons le soleil dans les yeux ! Il n'y a pas de raison que mon équipe joue du mauvais côté du terrain ! ».

Moi, je lui ai répondu que si le soleil ne lui plaisait pas, il n'avait qu'à fermer les yeux, qu'il jouerait peut-être mieux comme ça. Alors, nous nous sommes battus. Rufus s'est mis à souffler dans son sifflet à roulette.

« Je n'ai pas donné l'ordre de siffler, a crié Agnan, l'arbitre c'est moi ! »

Ça n'a pas plu à Rufus qui a dit qu'il n'avait pas besoin de la permission d'Agnan, qu'il sifflerait quand il en aura envie, non mais tout de même. Et il s'est mis à siffler comme un fou. « Tu es méchant, voilà ce que tu es ! » a crié Agnan, qui a commencé à pleurer.

« Eh, les gars ! » a dit Alceste, dans son but.

Mais personne ne l'écoutait. Moi, je continuais à me battre avec Geoffroy. Je lui avais déchiré sa belle chemise rouge, blanche et bleue, et lui, il disait : « Bah, bah, bah ! Ça ne fait rien ! Mon papa il m'en achètera des tas d'autres ! » Et il me donnait des coups de pied dans les chevilles. Rufus courait après Agnan qui criait : « J'ai des lunettes ! J'ai des lunettes ! » Joachim, il ne s'occupait de personne, il cherchait sa monnaie, il ne la trouvait toujours pas. Eudes, qui était resté tranquillement dans son but, en a eu assez et il a commencé à distribuer des coups de poing sur les nez qui se trouvaient le plus près de lui, c'est-à-dire sur ceux de son équipe. Tout le monde criait, courait. On s'amusait vraiment bien, c'était formidable !

« Arrêtez, les gars ! » a crié Alceste de nouveau.

Alors Eudes s'est fâché. « Tu étais pressé de jouer, il a dit à Alceste, eh bien, on joue. Si tu as quelque chose à dire, attends la mi-temps ! »

Le petit Nicolas de Sempé et Goscinny  
Editions Denoël

***Identifie les personnages du texte.***

***Retrouve les capitaines et les goals de chaque équipe.***

## 5.2 : fiche maître : correction

### LE MATCH DE FOOTBALL

*Le petit Nicolas raconte le match de football qu'il fait avec ses camarades...*

On s'est placés sur le terrain. Comme on n'était que sept de chaque côté, à part les gardiens de but ça n'a pas été facile. Dans chaque équipe on a commencé à discuter. Il y en avait des tas qui voulaient être avants-centres. Joachim voulait être arrière droit, mais c'était parce que la pièce de monnaie était tombée dans ce coin et il voulait continuer à la chercher tout en jouant. Dans **l'équipe de Geoffroy ça s'est arrangé très vite, parce que Eudes a donné des tas de coups de poing**, et les joueurs se sont mis à leur place sans protester et en se frottant le nez. C'est qu'il frappe dur, Eudes !

**Dans mon équipe**, on n'arrivait pas à se mettre d'accord, jusqu'au moment où Eudes a dit qu'il viendrait nous donner des coups de poing sur le nez aussi : alors, on s'est placés.

Agnan a dit à Rufus : « Siffle ! » Et Rufus, qui jouait dans mon équipe, a sifflé le coup d'envoi. Geoffroy n'était pas content. Il a dit : « C'est malin, nous avons le soleil dans les yeux ! Il n'y a pas de raison que mon équipe joue du mauvais côté du terrain ! ».

Moi, je lui ai répondu que si le soleil ne lui plaisait pas, il n'avait qu'à fermer les yeux, qu'il jouerait peut-être mieux comme ça. Alors, nous nous sommes battus. Rufus s'est mis à souffler dans son sifflet à roulette.

« Je n'ai pas donné l'ordre de siffler, a crié Agnan, l'arbitre c'est moi ! »

Ça n'a pas plu à Rufus qui a dit qu'il n'avait pas besoin de la permission d'Agnan, qu'il sifflerait quand il en aura envie, non mais tout de même. Et il s'est mis à siffler comme un fou. « Tu es méchant, voilà ce que tu es ! » a crié Agnan, qui a commencé à pleurer.

« Eh, les gars ! » a **dit Alceste, dans son but**.

Mais personne ne l'écoutait. Moi, je continuais à me battre avec Geoffroy. Je lui avais déchiré sa belle chemise rouge, blanche et bleue, et lui, il disait : « Bah, bah, bah ! Ça ne fait rien ! Mon papa il m'en achètera des tas d'autres ! » Et il me donnait des coups de pied dans les chevilles. Rufus courait après Agnan qui criait : « J'ai des lunettes ! J'ai des lunettes ! » Joachim, il ne s'occupait de personne, il cherchait sa monnaie, il ne la trouvait toujours pas. **Eudes, qui était resté tranquillement dans son but**, en a eu assez et il a commencé à distribuer des coups de poing sur les nez qui se trouvaient le plus près de lui, c'est-à-dire sur ceux de son équipe. Tout le monde criait, courait. On s'amusait vraiment bien, c'était formidable !

« Arrêtez, les gars ! » a crié Alceste de nouveau.

Alors Eudes s'est fâché. « Tu étais pressé de jouer, il a dit à Alceste, eh bien, on joue. Si tu as quelque chose à dire, attends la mi-temps ! »

Le petit Nicolas de Sempé et Goscinny  
Editions Denoël

## 5.2 : Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse du texte

### 2) Composantes du récit : déballage oral

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) Travail sur les personnages

#### \* **Écrit individuel :**

Consigne : *Identifie les personnages du texte et retrouve les capitaines et les goals de chaque équipe.*

En relisant, les élèves peuvent ainsi déduire que Nicolas et Geoffroy sont les capitaines, Alceste le goal de l'équipe de Nicolas et Eudes, le goal de celle de Geoffroy.

Consigne : *Essaye de replacer les autres personnages dans chaque équipe.*

Faire remarquer que l'on ne peut pas replacer Joachim.

#### \* **Correction collective :**

On souligne les indices au rétroprojecteur.

## 5.3 fiche élève

- Je les achète.
- Faut-il vous les envelopper ? demanda la vendeuse.
- Inutile, dit la dame, je rentre avec.

C'est ainsi que Nicolas et Tina marchèrent toute une journée sans se voir l'un l'autre. Le soir seulement ils se retrouvèrent dans un placard obscur.

C'est toi Tina ?

- Oui, c'est moi, Nicolas.
  - Ah, quel bonheur ! Je te croyais perdue !
  - Moi aussi. Mais où étais-tu ?
- 

- Moi ? j'étais au pied droit.
  - Moi, j'étais au pied gauche.
  - Je comprends tout, dit Nicolas. Toutes les fois que tu étais en avant, moi, j'étais en arrière, et lorsque tu étais en arrière, moi, j'étais en avant. C'est pour cela que nous ne pouvions pas nous voir.
  - Et cette vie-là va recommencer chaque jour ? demanda Tina ;
  - Je le crains !
  - Mais c'est affreux ! Rester toute la journée sans te voir, mon petit Nicolas ! Je ne pourrai m'y habituer !
  - Ecoute, dit Nicolas, j'ai une idée : puisque je suis toujours à droite et toi à gauche, eh bien, chaque fois que j'avancerai, je ferai en même temps un petit écart de côté. Comme ça, nous nous dirons bonjour. D'accord ?
  - D'accord !
- 

Ainsi fit Nicolas, de sorte que, tout au long du jour suivant, la dame qui portait les chaussures ne pouvait plus faire trois pas sans que son pied droit vienne accrocher son talon gauche, et plaf ! à chaque fois, elle s'étalait par terre.

Très inquiète, elle alla, le jour même, consulter un médecin.

- Docteur, je ne sais pas ce que j'ai. Je me fais des croche-pieds à moi-même !
- Des croche-pieds à vous-même ?
- Oui, docteur ! A chaque pas que je fais, ou presque, mon pied droit accroche mon talon gauche, et cela me fait tomber !

- C'est très grave, dit le docteur. Si cela continue, il faudra vous couper le pied droit. Tenez, voici une ordonnance : vous en avez pour deux mille francs pour la consultation, et revenez me voir demain.

Le soir même, dans le placard, Tina demandait à Nicolas :

- Tu as entendu ce qu'a dit le docteur ?
  - Oui, j'ai entendu.
- 

- C'est affreux ! Si on coupe le pied droit de la dame, elle te jettera, et nous serons séparés pour toujours ! Il faut faire quelque chose !

- Oui, mais quoi ?
- Ecoute, j'ai une idée : puisque je suis à gauche, c'est moi, demain, qui ferai un petit écart à droite, à chaque fois que j'avancerai ! D'accord ?
- D'accord !

Contes de la rue Broca,  
La Sorcière du placard aux balais et autres contes,  
De Pierre Gripari, Editions de la table ronde, 1967.

## 5.3 : fiche maître

### LA PAIRE DE CHAUSSURES

*Il était une fois une paire de chaussures qui étaient mariées ensemble. La chaussure droite, qui était le monsieur, s'appelait Nicolas, et la chaussure gauche, qui était la dame, s'appelait Tina.*

*Elles habitaient une belle boîte en carton où elles étaient roulées dans du papier de soie. Elles s'y trouvaient parfaitement heureuses, et elles espéraient bien que cela durerait toujours.*

*Mais voilà qu'un beau matin une vendeuse les sortit de leur boîte afin de les essayer à une dame.*

*La dame les mit, fit quelques pas avec, et puisqu'elles lui allaient bien, elle dit :*

*« Je les achète.*

*- Faut-il vous les envelopper ? demanda la vendeuse.*

*- Inutile, dit la dame, je rentre avec. »*

C'est ainsi que Nicolas et Tina marchèrent toute une journée sans se voir l'un l'autre. Le soir seulement ils se retrouvèrent dans un placard obscur.

C'est toi Tina ?

- Oui, c'est moi, Nicolas.

- Ah, quel bonheur ! Je te croyais perdue !

- Moi aussi. Mais où étais-tu ?

- Moi ? j'étais au pied droit.

- Moi, j'étais au pied gauche.

- Je comprends tout, dit Nicolas. Toutes les fois que tu étais en avant, moi, j'étais en arrière, et lorsque tu étais en arrière, moi, j'étais en avant. C'est pour cela que nous ne pouvions pas nous voir.

- Et cette vie-là va recommencer chaque jour ? demanda Tina ;

- Je le crains !

- Mais c'est affreux ! Rester toute la journée sans te voir, mon petit Nicolas ! Je ne pourrai m'y habituer !

- Ecoute, dit Nicolas, j'ai une idée : puisque je suis toujours à droite et toi à gauche, eh bien, chaque fois que j'avancerai, je ferai en même temps un petit écart de côté. Comme ça, nous nous dirons bonjour. D'accord ?

- D'accord !

Ainsi fit Nicolas, de sorte que, tout au long du jour suivant, la dame qui portait les chaussures ne pouvait plus faire trois pas sans que son pied droit vienne accrocher son talon gauche, et plaf ! à chaque fois, elle s'étalait par terre.

Très inquiète, elle alla, le jour même, consulter un médecin.

- Docteur, je ne sais pas ce que j'ai. Je me fais des croche-pieds à moi-même !
- Des croche-pieds à vous-même ?
- Oui, docteur ! A chaque pas que je fais, ou presque, mon pied droit accroche mon talon gauche, et cela me fait tomber !
- C'est très grave, dit le docteur. Si cela continue, il faudra vous couper le pied droit. Tenez, voici une ordonnance : vous en avez pour deux mille francs pour la consultation, et revenez me voir demain.

Le soir même, dans le placard, Tina demandait à Nicolas :

- Tu as entendu ce qu'a dit le docteur ?
- Oui, j'ai entendu.
- C'est affreux ! Si on coupe le pied droit de la dame, elle te jettera, et nous serons séparés pour toujours ! Il faut faire quelque chose !
- Oui, mais quoi ?
- Ecoute, j'ai une idée : puisque je suis à gauche, c'est moi, demain, qui ferai un petit écart à droite, à chaque fois que j'avancerai ! D'accord ?
- D'accord !

Contes de la rue Broca,  
La Sorcière du placard aux balais et autres contes,  
De Pierre Gripari, Editions de la table ronde, 1967.

## 5.3 : Pistes de travail

### LA PAIRE DE CHAUSSURES

#### 1) Dévoilement progressif du texte : Prise d'indices individuelle

Dévoilement progressif du texte. Le maître donne morceau par morceau.

Consigne : *Qui sont Nicolas et Tina ? Relève tous les indices qui t'ont permis de répondre.*

#### 2) Correction collective

Déballage oral. Les enfants donnent leurs hypothèses. On souligne les indices au rétroprojecteur. Puis le maître lit aux élèves le début du texte (en italique).

#### 3) Production d'écrits

Consigne : *Imagine la suite.*

#### 4) Prolongements

- Le maître lit la suite ;
- Le maître passe la K7 du dessin animé en faisant remarquer que les chaussures sont personnifiées : elles ont des yeux, les lacets sont leurs bras.

## 5.4 : fiche élève

### SOCRATE

Il y a tout juste dix mois que Socrate est né dans la rue.

---

Quelques semaines après sa naissance, ses parents ont été emmenés.  
Socrate ne les a jamais revus.  
Il a dû apprendre à se débrouiller tout seul.

---

Les poubelles des meilleures boucheries et des plus grands restaurants sont la chasse gardée d'une bande.  
Socrate doit se contenter des déchets qu'ils veulent bien lui laisser.

---

Chaque soir, Socrate erre dans la ville.  
Il a beau pleurnicher à la sortie des cinémas ou poursuivre les derniers promeneurs fatigués, personne ne veut l'adopter.  
Seul, la tête lourde de chagrin, il rentre se coucher dans sa petite maison de carton.

---

Dès l'aube, Socrate parcourt les trottoirs la truffe au ras du sol en espérant trouver quelque chose à se mettre sous la dent.  
Un jour, il découvre un drôle d'objet dans le caniveau...  
Cela ne se mange pas, mais s'adapte parfaitement à son museau.  
Quelle étrange impression...

---

Texte de Rascal  
Illustrations de Gert Bogaerts  
Collection Pastel de l'école des loisirs

## 5.4 : fiche maître

### SOCRATE

Il y a tout juste dix mois que Socrate est né dans la rue.

Quelques semaines après sa naissance, ses parents ont été emmenés à la fourrière.

Socrate ne les a jamais revus.

Il a dû apprendre à se débrouiller tout seul.

Les poubelles des meilleures boucheries et des plus grands restaurants sont la chasse gardée d'une bande de chiens plus âgés.

Socrate doit se contenter des déchets qu'ils veulent bien lui laisser.

Chaque soir, Socrate erre dans la ville.

Il a beau pleurnicher à la sortie des cinémas ou poursuivre les derniers promeneurs fatigués en remuant la queue, personne ne veut l'adopter.

Seul, la tête lourde de chagrin, il rentre se coucher dans sa petite maison de carton.

Dès l'aube, Socrate parcourt les trottoirs la truffe au ras du sol en espérant trouver quelque chose à se mettre sous la dent.

Un jour, il découvre un drôle d'objet dans le caniveau...

Cela ne se mange pas, mais s'adapte parfaitement à son museau.

Quelle étrange impression...

*La tête haute, il entre chez le fleuriste.*

*Et, pour la première fois de sa vie, on ne le chasse pas.*

*Un chien à lunettes, comme c'est amusant ! Les fleurs multicolores et leurs parfums lui font tourner la tête.*

*Socrate n'en croit pas ses yeux. Toutes ces couleurs l'éblouissent, comme jamais auparavant.*

*Un peu plus loin, Socrate s'arrête à la devanture d'un magasin.*

*L'étalage est rempli de jouets sans vie. De l'autre côté de la vitrine, Socrate est heureux d'avoir un cœur qui bat dans sa poitrine.*

*Il se sent vivant, comme jamais auparavant.*

*Socrate continue sa balade jusqu'au parc.*

*Derrière ses lunettes, il regarde les poissons prisonniers dans leur bassin de pierre. Lui, peut aller où bon lui semble.*

*Il se sent libre, comme jamais auparavant.*

*Le cœur joyeux, Socrate poursuit sa promenade.*

*Là-haut, une petite musique flotte dans l'air.*

*C'est une musique qui donne envie de danser. Socrate s'approche...*

*« Bonjour, le chien », dit le musicien.*

*« Oh, mais ce sont mes lunettes que tu as sur le bout du museau.*

*Je les ai perdues ce matin et sans elles, je ne vois plus très bien.*

*Veux-tu me les rendre, le chien ? »*

*« Non, répond Socrate, c'est impossible. Grâce à elles, ma vie est devenue belle. Je ne veux plus m'en séparer. »*

*« Mais, tu n'as pas besoin de lunettes pour être heureux », dit l'accordéoniste.  
« Si, si, répond Socrate... » Avant, tout était gris, tout le monde était méchant avec moi !  
« Je comprends : tu es seul au monde et ta vie n'a pas été rose jusqu'à présent... Ecoute, le chien, deviens mon ami, faisons un bout de chemin ensemble. Je pense pouvoir te faire aimer le monde sans lunettes... »  
Socrate réfléchit.*

*Il regarde l'accordéoniste qui lui sourit dans sa barbe blanche.  
« Alors, le chien, tu me rends mes lunettes ? »  
Socrate hésite encore un peu puis fait oui de la tête.  
« Viens, mon ami, rentrons à la maison. Un bon dîner nous attend. »*

*Depuis, Socrate n'est plus jamais seul. La vie lui semble belle.  
Et pourtant, il n'a plus de lunettes sur le bout du nez !*

Texte de Rascal  
Illustrations de Gert Bogaerts  
Collection Pastel de l'école des loisirs

## **Pistes de travail**

### **1) Dévoilement progressif du texte : Prise d'indices individuelle**

Dévoilement progressif du texte. Le maître le donne morceau par morceau.

Consigne : *De qui parle-t-on ?* Réponse attendue : un chien.

Déballage oral. Les enfants donnent leurs hypothèses au fur et à mesure. On souligne les indices au rétroprojecteur.

### **2) Production d'écrits**

Consigne : *« D'après toi quel drôle d'objet trouve-t-il et comment va-t-il l'utiliser ? Imagine la suite. »*

### **3) Lecture de la suite par le maître**

**Ce texte est aussi traité dans la partie 6 pour les relations d'amitié entre personnages.**

## 5.5 : fiche maître et élève

→ De qui ou de quoi est-il question ?

J'ai quitté Paris à cause de cette « grande dame » car, non seulement, on la voyait de partout, mais on la trouvait partout, faite de toutes les matières connues, exposée à toutes les vitres, cauchemar inévitable et torturant. Ce n'est pas elle uniquement d'ailleurs qui m'a donné une irrésistible envie de vivre seul pendant quelque temps, mais tout ce qu'on a fait autour d'elle, dedans, dessus, aux environs.

Comment tous les journaux, vraiment, ont-ils osé nous parler d'architecture nouvelle à propos de cette carcasse métallique ?...

Je me demande ce qu'on conclura de notre génération si quelque prochaine émeute ne déboulonne pas cette haute et maigre pyramide d'échelles de fer, squelette disgracieux et géant, dont la base semble faite pour porter un formidable monument de Cyclopes et qui avorte en un ridicule et mince profil de cheminée d'usine.

## 5.5 fiche maître : corrigé

→ De qui ou de quoi est-il question ?

J'ai quitté Paris à cause de cette « grande dame » car, non seulement, on la voyait de partout, mais on la trouvait partout, faite de toutes les matières connues, exposée à toutes les vitres, cauchemar inévitable et torturant. Ce n'est pas elle uniquement d'ailleurs qui m'a donné une irrésistible envie de vivre seul pendant quelque temps, mais tout ce qu'on a fait autour d'elle, dedans, dessus, aux environs.

Comment tous les journaux, vraiment, ont-ils osé nous parler d'architecture nouvelle à propos de cette carcasse métallique ?...

Je me demande ce qu'on conclura de notre génération si quelque prochaine émeute ne déboulonne pas cette haute et maigre pyramide d'échelles de fer, squelette disgracieux et géant, dont la base semble faite pour porter un formidable monument de Cyclopes et qui avorte en un ridicule et mince profil de cheminée d'usine.

### Pistes de travail

#### LA TOUR EIFFEL

1) Lecture silencieuse du texte

2) Prise d'indices individuelle

Consigne : *De qui ou de quoi est-il question ? Relève tous les indices qui t'ont permis de répondre.*

3) Correction collective

Déballage oral. Les enfants donnent leurs hypothèses. On souligne les indices au rétroprojecteur.

4) Prolongement

\* Consigne orale : *D'après vous qui parle ? Et pourquoi ?* Proposition de réponse : un habitant de l'époque (cf vivre seul) de la construction de la Tour Eiffel (l'exposition universelle de 1900).

\* Visionner le docu-fiction sur la Tour Eiffel

\* en Histoire : la révolution industrielle

\* Débat : *est-ce que ce débat est encore d'actualité ?* Aujourd'hui les gens affluent pour la voir. La France est représentée par sa Tour Eiffel.

## 5.6 : fiche maître

### ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

- Tiens, tu peux le bercer un peu, si tu veux ! dit la Duchesse à Alice en lui jetant l'enfant comme un paquet. Il faut que j'aie m'apprêter pour la partie de croquet de la Reine !

Sur ces mots, elle sortit vivement de la pièce. La cuisinière lui lança une poêle à frire au moment où elle franchissait la porte, et la manqua de peu.

Alice eut du mal à saisir le bébé qui avait une forme bizarre, et qui étendait bras et jambes dans toutes les directions, « exactement comme une étoile de mer », pensa la fillette. Le pauvre petit renâclait aussi bruyamment qu'une machine à vapeur quand elle l'attrapa ; en outre, il n'arrêtait pas de se plier en deux et de se redresser, tout ce qu'elle put faire fut de l'empêcher de tomber. Dès qu'elle eut compris comment il fallait s'y prendre pour le tenir (c'est-à-dire en faire une espèce de nœud, puis le saisir ferme par l'oreille et par le pied gauche pour l'empêcher de se dénouer), elle l'emporta en plein air. « Si je n'emmène pas cet enfant avec moi, songea-t-elle, ces deux femmes ne manqueront pas de le tuer d'ici un jour ou deux ; ce serait un véritable meurtre que de le laisser ici. »

Elle prononça ces derniers mots à haute voix, et le bébé poussa en réponse un petit grognement, et elle le regarda bien en face d'un air inquiet pour voir ce qu'il avait. Sans aucun doute son nez extrêmement retroussé ressemblait davantage à un museau qu'à un nez véritable ; d'autre part, ses yeux étaient bien petits pour des yeux de bébé ; dans l'ensemble, l'aspect de ce nourrisson déplut beaucoup à Alice. « Mais peut-être qu'il ne faisait que sangloter », pensa-t-elle ; et elle examina ses yeux de très près pour voir s'il y avait des larmes.

Non, il n'y avait pas de larmes.

- Si jamais tu te transformes en cochon, mon chéri, déclara Alice d'un ton sérieux, je ne m'occuperai plus de toi. Fais attention à mes paroles !

Le pauvre petit sanglota de nouveau (ou grogna, puisqu'il était impossible de faire la différence), et tous deux poursuivirent leur route quelque temps en silence.

Alice commençait à se dire : « Que vais-je faire de cette créature quand je l'aurai emmenée à la maison ? », lorsque le bébé poussa un nouveau grognement, si fort cette fois, qu'elle regarda son visage non sans inquiétude. Il n'y avait pas moyen de se tromper: c'était bel et bien ***un cochon, et elle sentit qu'il serait parfaitement absurde de le porter plus loin.***

### Pistes de travail

1) **Lecture magistrale du maître** . Ne pas lire la phrase en italique et en gras à la fin.

2) **Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit**

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

Insister sur la compassion d'Alice et son dévouement pour sauver le bébé.

3) **Dessin sous la dictée.** Le maître relit le texte plus lentement et les élèves dessinent au fur et à mesure le bébé.

4) **Correction collective.** Question du maître : « *C'était bel et bien ...Quoi ?* » Hypothèses des enfants, examen des dessins. Le texte est rétroprojecté, on surligne les indices.

Réponse attendue : un cochon. Le maître valide en lisant la dernière phrase.

## 5.7 : fiche élève

### AGATHE

Le premier jour de mauvais temps,  
Guillaume met son manteau.

Au fond de sa poche, Agathe a pensé :

- Enfin, je vais aller m'amuser !  
Mon sommeil d'été est terminé.  
Et ce jour-là, en allant à l'école,  
Guillaume est bien étonné de retrouver Agathe  
Tout au fond de sa poche droite.

Il l'a d'abord serrée dans sa main ;  
Ensuite il l'a sortie de sa poche  
Pas pour jouer ! – juste pour la regarder :  
La voilà, toute lisse et brillante,  
Tellement elle est contente.

Et clic ! Elle se sauve, elle roule, elle file...  
Qui va la rattraper ? L'agent fait les gros yeux.  
Et stop ! Elle s'arrête net, juste au bord du trottoir.

- Je la mets dans mon cartable, dit Guillaume,  
Elle sera sage : ce n'est pas l'heure de jouer.

Et la belle Agathe retrouve le noir au fond du cartable.  
Jusqu'à ce soir, on ne doit plus la voir.

Tout de suite, la classe commence.  
A droite Eric, à gauche Michel,  
Devant François, derrière Laurent,  
Et en face... la maîtresse !

Guillaume voudrait dire à Laurent :

- Devine ce que j'ai dans mon cartable ?  
Mais non, il va seulement regarder  
Si Agathe ne s'est pas sauvée...  
Il faut bien la surveiller !

Agathe n'aime pas l'école : elle se sauve tout doucement  
Du côté de la porte... pour que la maîtresse ne la voie pas.

Marie Tenaille

*Qui est Agathe ?*

## 5.7 : fiche maître

### AGATHE : LA BILLE

*Agathe la bille n'est pas une bille comme les autres :  
C'est la bille de Guillaume !  
Et que lui est-il arrivé, cet été,  
Pendant que Guillaume l'avait oubliée ?  
Agathe est restée au fond de la poche  
Du manteau de Guillaume,  
Rangée dans le grand placard noir  
Tout au fond du couloir.*

*Quand l'automne est arrivé, la maman de Guillaume  
A sorti le manteau du grand placard tout noir.  
Elle l'a secoué, elle l'a rallongé.  
Au fond de la poche de Guillaume,  
La bille s'est réveillée pour rouler et pour s'amuser !*

Le premier jour de mauvais temps,  
Guillaume met son manteau.  
Au fond de sa poche, Agathe a pensé :  
- Enfin, je vais aller m'amuser !  
Mon sommeil d'été est terminé.  
Et ce jour-là, en allant à l'école,  
Guillaume est bien étonné de retrouver Agathe  
Tout au fond de sa poche droite.

Il l'a d'abord serrée dans sa main ;  
Ensuite il l'a sortie de sa poche  
Pas pour jouer ! – juste pour la regarder :  
La voilà, toute lisse et brillante,  
Tellement elle est contente.

Et clic ! Elle se sauve, elle roule, elle file...  
Qui va la rattraper ? L'agent fait les gros yeux.  
Et stop ! Elle s'arrête net, juste au bord du trottoir.  
- Je la mets dans mon cartable, dit Guillaume,  
Elle sera sage : ce n'est pas l'heure de jouer.

Et la belle Agathe retrouve le noir au fond du cartable.  
Jusqu'à ce soir, on ne doit plus la voir.

Tout de suite, la classe commence.  
A droite Eric, à gauche Michel,  
Devant François, derrière Laurent,  
Et en face... la maîtresse !

Guillaume voudrait dire à Laurent :

- Devine ce que j'ai dans mon cartable ?  
Mais non, il va seulement regarder  
Si Agathe ne s'est pas sauvée...  
Il faut bien la surveiller !

Agathe n'aime pas l'école : elle se sauve tout doucement  
Du côté de la porte... pour que la maîtresse ne la voie pas.

*Les maîtresses n'aiment pas les billes  
Qui roulent dans la classe,  
Les billes n'aiment pas les maîtresses  
Qui confisquent les billes.*

*Agathe s'est arrêtée dans le coin :  
Elle ne pourra pas aller plus loin.  
En rampant, Guillaume va la chercher,  
Pendant que la maîtresse a le dos tourné.*

- Il la met dans sa poche de tablier :*
- *Tu as envie de rouler,  
Dans la cour tu vas bien t'amuser !  
Et Guillaume commence à écouter  
Ce que dit la maîtresse.*

*Mais dans la cour, plus de bille !  
Agathe s'est encore sauvée.*

- *Il n'y a pas de trou dans ma poche,  
Par où a-t-elle bien pu passer ?  
Tant pis pour elle ! Elle ne pourra jouer avec moi.  
Au lieu de jouer aux billes, Guillaume joue à courir.  
La cloche sonne. Guillaume retrouve sa place.  
Et qui brille sous son banc ?  
Agathe la bille, naturellement.  
Agathe sait peut-être qu'elle ne vise pas très bien...  
Elle n'a pas envie de se retrouver  
Dans la poche d'Eric ou dans celle de Michel.  
Elle a préféré se sauver et se cacher.  
Agathe est restée sage, cet après-midi,  
Sous le banc de Guillaume  
Qui essaie de ne plus penser à elle.*

*La classe est finie ! Guillaume emporte Agathe à la maison.*

- *Je la garde dans main, il ne lui arrivera plus rien !  
Il traverse la classe, le couloir, il descend l'escalier...(...)*

*Enfin, la porte de l'école s'ouvre.*

*Bien serrée dans la main de Guillaume, Agathe est sauvée !  
Dans la rue, la maman de Guillaume attend.*

- *J'ai retrouvé ma bille*
- *As-tu bien travaillé ? demande sa maman.*
- *Je l'ai perdue plusieurs fois ! dit Guillaume*

- Qui ne pense qu'à sa bille.*
- *Est-ce que tu as bien lu ? dit encore sa maman*
- Qui ne pense qu'au travail.*
- *Elle s'appelle Agathe, dit Guillaume.*
  - *Est-ce que tu as bien écrit ?*
  - *Tiens, la voilà ! dit Guillaume*
- Qui montre Agathe à sa maman.*
- *Quelle belle bille ! dit la maman,*
  - *Une bille pas comme les autres !*

Marie Tenaille  
 Agathe la bille, Bayard Presse.

## Pistes de travail

### AGATHE : LA BILLE

#### 1) Lecture silencieuse du texte

#### 2) Prise d'indices individuelle

Consigne : *Qui est Agathe ? Relève tous les indices qui t'ont permis de répondre.*

#### 3) Correction collective orale

Déballage oral. Les enfants donnent leurs hypothèses. On souligne les indices au rétroprojecteur.

#### 4) Prolongement

Le maître lit le texte en entier. Proposer une mise en voix du dialogue entre la mère et son fils qui rentre de l'école. Le scénette doit mettre en lumière les deux mentalités opposées :

- la mère soucieuse de ce que son enfant a fait à l'école ;
- l'enfant pour qui l'école est finie et qui veut parler d'autre chose.

## 5.8 : fiche élève

### UN JOUR, UNE RIVIERE

1. *Un petit Indien Algonquin a découvert une rivière*
2. *et il pense qu'elle est à lui. Mais son grand-père*
3. *veut lui montrer que l'eau est à tout le monde.*
  
4. « Nous allons d'abord remonter la rivière pour
5. voir d'où elle vient » dit le grand-père.
6. C'était difficile de remonter le cours de l'eau à
7. force d'avirons, mais le petit Indien ne voulait pas
8. avouer qu'il était fatigué.
9. Vers la fin du jour, ils rencontrèrent un troupeau
10. de chevreuils en train de s'abreuver.
11. « Tu vois, dit le grand-père, la rivière appartient
12. aussi aux animaux qui viennent y boire. »
13. Le petit Indien se dit qu'il voulait bien partager
14. la rivière avec des chevreuils : il y avait tant d'eau,
15. après tout.
16. Le lendemain, ils arrivèrent à un lac.
17. « La rivière appartient au lac, puisque c'est du lac
18. qu'elle tire son eau », dit le grand-père.
19. Le petit garçon se dit qu'il fallait bien partager la
20. rivière avec le lac. Sinon, ou prendrait-elle son eau ?
  
21. Plus tard lorsqu'ils redescendirent lentement le
22. courant, ils trouvèrent une colonie de castors en
23. train de construire un barrage miniature.
24. « La rivière appartient aussi aux castors, dit le
25. grand-père ; le castor construit des digues pour
26. protéger sa maison bâtie sur la rivière. Regarde
27. comme il sait bien nager. »
28. Le petit Indien ne pouvait refuser de partager sa
29. rivière avec des animaux aussi sympathiques que
30. les castors.
31. Se laissant porter par le cours de la rivière, ils
32. aperçurent tout à coup un martin-pêcheur en train
33. de pêcher des poissons avec son bec.
34. « La rivière appartient aussi aux oiseaux qui se
35. nourrissent de poissons, dit le grand-père. Regarde
36. le martin-pêcheur, comme il est habile à trouver sa
37. nourriture dans l'eau.

*Quels sont tous les mots qui désignent l'Indien, la rivière, le grand-père ? Classe tes réponses dans le tableau ci-dessous.*

Le petit indien	La rivière	Le grand-père

*Complète les trous par le mot qui convient.*

38. \_\_\_\_\_ le martin-pêcheur ne me dérange pas, se dit

39. le petit Indien. \_\_\_\_\_ peut pêcher dans ma rivière. »

40. Le lendemain, quand \_\_\_\_\_ furent embarqués dans

41. le canot, les grenouilles se mirent à coasser en

42. cœur.

43. « Grand-père, dit le petit Indien, la rivière appartient

44. aux grenouilles puisqu' \_\_\_\_\_ y chantent. Mais

45. \_\_\_\_\_ crois qu'après tout la rivière appartient surtout

46. aux poissons \_\_\_\_\_ y vivent tout le temps. »

47. Le grand-père sourit, car son \_\_\_\_\_ venait de

48. comprendre une chose importante : l'eau est à tout

49. le monde, tout comme le soleil.

Henriette Major, *Un jour, une rivière*  
Messidor : La Farandole.

## 5.8 : fiche maître : corrigé

*Quels sont tous les mots qui désignent l'Indien, la rivière, le grand-père ? Classe tes réponses dans le tableau ci-dessous.*

Le petit indien	La rivière	Le grand-père
<b>Il ( 2 ; 7 ; 13 )</b> <b>Lui ( 2 ; 3 )</b> <b>Nous ( 4 )</b> <b>Ils ( 9 ; 16 ; 21 ; 22 ; 31 )</b> <b>Tu ( 11 )</b> <b>Le petit garçon ( 19 )</b>	<b>Elle ( 2 ; 6 ; 18 ; 20 )</b> <b>Y ( 12 )</b> <b>Il y avait ( 14 )</b>	<b>Nous ( 4 )</b> <b>Ils ( 9 ; 16 ; 21 ; 22 ; 31 )</b>

*Complète les trous par le mot qui convient.*

50. \_\_\_\_**Moi**\_\_\_\_ le martin-pêcheur ne me dérange pas, se dit
51. le petit Indien . \_\_\_\_**Il**\_\_\_\_ peut pêcher dans ma rivière. »
52. Le lendemain, quand \_\_\_\_**ils**\_\_\_\_ furent embarqués dans
53. le canot, les grenouilles se mirent à coasser en
54. cœur.
55. « Grand-père, dit le petit Indien, la rivière appartient
56. aux grenouilles puisqu' \_\_\_\_**elles**\_\_ y chantent. Mais
57. \_\_\_\_**je**\_\_ crois qu'après tout la rivière appartient surtout
58. aux poissons \_\_\_\_**qui**\_\_\_\_ y vivent tout le temps. »
59. Le grand-père sourit, car son \_\_\_\_**petit-fils**\_\_\_\_ venait de
60. comprendre une chose importante : l'eau est à tout
61. le monde, tout comme le soleil.

Henriette Major, *Un jour, une rivière*  
 Messidor : La Farandole.

*LECTURE CYCLE 3*

**6**

*Décrire, susciter une émotion*

*CIRCONSCRIPTION DE  
VILLENEUVE D'ASCQ NORD*

## 6.0 : Fiche générale

1) L'étude des 5 premiers textes de ce chapitre doit déboucher sur la **mise en place d'un lexique** appartenant aux champs sémantiques:

- **de la tristesse** (textes 6.1, 6.2 et 6.3) ;
- **de la peur** (textes 6.4, 1.5, 6.5, 6.6, 6.7 et 6.8).

Ce lexique peut s'enrichir par des mots ou expressions :

- des textes de lecture ;
- apportés par les élèves eux-mêmes ;
- apportés par le maître ;
- recherchés dans le dictionnaire.

Dans tous les cas, ces lexiques seront **repris dans le cahier de littérature**.

2) **Un autre champ sémantique peut être abordé de la même manière** (celui de la colère, par exemple), sans pour autant fournir aux élèves les textes de base comme ici. Au contraire, les élèves peuvent les ramener eux-mêmes (B. D., albums, ...) Là aussi, les mots ou expressions « récoltés » seront conservés dans le cahier de littérature.

3) **Réinvestissement** : en ayant le cahier de littérature à disposition, il peut être demandé aux élèves de produire une petite nouvelle portant sur la peur, la tristesse ou la colère.

### Consigne

« Avant de commencer :

- *Choisis ton / tes personnage(s) ;*
- *Vérifie que tu as répondu aux questions : qui ? quand ? où ? quoi ? comment ? (composantes du récit)*
- *Utilise ton cahier de littérature pour expliquer ce qui fait peur / ce qui rend le héros triste / en colère ... »*

## 6.1 : fiche élève

### LE PAPA DE SIMON

**Midi finissait de sonner. La porte de l'école s'ouvrit, et les gamins se précipitèrent en se bousculant pour sortir plus vite. Mais, au lieu de se disperser rapidement et de rentrer dîner, comme ils le faisaient chaque jour, ils s'arrêtèrent à quelques pas, se réunirent par groupes et se mirent à chuchoter.**

**C'est que, ce matin-là, Simon, le fils de la Blanchotte, était venu à la classe pour la première fois.**

Tous avaient entendu parler de la Blanchotte dans leurs familles ; et quoiqu'on lui fît bon accueil en public, les mères la traitaient entre elles avec une sorte de compassion un peu méprisante qui avait gagné les enfants sans qu'ils sussent du tout pourquoi.

Quant à Simon, ils ne le connaissaient pas, car il ne sortait jamais, et il ne galopait point avec eux dans les rues du village ou sur les bords de la rivière. Aussi ne l'aimaient-ils guère ; et c'était avec une certaine joie, mêlée d'un étonnement considérable, qu'ils l'avaient accueilli et qu'ils s'étaient répété l'un à l'autre cette parole dite par un gars de quatorze ou quinze ans qui paraissait en savoir long tant il clignait finement des yeux :

**« Vous savez...Simon...eh bien, il n'a pas de papa. »**

**Le fils de la Blanchotte parut à son tour sur le seuil de l'école.**

**Il avait sept ou huit ans. Il était un peu palot, très propre, avec l'air timide, presque gauche.**

Il s'en retournait chez sa mère quand le groupe de ses camarades, chuchotant toujours et le regardant avec les yeux malins et cruels des enfants qui méditent un mauvais coup, l'entourèrent peu à peu et finirent par l'enfermer tout à fait. Il restait là, planté au milieu d'eux, surpris et embarrassé, sans comprendre ce qu'on allait lui faire. Mais le gars qui avait apporté la nouvelle, enorgueilli du succès obtenu déjà, lui demanda :

**« Comment t'appelles-tu, toi ? »**

**Il répondit : - Simon.**

**- Simon quoi ? » reprit l'autre.**

**L'enfant répéta tout confus : « Simon. »**

**Le gars lui cria : « On s'appelle Simon quelque chose... C'est pas un nom, ça...Simon. »**

**Et lui, prêt à pleurer, répondit pour la troisième fois :**

**« Je m'appelle Simon. »**

**Les galopins se mirent à rire. Le gars triomphant éleva la voix : « Vous voyez bien qu'il n'a pas de papa. »**

Un grand silence se fit. Les enfants étaient stupéfaits par cette chose extraordinaire, impossible, monstrueuse, un garçon qui n'a pas de papa. Ils le regardaient comme un phénomène, un être hors de la nature, et ils le sentaient grandir en eux ce mépris, inexplicable jusque-là, de leurs mères pour la Blanchotte.

Quant à Simon, il s'était appuyé contre un arbre pour ne pas tomber ; et il restait comme atterré par un désastre irréparable. Il cherchait à s'expliquer.

Mais il ne pouvait rien trouver pour leur répondre, et démentir cette chose affreuse qu'il n'avait pas de papa. Enfin, livide, il leur cria à tout hasard :

« Si, j'en ai un.

- Où est-il ? » demanda le gars.

**Simon se tut ; il ne savait pas. Les enfants riaient, très excités ;** et ces fils des champs, plus proches des bêtes, éprouaient ce besoin cruel qui pousse les poules d'une basse-cour à achever l'une d'entre elles aussitôt qu'elle est blessée. **Simon avisa tout à coup un petit voisin, le fils d'une veuve, qu'il avait toujours vu, comme lui-même, tout seul avec sa mère.**

« Et toi non plus, dit-il, tu n'as pas de papa.

- Si, répondit l'autre, j'en ai un.

- Où est-il ? riposta Simon.

- **Il est mort, déclara l'enfant avec une fierté superbe. Il est au cimetière, mon papa. »**

Un murmure d'approbation courut parmi les garnements, comme si ce fait d'avoir son père mort au cimetière eût grandi leur camarade pour écraser cet autre qui n'en avait point du tout. Et ces polissons, dont les pères étaient, pour la plupart, méchants, ivrognes, voleurs et durs avec leurs femmes, se bouscuaient en se serrant de plus en plus, comme si eux, les légitimes, eussent voulu étouffer dans une pression celui qui était hors la loi.

**L'un, tout à coup, qui se trouvait contre Simon, lui tira la langue d'un air narquois et lui cria :**

« Pas de papa ! Pas de papa ! »

**Simon le saisit à deux mains aux cheveux et se mit à lui cribler les jambes de coups de pied, pendant qu'il lui mordait la joue cruellement. Il se fit une bousculade énorme.**

**Les deux combattants furent séparés, et Simon se trouva frappé, déchiré, meurtri, roulé par terre, au milieu du cercle des galopins qui applaudissaient. Comme il se relevait, en nettoyant machinalement avec sa main sa petite blouse toute sale de poussière, quelqu'un lui cria :**

« Va le dire à ton papa. »

Alors il sentit dans son cœur un grand écroulement. Ils étaient plus forts que lui, ils l'avaient battu, et il ne pouvait point leur répondre, car il sentait bien que c'était vrai qu'il n'avait pas de papa. **Plein d'orgueil, il essaya pendant quelques secondes de lutter contre les larmes qui l'étranglaient. Il eut une suffocation, puis, sans cris, il se mit à pleurer par grands sanglots qui le secouaient précipitamment.**

**Alors une joie féroce éclata chez ses ennemis, et naturellement, ainsi que les sauvages dans leurs gaietés terribles, ils se prirent par la main et se mirent à danser en rond autour de lui, en répétant comme un refrain : « Pas de papa ! Pas de papa ! »**

**Mais Simon tout à coup cessa de sangloter. Une rage l'affola. Il y avait des pierres sous ses pieds ; il les ramassa et, de toutes ses forces, les lança contre ses bourreaux. Deux ou trois furent atteints et se sauvèrent en courant ; et il avait l'air tellement formidable qu'une panique eut lieu parmi les autres. Lâches, comme l'est toujours la foule devant un homme exaspéré, ils se débandèrent et s'enfuirent.**

**Resté seul, le petit enfant sans père se mit à courir vers les champs, car un souvenir lui était venu qui avait amené dans son esprit une grande résolution. Il voulait se noyer dans la rivière.**

Il se rappelait en effet que, huit jours auparavant, un pauvre diable qui mendiait sa vie, s'était jeté dans l'eau parce qu'il n'avait plus d'argent. Simon était là lorsqu'on le repêchait ; et le triste bonhomme, qui lui semblait ordinairement lamentable, malpropre et laid l'avait alors frappé par son air tranquille, avec ses joues pâles, sa longue barbe mouillée et ses yeux ouverts, très calmes. On avait dit alentour : « il est mort. » Quelqu'un avait ajouté : « Il est bien heureux maintenant. » Et Simon voulait aussi se noyer, parce qu'il n'avait pas de père, comme ce misérable qui n'avait pas d'argent.

**Il arriva tout près de l'eau et la regarda couler.** Quelques poissons folâtraient, rapides, dans le courant clair, et, par moments, faisaient un petit bond et happaient des mouches voltigeant à la surface. Il cessa de pleurer pour les voir, car leur manège l'intéressait beaucoup. Mais, parfois, comme dans les accalmies d'une tempête passent tout à coup de grandes rafales de vent qui font craquer les arbres et se perdent à l'horizon, cette pensée lui revenait avec une douleur aiguë : « **Je vais me noyer parce que je n'ai pas de papa.** »

*Extrait de « La maison Tellier »,  
Nouvelle de Guy de Maupassant*

## 6.1 : fiche maître

### LE PAPA DE SIMON

Midi finissait de sonner. La porte de l'école s'ouvrit, et les gamins se précipitèrent en se bousculant pour sortir plus vite. Mais, au lieu de se disperser rapidement et de rentrer dîner, comme ils le faisaient chaque jour, ils s'arrêtèrent à quelques pas, se réunirent par groupes et se mirent à chuchoter.

C'est que, ce matin-là, Simon, le fils de la Blanchotte, était venu à la classe pour la première fois. Tous avaient entendu parler de la Blanchotte dans leurs familles ; et quoiqu'on lui fît bon accueil en public, les mères la traitaient entre elles avec une sorte de compassion un peu méprisante qui avait gagné les enfants sans qu'ils sussent du tout pourquoi.

Quant à Simon, ils ne le connaissaient pas, car il ne sortait jamais, et il ne galopinait point avec eux dans les rues du village ou sur les bords de la rivière. Aussi ne l'aimaient-ils guère ; et c'était avec une certaine joie, mêlée d'un étonnement considérable, qu'ils l'avaient accueilli et qu'ils s'étaient répété l'un à l'autre cette parole dite par un gars de quatorze ou quinze ans qui paraissait en savoir long tant il clignait finement des yeux :

« Vous savez...Simon...eh bien, il n'a pas de papa. »

Le fils de la Blanchotte parut à son tour sur le seuil de l'école.

Il avait sept ou huit ans. Il était un peu palot, très propre, avec l'air timide, presque gauche.

Il s'en retournait chez sa mère quand le groupe de ses camarades, chuchotant toujours et le regardant avec les yeux malins et cruels des enfants qui méditent un mauvais coup, l'entourèrent peu à peu et finirent par l'enfermer tout à fait. Il restait là, planté au milieu d'eux, surpris et embarrassé, sans comprendre ce qu'on allait lui faire. Mais le gars qui avait apporté la nouvelle, enorgueilli du succès obtenu déjà, lui demanda :

« Comment t'appelles-tu, toi ? »

Il répondit : - Simon.

- Simon quoi ? » reprit l'autre.

L'enfant répéta tout confus : « Simon. »

Le gars lui cria : « On s'appelle Simon quelque chose... C'est pas un nom, ça...Simon. »

Et lui, prêt à pleurer, répondit pour la troisième fois :

« Je m'appelle Simon. »

Les galopins se mirent à rire. Le gars triomphant éleva la voix : « Vous voyez bien qu'il n'a pas de papa. »

Un grand silence se fit. Les enfants étaient stupéfaits par cette chose extraordinaire, impossible, monstrueuse, un garçon qui n'a pas de papa. Ils le regardaient comme un phénomène, un être hors de la nature, et ils le sentaient grandir en eux ce mépris, inexplicable jusque-là, de leurs mères pour la Blanchotte.

Quant à Simon, il s'était appuyé contre un arbre pour ne pas tomber ; et il restait comme atterré par un désastre irréparable. Il cherchait à s'expliquer.

Mais il ne pouvait rien trouver pour leur répondre, et démentir cette chose affreuse qu'il n'avait pas de papa. Enfin, livide, il leur cria à tout hasard : « Si, j'en ai un.

- Où est-il ? » demanda le gars.

Simon se tut ; il ne savait pas. Les enfants riaient, très excités ; et ces fils des champs, plus proches des bêtes, éprouvaient ce besoin cruel qui pousse les poules d'une basse-cour à achever l'une d'entre elles aussitôt qu'elle est blessée. Simon avisa tout à coup un petit voisin, le fils d'une veuve, qu'il avait toujours vu, comme lui-même, tout seul avec sa mère.

« Et toi non plus, dit-il, tu n'as pas de papa.

- Si, répondit l'autre, j'en ai un.

- Où est-il ? riposta Simon.

- Il est mort, déclara l'enfant avec une fierté superbe. Il est au cimetière, mon papa. »

Un murmure d'approbation courut parmi les garnements, comme si ce fait d'avoir son père mort au cimetière eût grandi leur camarade pour écraser cet autre qui n'en avait point du tout. Et ces polissons, dont les pères étaient, pour la plupart, méchants, ivrognes, voleurs et durs avec leurs femmes, se bouscuaient en se serrant de plus en plus, comme si eux, les légitimes, eussent voulu étouffer dans une pression celui qui était hors la loi.

L'un, tout à coup, qui se trouvait contre Simon, lui tira la langue d'un air narquois et lui cria :

« Pas de papa ! Pas de papa ! »

Simon le saisit à deux mains aux cheveux et se mit à lui cribler les jambes de coups de pied, pendant qu'il lui mordait la joue cruellement. Il se fit une bousculade énorme.

Les deux combattants furent séparés, et Simon se trouva frappé, déchiré, meurtri, roulé par terre, au milieu du cercle des galopins qui applaudissaient. Comme il se relevait, en nettoyant machinalement avec sa main sa petite blouse toute sale de poussière, quelqu'un lui cria :

« Va le dire à ton papa. »

Alors il sentit dans son cœur un grand écroulement. Ils étaient plus forts que lui, ils l'avaient battu, et il ne pouvait point leur répondre, car il sentait bien que c'était vrai qu'il n'avait pas de papa. Plein d'orgueil, il essaya pendant quelques secondes de lutter contre les larmes qui l'étranglaient. Il eut une suffocation, puis, sans cris, il se mit à pleurer par grands sanglots qui le secouaient précipitamment.

Alors une joie féroce éclata chez ses ennemis, et naturellement, ainsi que les sauvages dans leurs gaietés terribles, ils se prirent par la main et se mirent à danser en rond autour de lui, en répétant comme un refrain : « Pas de papa ! Pas de papa ! »

Mais Simon tout à coup cessa de sangloter. Une rage l'affola. Il y avait des pierres sous ses pieds ; il les ramassa et, de toutes ses forces, les lança contre ses bourreaux. Deux ou trois furent atteints et se sauvèrent en courant ; et il avait l'air tellement formidable qu'une panique eut lieu parmi les autres. Lâches, comme l'est toujours la foule devant un homme exaspéré, ils se débandèrent et s'enfuirent.

Resté seul, le petit enfant sans père se mit à courir vers les champs, car un souvenir lui était venu qui avait amené dans son esprit une grande résolution. Il voulait se noyer dans la rivière.

Il se rappelait en effet que, huit jours auparavant, un pauvre diable qui mendiait sa vie, s'était jeté dans l'eau parce qu'il n'avait plus d'argent. Simon était là lorsqu'on le repêchait ; et le triste bonhomme, qui lui semblait ordinairement lamentable, malpropre et laid l'avait alors frappé par son air tranquille, avec ses joues pâles, sa longue barbe mouillée et ses yeux ouverts, très calmes. On avait dit alentour : « il est mort. » Quelqu'un avait ajouté : « Il est bien heureux maintenant. » Et Simon voulait aussi se noyer, parce qu'il n'avait pas de père, comme ce misérable qui n'avait pas d'argent.

Il arriva tout près de l'eau et la regarda couler. Quelques poissons folâtraient, rapides, dans le courant clair, et, par moments, faisaient un petit bond et happaient des mouches voltigeant à la surface. Il cessa de pleurer pour les voir, car leur manège l'intéressait beaucoup. Mais, parfois, comme dans les accalmies d'une tempête passent tout à coup de grandes rafales de vent qui font craquer les arbres et se perdent à l'horizon, cette pensée lui revenait avec une douleur aiguë : « Je vais me noyer parce que je n'ai pas de papa. »

Il faisait très chaud, très bon. Le doux soleil chauffait l'herbe. L'eau brillait comme un miroir. Et Simon avait des minutes de béatitude, de cet alanguissement qui suit les larmes, où il lui venait de grandes envies de s'endormir là, sur l'herbe, dans la chaleur.

Une petite grenouille verte sauta sous ses pieds. Il essaya de la prendre. Elle lui échappa. Il la poursuivit et la manqua trois fois de suite. Enfin il la saisit par l'extrémité de ses pattes de derrière et il se mit à rire en voyant les efforts que faisait la bête pour s'échapper. Elle se ramassait sur ses grandes jambes, puis d'une détente brusque, les allongeait subitement, raides comme deux barres ; tandis que, l'œil tout rond avec son cercle d'or, elle battait l'air de ses pattes de devant qui s'agitaient comme des mains. Cela lui rappela un joujou fait avec d'étroites

planchettes de bois cloutées en zigzag les unes sur les autres, qui, par un mouvement semblable, conduisaient l'exercice de petits soldats piqués dessus. Alors, il pensa à sa maison, puis à sa mère, et, pris d'une grande tristesse, il recommença à pleurer. Des frissons lui passaient dans les membres : il se mit à genoux et récita sa prière comme avant de s'endormir. Mais il ne put l'achever, car des sanglots lui revinrent si pressés, si tumultueux, qu'ils l'envahirent tout entier. Il ne pensait plus ; il ne voyait plus rien autour de lui et il n'était plus occupé qu'à pleurer.

Soudain, une lourde main s'appuya sur son épaule et lui demanda : « qu'est-ce qui te fait donc tant de chagrin, mon bonhomme ? »

Simon se retourna. Un grand ouvrier qui avait une barbe et des cheveux noirs tout frisés le regardait d'un air bon. Il répondit avec des larmes plein les yeux et plein la gorge : « Ils m'ont battu... parce que je...je...n'ai pas...de papa...pas de papa.

- Comment, dit l'homme en souriant, mais tout le monde en a un. »

L'enfant reprit péniblement au milieu des spasmes de son chagrin : « Moi...moi...je n'en ai pas. »

Alors l'ouvrier devint grave ; il avait reconnu le fils de la Blanchotte, et, quoique nouveau dans le pays, il savait vaguement son histoire.

« Allons, dit-il, console-toi, mon garçon, et viens-t'en avec moi chez ta maman. On t'en donnera...un papa. »

Ils se mirent en route, le grand tenant le petit, par la main, et l'homme souriait de nouveau, car il n'était pas fâché de voir cette Blanchotte, qui était, contaient-on, une des plus belles filles du pays ; et il se disait peut-être, au fond de sa pensée, qu'une jeunesse qui avait failli pouvait bien faillir encore.

Ils arrivèrent devant une petite maison blanche, très propre.

« C'est là », dit l'enfant, et il cria : « Maman » ! »

Une femme se montra, et l'ouvrier cessa brusquement de sourire, car il comprit tout de suite qu'on ne badinait plus avec cette grande fille pâle qui restait sévère sur sa porte, comme pour défendre à un homme le seuil de cette maison où elle avait été déjà trahie par un autre. Intimidé et sa casquette à la main, il balbutia :

« Tenez, madame, je vous ramène votre petit garçon qui s'était perdu près de la rivière. »

Mais Simon sauta au cou de sa mère et lui dit en se remettant à pleurer :

« Non, maman, j'ai voulu me noyer, parce que les autres m'ont battu... m'ont battu...parce que je n'ai pas de papa. »

Une rougeur cuisante couvrit les joues de la jeune femme, et, meurtrie jusqu'au fond de sa chair, elle embrassa son enfant pendant que des larmes rapides lui coulaient sur la figure. L'homme ému restait là, ne sachant comment partir. Mais Simon soudain courut vers lui et lui dit :

« Voulez-vous être mon papa ? »

Un grand silence se fit. La Blanchotte, muette et torturée de honte, s'appuyait contre le mur, les deux mains sur son cœur. L'enfant, voyant qu'on ne lui répondait point, reprit :

« Si vous ne voulez pas, je retournerai me noyer. »

L'ouvrier prit la chose en plaisanterie et répondit en riant :

« Mais oui, je veux bien.

- Comment est-ce que tu t'appelles, demanda alors l'enfant, pour que je réponde aux autres quand ils voudront savoir ton nom ?

- Philippe », répondit l'homme.

- Simon se tut une seconde pour bien faire entrer ce nom-là dans sa tête, puis il tendit les bras, tout consolé, en disant :

- Eh bien ! Philippe, tu es mon papa. »

L'ouvrier, l'enlevant de terre, l'embrassa brusquement sur les deux joues, puis il s'enfuit très vite à grandes enjambées.

Quand l'enfant entra dans l'école, le lendemain, un rire méchant l'accueillit ; et à la sortie, lorsque le gars voulut recommencer, Simon lui jeta ces mots à la tête, comme il aurait fait d'une pierre : « Il s'appelle Philippe, mon papa. »

Des hurlements de joie jaillirent de tous les côtés : « Philippe qui ?...Philippe quoi ?...Qu'est-ce que c'est que ça, Philippe ?...Où l'as-tu pris, ton Philippe ? »

Simon ne répondit rien ; et, inébranlable dans sa foi, il les défiait de l'œil, prêt à se laisser martyriser plutôt que de fuir devant eux. Le maître d'école le délivra et il retourna chez sa mère.

Pendant trois mois, le grand ouvrier Philippe passa souvent près de la maison de la Blanchotte et, quelquefois, il s'enhardissait à lui parler lorsqu'il la voyait cousant auprès de sa fenêtre. Elle lui répondait poliment, toujours grave, sans rire jamais avec lui, et, sans le laisser entrer chez elle. Cependant, un peu fat, comme tous les hommes, il s'imagina qu'elle était souvent plus rouge que de coutume lorsqu'elle causait avec lui.

Mais une réputation tombée est si pénible à refaire et demeure toujours si fragile, que, malgré la réserve ombrageuse de la Blanchotte, on jasait déjà dans le pays.

Quant à Simon, il aimait beaucoup son nouveau papa et se promenait avec lui presque tous les soirs, la journée finie. Il allait assidûment à l'école et passait au milieu de ses camarades, fort digne, sans leur répondre jamais.

Un jour, pourtant, le gars qui l'avait attaqué le premier lui dit :

« Tu as menti, tu n'as pas un papa qui s'appelle Philippe.

- Pourquoi ça ? » demanda Simon très ému.

- Le gars se frottait les mains. Il reprit :

- Parce que si tu en avais un, il serait le mari de ta maman. »

Simon se troubla devant la justesse de ce raisonnement, néanmoins il répondit : « C'est mon papa tout de même.

- Ça se peut bien, dit le gars en ricanant, mais ce n'est pas ton papa tout à fait. »

Le petit à la Blanchotte courba la tête et s'en alla rêver du côté de la forge au père Loison, où travaillait Philippe.

Cette forge était comme ensevelie sous les arbres. Il y faisait très sombre ; seule, la lueur rouge d'un foyer formidable éclairait par grands reflets cinq forgerons aux bras nus...

*Extrait de « La maison Tellier »,  
Nouvelle de Guy de Maupassant*

## 6.1 : pistes de travail

### 1<sup>ère</sup> séquence

- 1) **Lecture silencieuse individuelle** à 2 niveaux : les élèves en difficulté de lecture ne lisent que les parties en gras et en plus gros caractères.
- 2) **Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit**  
(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)  
Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?
- 3) **Essai de théâtralisation : le maître lit** jusqu'à « *Je vais me noyer parce que je n'ai pas de papa.* » et des élèves volontaires jouent la scène.
- 4) **Etude du dialogue et des actions (oral collectif, puis écrit collectif)**  
A l'issue d'une discussion collective, chaque élève souligne :
  - a. en rouge, les paroles de Simon ;
  - b. en noir, celles du « gars de quatorze ou quinze ans » ;
  - c. en bleu, celles des autres enfants ;
  - d. en vert, les actions de Simon et des autres enfants.

Le maître procède de la même façon au rétroprojecteur, de manière à faciliter l'apprentissage de la scène qui sera à jouer devant la classe à l'étape suivante.

### 2<sup>ème</sup> séquence

- 1) **Théâtralisation (par petits groupes)**  
Cette étape suppose que les élèves maîtrisent parfaitement les dialogues et les actions de l'histoire, jusqu'à « *Je vais me noyer parce que je n'ai pas de papa.* »
- 2) **Expression écrite (oral collectif, écrit individuel)**  
« *Je vais me noyer parce que je n'ai pas de papa.* »  
**Consigne : Imagine la suite.**
- 3) **Lecture magistrale, offerte par le maître, de la dernière partie de l'histoire**

### 3<sup>ème</sup> séquence : Résumé de toute l'histoire (oral collectif, puis passage à l'écrit)

- 1) **Déballage oral** qui pointe les 4 principales parties du texte, à savoir :
  - a. Le problème de Simon ;
  - b. Le désespoir de Simon ;
  - c. Le sauveur de Simon ;
  - d. Simon trouve un papa.

- 2) **En fonction des élèves, le maître peut proposer trois niveaux de travail pour produire le résumé:**
- a. travail individuel en autonomie complète à l'écrit ;
  - b. travail par binômes à l'écrit ;
  - c. groupe de soutien avec le maître (production d'un résumé commun).

## 4ème séquence

### 1) **Débat philosophique (oral collectif)**

*Est-on différent des autres, quand on n'a pas de papa ?*

### 2) **Lecture rétrospective (oral collectif, écrit collectif) – lexique sur la tristesse (voir fiche générale 6.0)**

*Comment l'auteur parvient-il à nous faire partager les sentiments de Simon ?*

*Surligne en jaune les indices du texte qui t'ont permis de répondre.*

*Surligne en rose les mots ou expressions du texte qui témoignent de la cruauté des autres enfants.*

## 6.2 : fiche maître et fiche élève

### LE CHIEN BLEU

Il était une fois un chien bleu. Entièrement bleu. Du bout de ses oreilles poilues, à sa longue queue, bleue, ainsi qu'une tache d'encre, de ses prunelles qu'il avait azurées, à sa langue qu'il avait indigo, il était bleu.

Cette couleur, qu'il eût pu porter avec fierté pour se singulariser, faisait son malheur. Depuis sa plus tendre enfance, on le chassait de partout. Il était né à la campagne, dans la cour d'une ferme. À peine sevré, sa mère l'avait abandonné. Alors il était resté seul. Il était parti, la tête basse, sa pauvre langue pendante entre ses babines bleues, ses yeux bleus déjà las de s'ouvrir sur un monde hostile, tristement baissés sur le chemin, son seul chemin. Et son maudit indigo se découpait, à peine plus foncé sur le ciel, tandis qu'il marchait par le monde.

Une bête malheureuse, comme un homme malheureux, comme un saint malheureux, apprend beaucoup plus vite à connaître qu'un être béatement installé au centre de son bonheur. C'est pourquoi le chien bleu était devenu un grand philosophe tout en continuant à pleurer.

Toutefois, il avait parfaitement conscience qu'il aurait pu se faire respecter à cause de sa couleur même, mais ce chien si doué préférait considérer cet étrange phénomène comme une de ces catastrophes dont la nature frappe parfois des êtres sans défense contre ses caprices. Et il fuyait partout. Cet air humble et bleu qu'il avait en s'adressant aux gens, faisait dire à des êtres dénués de sensibilité et de sens : « Ce chien est bleu ! Quelle horreur ! Chassez-le ! Le diable le possède ! » ou bien « Quel étrange animal...Il vaut la peine d'être enfermé au zoo ! » Voilà.

Et le chien en pleurait de grandeur incomprise. Il eût écrit un roman, un feuilleton, un article, un traité, ne fût-ce qu'un poème qui fût compris par ces êtres qu'il en eût été heureux ! Que voulez-vous ? Il avait un énorme amour-propre et il eût mieux aimé qu'on le passât à la chaux plutôt que de végéter indéfiniment dans sa triste peau bleue.

Or, un jour, il neigea. Ce fut le maître-jour dans la vie du chien bleu. Le chien, transi, gelé, la mort dans l'âme, gratta à une porte, deux portes, trois portes : elles lui furent toutes successivement fermées au nez, ce pauvre nez bleu qui gelait, sans pour cela changer de couleur !

Alors le chien bleu se tapit au coin d'une rue, bien sale, bien triste. Il attendait la mort. Il écoutait le silence ouaté, triste, blanc.

Une petite fille passa avec sa gouvernante. Elle dit :

« Oh ! Le pauvre chien blanc ! »

Tout d'abord, il crut ne pas bien comprendre. Avait-elle dit blanc ou bleu ? Si c'était blanc ? ...

Dans un dernier effort, il abaissa sa tête raidie vers ses pattes et il les vit recouvertes de neige blanche, souple.

Un grand bonheur l'emplit tout entier. Une petite flamme, la première et la dernière, dansa dans son cœur de chien bleu. Et il mourut ainsi, blanc dans la neige blanche et tout bleu par-dessous. Il mourut heureux et blanc, après avoir vécu triste et bleu.

Anne Bodart  
La fourmi a fait le coup  
(Collection Roman, Edition Plon)

## 6.2 : Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse individuelle

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) Vocabulaire (travail écrit individuel, puis correction collective) - lexique sur la tristesse (voir fiche générale 6.0)

Consigne : « *Surligne en bleu tout ce qui montre que le chien est malheureux.* »

(voir fiche suivante pour la correction de cette consigne.)

### 4) Grammaire de texte : alternance passé simple / imparfait (travail écrit individuel, puis correction collective)

Consigne : « A partir de « *Or, un jour, il neigea.* », souligne tous les verbes à l'imparfait, en jaune et ceux au passé simple, en rose. »

Amener les élèves à remarquer que, selon le temps employé, les impressions sont différentes, l'imparfait étant le temps de la description, de la durée indéterminée ou de la répétition, et le passé simple, celui de l'action brève ou soudaine).

### 5) Systématisation du 4)

Jeux sur les temps (alternance imparfait / passé simple) avec le texte *Poucet, de Jakob et Wilhelm Grimm.*

Consigne : « *Conjugué les verbes entre parenthèses aux temps qui conviennent.* »

En fonction des propositions des élèves, le maître s'attardera sur les impressions rendues sur les différences entre l'emploi des temps, comme par exemple :

« ... et mit au monde au bout de sept mois un enfant ... » à comparer avec

« ... et mettait au monde au bout de sept mois un enfant ... » (qui laisse entendre que tous les sept mois, elle met au monde un enfant !)

ATTENTION : certains verbes de cette fiche doivent se conjuguer à d'autres temps que l'imparfait et le passé simple.

### 6) Pour aller plus loin dans cette alternance imparfait / passé simple ...

Voir le livre de Yak Rivais, « *Les contes du miroir* », dans lequel tous les passés simples sont faux.

### 7) Faire le parallèle entre « Le chien bleu » et « La petite fille aux allumettes »

## 6.2 : fiche maître : correction du 3)

### LE CHIEN BLEU

Il était une fois un chien bleu. Entièrement bleu. Du bout de ses oreilles poilues, à sa longue queue, bleue, ainsi qu'une tache d'encre, de ses prunelles qu'il avait azurées, à sa langue qu'il avait indigo, il était bleu.

Cette couleur, qu'il eût pu porter avec fierté pour se singulariser, **faisait son malheur**. Depuis sa plus tendre enfance, **on le chassait de partout**. Il était né à la campagne, dans la cour d'une ferme. À peine sevré, **sa mère l'avait abandonné**. Alors il était resté seul. Il était parti, **la tête basse, sa pauvre langue pendante** entre ses babines bleues, **ses yeux bleus déjà las de s'ouvrir sur un monde hostile, tristement baissés** sur le chemin, son seul chemin. Et son maudit indigo se découpait, à peine plus foncé sur le ciel, tandis qu'il marchait par le monde.

**Une bête malheureuse**, comme un homme malheureux, comme un saint malheureux, apprend beaucoup plus vite à connaître qu'un être béatement installé au centre de son bonheur. C'est pourquoi le chien bleu était devenu un grand philosophe **tout en continuant à pleurer**.

Toutefois, il avait parfaitement conscience qu'il aurait pu se faire respecter à cause de sa couleur même, mais ce chien si doué préférait considérer cet étrange phénomène comme **une de ces catastrophes dont la nature frappe parfois des êtres sans défense** contre ses caprices. Et il fuyait partout. Cet air humble et bleu qu'il avait en s'adressant aux gens, faisait dire à des êtres dénués de sensibilité et de sens : « **Ce chien est bleu ! Quelle horreur ! Chassez-le ! Le diable le possède !** » ou bien « **Quel étrange animal...Il vaut la peine d'être enfermé au zoo !** » Voilà.

Et **le chien en pleurait** de grandeur incomprise. Il eût écrit un roman, un feuilleton, un article, un traité, ne fût-ce qu'un poème qui fût compris par ces êtres qu'il en eût été heureux ! Que voulez-vous ? Il avait un énorme amour-propre et **il eût mieux aimé qu'on le passât à la chaux plutôt que de végéter indéfiniment dans sa triste peau bleue**.

Or, un jour, il neigea. Ce fut le maître-jour dans la vie du chien bleu. Le chien, transi, gelé, la mort dans l'âme, gratta à une porte, deux portes, trois portes : elles lui furent toutes successivement fermées au nez, ce pauvre nez bleu qui gelait, sans pour cela changer de couleur !

Alors le **chien bleu se tapit au coin d'une rue, bien sale, bien triste. Il attendait la mort**. Il écoutait le silence ouaté, **triste**, blanc.

Une petite fille passa avec sa gouvernante. Elle dit :

« Oh ! **Le pauvre chien** blanc ! »

Tout d'abord, il crut ne pas bien comprendre. Avait-elle dit blanc ou bleu ? Si c'était blanc ? ...

Dans un dernier effort, il abaissa sa tête raidie vers ses pattes et il les vit recouvertes de neige blanche, souple.

Un grand bonheur l'emplit tout entier. Une petite flamme, la première et la dernière, dansa dans son cœur de chien bleu. Et il mourut ainsi, blanc dans la neige blanche et tout bleu par-dessous. Il mourut heureux et blanc, **après avoir vécu triste** et bleu.

Anne Bodart  
*La fourmi a fait le coup*  
(Collection Roman, Edition Plon)

Nom : \_\_\_\_\_

Date : \_\_\_\_\_

**Conjugué les verbes entre parenthèses aux temps qui conviennent.**

### **Poucet**

Or il (arriver) \_\_\_\_\_ que la paysanne (éprouver)  
\_\_\_\_\_ des malaises et (mettre)  
\_\_\_\_\_ au monde au bout de sept mois un enfant dont  
les membres (conformer ; voie passive) \_\_\_\_\_  
bien mais qui n' (être) \_\_\_\_\_ pas plus haut que  
le pouce.

« Il (être) \_\_\_\_\_ tel que nous le (souhaiter)  
\_\_\_\_\_, (dire) \_\_\_\_\_ les deux  
époux, et nous le (chérir) \_\_\_\_\_ sûrement. »

Et, en raison de sa taille, ils l' (appeler) \_\_\_\_\_  
Poucet. Bien qu' ils ne le (laisser) \_\_\_\_\_ pas  
manquer de nourriture, il ne (grandir) \_\_\_\_\_  
pas et (demeurer) \_\_\_\_\_ tel qu' il (être)  
\_\_\_\_\_ à sa naissance, mais l' intelligence (briller)  
\_\_\_\_\_ dans ses yeux et

l'on (s'apercevoir) \_\_\_\_\_ bientôt que c'(être)  
\_\_\_\_\_ un enfant vif et éveillé qui (réussir)  
\_\_\_\_\_ tout ce qu'il (entreprendre)  
\_\_\_\_\_.

Un jour son père (se préparer) \_\_\_\_\_ à  
aller abattre du bois dans la forêt, puis il  
(murmurer) \_\_\_\_\_ :

« S'il y (avoir) \_\_\_\_\_ seulement quelqu'un ici  
pour m'amener la charrette !

- Je vous la (conduire) \_\_\_\_\_ bien, mon père,  
(s'écrier) \_\_\_\_\_ Poucet. Reposez-vous sur  
moi ; elle (être) \_\_\_\_\_ dans la forêt à l'heure  
fixée. »

*Extrait de Jakob et Wilhelm Grimm*

## 6.3 : fiche maître et fiche élève

### UNE VIE DE CHIEN

Il nous est arrivé un beau matin, voici trois mois. Venu d'on ne sait où, il s'était installé sur un banc public, un peu à l'écart du centre commercial et baissait les yeux dès qu'il croisait le regard surpris d'un passant. Il avait l'air méfiant, le poil terne et hirsute. Il était le premier de son espèce à oser s'aventurer dans ce qui fut une banlieue, où les cubes et les barres ont dévoré les champs de poireaux et d'artichauts de naguère.

Beaucoup ont pensé : il ne restera pas ; il n'y a rien à gratter pour lui dans ce coin trop neuf et sans âme de la ville. Pas assez de recoins où trouver abri, pas assez de poubelles à inventorier, pas assez de commerçants chez qui quémander quelques restes. Tout est trop net, trop clair pour qu'il se sente en sécurité. Les gens ne se connaissent pas. Ils vont le chasser ou demander qu'on débarrasse le quartier de cette peu reluisante recrue. Les maisons « résidences », ici, et les immeubles sont « de standing ».

Lui, il est d'abord resté sur la défensive. N'approchant personne. Il prenait la température. Ce « round d'observation » a duré un mois. Personne, parmi les habitants du quartier, n'a osé établir le contact. Par indifférence, bien sûr ; mais aussi parce qu'on ne peut jamais prévoir les réactions de ces animaux-là.

Peu à peu, il s'est enhardi. Il est sorti de sa tanière. Il est venu, toujours taciturne, renifler, choses et gens d'un peu plus près. Le plus étonnant est que personne ne l'a chassé. Comme si l'on s'était, petit à petit, habitué à sa présence. A le voir chaque jour déambuler de sa démarche pataude à la recherche d'une problématique pitance, une sorte d'accord tacite s'est établi : « On supporte ta présence, si tu ne deviens pas trop envahissant. »

On ne risquait rien de ce côté-là. Quand on vit trop longtemps en sauvage, on ne tend pas le cou pour qu'on vous passe le collier. Il lui arrivait même de se mettre à gronder lorsque, s'étant éloigné de ce banc dont il avait fait sa « niche », il estimait que quelqu'un s'en approchait d'un peu trop près. Il lui arrive encore, de plus en plus rarement, de montrer les dents lorsque une bande de garnements le font enrager... Mais, dans l'ensemble, il paraît nous avoir adoptés. Surtout qu'à présent, de vieilles dames commencent à lui donner « un petit quelque chose ».

Il y a de fortes chances pour qu'il reste avec nous maintenant. Il a franchi le cap difficile. Il s'apprivoise. Il s'est mis à rendre de petits services. Il ramasse les papiers tombés à terre et les met dans la corbeille prévue à cet effet. Et il collecte les bouteilles vides. Il nous ferait presque la leçon...

*Un chien qui ramasse les papiers ? Alors, c'est un chien de cirque ? Mais vous ai-je dit qu'il s'agissait d'un chien ? Vous n'y êtes pas. C'est un clochard. Notre clochard. Nous avons un clochard qui vit désormais dans notre grand ensemble. Nous n'étions que le résultat d'une opération d'urbanisme. Nous sommes en train de devenir un vrai quartier.*

Jean Contrucci

## 6.3 : fiche élève

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Il nous est arrivé un beau matin, voici trois mois. Venu d'on ne sait où, il s'était installé sur un banc public, un peu à l'écart du centre commercial et baissait les yeux dès qu'il croisait le regard surpris d'un passant. Il avait l'air méfiant, \_\_\_\_\_ . Il était le premier de \_\_\_\_\_ à oser s'aventurer dans ce qui fut une banlieue, où les cubes et les barres ont dévoré les champs de poireaux et d'artichauts de naguère.

Beaucoup ont pensé : il ne restera pas ; il n'y a rien à \_\_\_\_\_ pour lui dans ce coin trop neuf et sans âme de la ville ... Les gens ne se connaissent pas. Ils vont le \_\_\_\_\_ ou demander qu'on débarrasse le quartier de cette peu reluisante recrue. Les maisons « résidences », ici, et les immeubles sont « de standing ».

Lui, il est d'abord resté sur la défensive. N'approchant personne ... Personne, parmi les habitants du quartier, n'a osé établir le contact. Par indifférence, bien sûr ; mais aussi parce qu'on ne peut jamais prévoir les réactions de ces \_\_\_\_\_ .

Peu à peu, il s'est enhardi. Il est sorti de \_\_\_\_\_ . Il est venu, toujours taciturne,

\_\_\_\_\_ choses et gens d'un peu plus près. Le plus étonnant est que personne ne \_\_\_\_\_.

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Comme si l'on s'était, petit à petit, habitué à sa présence. A le voir chaque jour déambuler de sa démarche pataude à la recherche \_\_\_\_\_, une sorte d'accord tacite s'est établi : « On supporte ta présence, si tu ne deviens pas trop envahissant. »

On ne risquait rien de ce côté-là. Quand on vit trop longtemps en sauvage, on

\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_. Il lui arrivait même de se mettre à \_\_\_\_\_  
lorsque, s'étant éloigné de ce banc dont il avait fait \_\_\_\_\_, il estimait que quelqu'un s'en approchait d'un peu trop près. Il lui arrive encore, de plus en plus rarement, de \_\_\_\_\_ lorsque une bande de garnements le font enrager.

## 6.3 : Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse individuelle

Le maître photocopie le texte de lecture jusqu'à « la leçon ... » et conserve pour lui toute la fin en italique.

### 2) Questionnement (oral collectif, écrit individuel)

(Déballage oral afin de vérifier la bonne lecture de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

- **Oral** : « *D'après toi, qui est le héros ?* »
- **Écrit individuel, correction collective** sur transparent : « *Quels sont les mots qui t'ont mis sur la piste ?* » (voir fiche suivante, sur laquelle sont répertoriées les réponses en gras et en souligné).
- **Intervention orale du maître** qui lit les 4 premières phrases en italique.

### 3) Lecture rétrospective

- **Lecture individuelle, écrit individuel** : prise d'indices pour vérifier de qui il peut s'agir, si ça n'est pas un chien.
- **Correction collective sur transparent** (en jaune, sur la fiche suivante).

### 4) Travail sur le registre de langue

Consigne : « *Complète le texte à trous en utilisant un vocabulaire qui correspondrait mieux à celui d'un homme.* »

### 5) Mises en réseau possibles

« *La silhouette* » (6.4)

## 6.3 : fiche maître (correction du 2)

### UNE VIE DE CHIEN

Il nous est arrivé un beau matin, voici trois mois. Venu d'on ne sait où, il s'était installé sur un banc public, un peu à l'écart du centre commercial et baissait les yeux dès qu'il croisait le regard surpris d'un passant. Il avait l'air méfiant, **le poil terne et hirsute**. Il était **le premier de son espèce** à oser s'aventurer dans ce qui fut une banlieue, où les cubes et les barres ont dévoré les champs de poireaux et d'artichauts de naguère.

Beaucoup ont pensé : il ne restera pas. **Il n'y a rien à gratter** pour lui dans ce coin trop neuf et sans âme de la ville. Pas assez de recoins où trouver abri, **pas assez de poubelles à inventorier**, pas assez de commerçants chez qui **quémander quelques restes**. Tout est trop net, trop clair pour qu'il se sente en sécurité. Les gens ne se connaissent pas. Ils vont **le chasser** ou demander qu'on débarrasse le quartier de **cette peu reluisante recrue**. Les maisons « résidences », ici, et les immeubles sont « de standing ».

Lui, il est d'abord resté sur la défensive. N'approchant personne. Il prenait la température. Ce « round d'observation » a duré un mois. Personne, parmi les habitants du quartier, n'a osé établir le contact. Par indifférence, bien sûr ; mais aussi parce qu'on ne peut jamais prévoir les réactions de **ces animaux-là**.

Peu à peu, il s'est enhardi. Il est sorti de **sa tanière**. Il est venu, toujours taciturne, **renifler**, choses et gens d'un peu plus près. Le plus étonnant est que personne ne l'a **chassé**. Comme si l'on s'était, petit à petit, habitué à sa présence. A le voir chaque jour déambuler de sa démarche pataude à la recherche d'une problématique **pitance**, une sorte d'accord tacite s'est établi : « On supporte ta présence, si tu ne deviens pas trop envahissant. »

On ne risquait rien de ce côté-là. Quand on vit trop longtemps en sauvage, on ne tend pas le cou pour qu'**on vous passe le collier**. Il lui arrivait même de se mettre à gronder lorsque, s'étant éloigné de ce banc dont il avait fait sa **« niche »**, il estimait que quelqu'un s'en approchait d'un peu trop près. Il lui arrive encore, de plus en plus rarement, de **montrer les dents** lorsque une bande de garnements le font enrager... Mais, dans l'ensemble, il paraît nous avoir adoptés. Surtout qu'à présent, de vieilles dames commencent à lui donner « un petit quelque chose ».

Il y a de fortes chances pour qu'il reste avec nous maintenant. Il a franchi le cap difficile. **Il s'apprivoise**. **Il s'est mis à rendre de petits services. Il ramasse les papiers tombés à terre et les met dans la corbeille prévue à cet effet. Et il collecte les bouteilles vides. Il nous ferait presque la leçon...**

Un chien qui ramasse les papiers ? Alors, c'est un chien de cirque ? Mais vous ai-je dit qu'il s'agissait d'un chien ? Vous n'y êtes pas. C'est un clochard. Notre clochard. Nous avons un clochard qui vit désormais dans notre grand ensemble. Nous n'étions que le résultat d'une opération d'urbanisme. Nous sommes en train de devenir un vrai quartier .

Jean Contrucci

## 6.4 : fiche élève

### LA SILHOUETTE

J'ai été réveillé en sursaut vers 6 heures par un cri que je dois bien qualifier d'inhumain.

Il avait neigé toute la nuit et une épaisse couche de coton poudreux et glacé recouvrait mes jambes. En ouvrant l'œil, j'aperçus aussitôt le museau de Totor qui était descendu du landau et fouinait dans le caniveau à la recherche d'un recoin où faire ses besoins...

Le cri déchira la nuit froide et s'enroula sous les arcades des magasins qui bordent le début de la rue de Belleville ; il rebondit ensuite contre les façades des immeubles neufs qui enserrent le carrefour du boulevard de la Villette, et, décidé à s'éteindre enfin, se coula le long du bitume verglacé, glissant comme sur une patinoire.

C'était un cri aigu, flûté, et aérien.

---

Totor frissonna et, d'un bond, se réfugia au plus profond de mon landau, là où la laine puante des chaussettes sales conserve une chaleur douillette. Ahuri, encore à moitié endormi, je me dressai sur mes fesses.

Un jeune homme, aux cheveux hérissés, semblait pétrifié sur le seuil de la poissonnerie qui occupe l'angle de la rue et du boulevard voisin. Il était là, immobile, caparaçonné, dans une épaisse moumoute, chaussé de bottes de caoutchouc.

---

Livide, muet à présent, il pointait son index vers une silhouette hideuse qui zigzaguait entre les voitures le long de la chaussée, une silhouette aux contours effrayants, dont la tête était ébouriffée par une crinière blanchie par le gel, une silhouette aux membres noueux, un fantôme squelettique qui s'estompa dans la brume du petit matin en brandissant une lance acérée.

Le Monstre tirait derrière lui, en le tenant à même la gueule, un énorme thon dont la queue dessinait une large traînée dans la neige qui tapissait le trottoir ! (...)

C'était terrible !

Thierry Jonquet,  
*L'ogre du métro,*  
« *Arc en poche* », Nathan

## 6.4 : fiche maître

### LA SILHOUETTE

J'ai été réveillé en sursaut vers 6 heures par un cri que je dois bien qualifier d'inhumain.

Il avait neigé toute la nuit et une épaisse couche de coton poudreux et glacé recouvrait mes jambes. En ouvrant l'œil, j'aperçus aussitôt le museau de Totor qui était descendu du landau et fouinait dans le caniveau à la recherche d'un recoin où faire ses besoins...

Le cri déchira la nuit froide et s'enroula sous les arcades des magasins qui bordent le début de la rue de Belleville ; il rebondit ensuite contre les façades des immeubles neufs qui enserrant le carrefour du boulevard de la Villette, et, décidé à s'éteindre enfin, se coula le long du bitume verglacé, glissant comme sur une patinoire.

C'était un cri aigu, flûté, et aérien.

Totor frissonna et, d'un bond, se réfugia au plus profond de mon landau, là où la laine puante des chaussettes sales conserve une chaleur douillette. Ahuri, encore à moitié endormi, je me dressai sur mes fesses.

Un jeune homme, aux cheveux hérissés, semblait pétrifié sur le seuil de la poissonnerie qui occupe l'angle de la rue et du boulevard voisin. Il était là, immobile, caparaçonné, dans une épaisse moumoute, chaussé de bottes de caoutchouc. Livide, muet à présent, il pointait son index vers une silhouette hideuse qui zigzaguait entre les voitures le long de la chaussée, une silhouette aux contours effrayants, dont la tête était ébouriffée par une crinière blanchie par le gel, une silhouette aux membres noueux, un fantôme squelettique qui s'estompa dans la brume du petit matin en brandissant une lance acérée.

Le Monstre tirait derrière lui, en le tenant à même la gueule, un énorme thon dont la queue dessinait une large traînée dans la neige qui tapissait le trottoir ! (...)

C'était terrible !

Thierry Jonquet,  
*L'ogre du métro,*  
« *Arc en poche* », Nathan

## 6.4 : Pistes de travail

- 1) **Dévoilement progressif en trois temps** (voir fiche élève), permettant un déballage oral pour anticiper à chaque fois, la suite de l'histoire.
- 2) **Questionnement (oral collectif) : « Qui est le narrateur ? »** (cf en jaune dans la correction ; exercice assez difficile)  
Prise d'indices, lecture globale rétrospective. Le maître en profite pour lever les entraves  
lexicales.  
Etude des autres composantes du récit : Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?
- 3) **Vocabulaire (travail écrit individuel, puis correction collective) - lexique sur la peur (voir fiche générale 6.0)**  
Consigne : « *Surligne en bleu tout ce qui donne l'impression de peur.* »  
(voir fiche suivante, pour la correction de cette consigne.)  
Il y a une gradation dans la description de la silhouette : on passe d'une simple silhouette à un fantôme puis un monstre terrible.
- 4) **Consigne** : *Dessine le monstre décrit dans le texte.*

## 6.4 : fiche maître (correction)

### LA SILHOUETTE

J'ai été réveillé en sursaut vers 6 heures par un cri que je dois bien qualifier d'inhumain.

Il avait neigé toute la nuit et une épaisse couche de coton poudreux et glacé recouvrait mes jambes. En ouvrant l'œil, j'aperçus aussitôt le museau de Totor qui était descendu du landau et fouinait dans le caniveau à la recherche d'un recoin où faire ses besoins...

Le cri déchira la nuit froide et s'enroula sous les arcades des magasins qui bordent le début de la rue de Belleville ; il rebondit ensuite contre les façades des immeubles neufs qui enserrant le carrefour du boulevard de la Villette, et, décidé à s'éteindre enfin, se coula le long du bitume verglacé, glissant comme sur une patinoire.

C'était un cri aigu, flûté, et aérien.

Totor frissonna et, d'un bond, se réfugia au plus profond de mon landau, là où la laine puante des chaussettes sales conserve une chaleur douillette. Ahuri, encore à moitié endormi, je me dressai sur mes fesses.

Un jeune homme, aux cheveux hérissés, semblait pétrifié sur le seuil de la poissonnerie qui occupe l'angle de la rue et du boulevard voisin. Il était là, immobile, caparaçonné, dans une épaisse moumoute, chaussé de bottes de caoutchouc. Livide, muet à présent, il pointait son index vers une silhouette hideuse qui zigzaguait entre les voitures le long de la chaussée, une silhouette aux contours effrayants, dont la tête était ébouriffée par une crinière blanchie par le gel, une silhouette aux membres noueux, un fantôme squelettique qui s'estompa dans la brume du petit matin en brandissant une lance acérée.

Le Monstre tirait derrière lui, en le tenant à même la gueule, un énorme thon dont la queue dessinait une large traînée dans la neige qui tapissait le trottoir ! (...)

C'était terrible !

Thierry Jonquet,  
*L'ogre du métro*,  
« Arc en poche », Nathan

## 6.5 : fiche élève

La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, tout en marchant elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. (...)

L'espace noir et désert était devant elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe, et elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donna de l'audace. (...)

Elle sortit du village en courant, elle entra dans le bois en courant, ne regardant plus rien, n'écoutant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque la respiration lui manqua.

## 6.5 : fiche maître

### LA PEUR DE COSETTE

La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, tout en marchant elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. (...)

L'espace noir et désert était devant elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe, et elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donna de l'audace. (...)

Elle sortit du village en courant, elle entra dans le bois en courant, ne regardant plus rien, n'écoutant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque la respiration lui manqua.

Victor Hugo,  
Les Misérables,  
Deuxième partie, livre troisième.

## 6.5 : fiche maître (correction)

### LA PEUR DE COSETTE

La pauvre enfant se trouva dans l'obscurité. Elle s'y enfonça. Seulement, tout en marchant elle agitait le plus qu'elle pouvait l'anse du seau. Cela faisait un bruit qui lui tenait compagnie.

Plus elle cheminait, plus les ténèbres devenaient épaisses. (...)

L'espace noir et désert était devant elle. Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe, et elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donna de l'audace. (...)

Elle sortit du village en courant, elle entra dans le bois en courant, ne regardant plus rien, n'écoutant plus rien. Elle n'arrêta sa course que lorsque la respiration lui manqua.

Victor Hugo,  
Les Misérables,  
Deuxième partie, livre troisième.

## Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse individuelle

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) Vocabulaire - lexique sur la peur (voir fiche générale 6.0)

- **Oral collectif**

Consigne : « D'après vous, que ressent la petite fille ? » (déballage oral : peur, angoisse, ...)

- **Ecrit individuel, correction collective sur transparent**

- 1<sup>ère</sup> consigne : « Surlignez dans le texte ce qui provoque ces émotions. »
- 2<sup>ème</sup> consigne : « Imaginez le titre de ce texte. »

### 4) Prolongement

On pourra visionner le film « Les Misérables ».

### 5) Autres pistes possibles

- Arts plastiques : les expressionnistes, sur le thème de la peur.
- Vivre ensemble : le travail des enfants.

## 1.5 : fiche élève et fiche maître

### LA CHOSE

Je me suis réveillé, le cœur battant et les mains moites. La chose était là, sous mon lit, vivante et dangereuse. Je me suis dit : « Surtout ne bouge pas ! Il ne faut pas qu'elle sache que tu es réveillé. » Je la sentais gonfler, s'enfler et étirer l'un après l'autre ses tentacules innombrables. Elle ouvrait la gueule, maintenant et déployait ses antennes. C'était l'heure où elle guettait sa proie. Raide, les bras collés au corps, je retenais ma respiration en pensant : « Il faut tenir cinq minutes. Dans cinq minutes, elle s'assoupira et le danger sera passé. » Je comptais les secondes dans ma tête, interminablement. A un moment, j'ai cru sentir le lit bouger. J'ai failli crier. Qu'est-ce qui lui prend ? Que va-t-elle faire ? Jamais elle n'est sortie de dessous le lit. J'ai senti sur ma main un léger frisson, comme une caresse très lente. Et puis plus rien. J'ai continué à compter, en m'efforçant de ne penser qu'aux nombres qui défilaient dans ma tête : cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois... J'ai laissé passer bien plus de cinq minutes. Je me suis remis enfin à respirer normalement, à me détendre un petit peu. Mais mon cœur battait toujours très fort. Il résonnait partout en moi, jusque dans la paume de mes mains. Je me répétais :

« N'aie plus peur. La chose a repris sa forme naturelle. Son heure est passée. »

Mais, cette nuit-là, la peur ne voulait pas me lâcher. Elle s'accrochait à moi, elle me serrait le cou. Une question, toujours la même, roulait dans ma tête : Qui est la chose ? La chose qui, chaque nuit, gonfle et s'enfle sous mon lit, et s'étire à l'affût d'une proie. Et puis reprend sa forme naturelle après quelques minutes.

J'ai compté jusqu'à dix en déplaçant lentement ma main droite vers la lampe de chevet. A dix, j'ai allumé et j'ai sauté sur le tapis, le plus loin possible. Et qu'est-ce que j'ai vu sous mon lit ? Mes pantoufles ! Mes bonnes vieilles pantoufles que je traîne aux pieds depuis près de deux ans. Elles me sont trop petites, déjà, et percées en plusieurs endroits.

J'étais vraiment déçu. Et un peu triste. Je me suis dit : « Alors, on ne peut plus avoir confiance en rien ? Il faut se méfier de tout, même des objets les plus familiers ? » J'ai regardé longtemps les pantoufles. Elles avaient l'air parfaitement inoffensives, mais je ne m'y suis laissé prendre. Avec beaucoup de précaution, je les ai enveloppées dans du papier journal et j'ai soigneusement ficelé le paquet. Et j'ai jeté le tout dans la chaudière.

Bernard Friot  
*Histoires pressées*  
Editions Milan

## 1.5 : Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse individuelle

### 2) Questionnement (oral collectif, écrit collectif) : étude des composantes du récit - lexique sur la peur (voir fiche générale 6.0)

- **Oral collectif**

Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales. (Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?)

Question : « *Comment voit-on que le héros de cette histoire a peur ?* »

- **Écrit collectif** (correction sur transparent)

Le maître fera relever les indices qui montrent que le héros a peur, et insistera sur la montée progressive de cette peur (voir fiche suivante).

### 2) Prolongement possible : « les mystères d'Harris Burdick », de Chris Van Allsberg.

### 3) Autres pistes possibles

Arts plastiques : les surréalistes, sur le thème de la peur.

### 4) Production d'écrits : changement de sentiment -la joie -

Le maître propose un autre début, à l'écrit : « *Je me suis réveillé le cœur joyeux ...* » et demande aux élèves de continuer sur ce thème de la joie, en inventant une histoire.

Un lexique spécifique sur la joie pourra être déballé oralement avant la mise en écriture.

Il sera ensuite repris dans le cahier de littérature, comme le propose la fiche générale 6.0.

*(Voir aussi en 1.5, d'autres propositions d'exploitation.)*

## 1.5 : fiche maître (correction de la question 2)

## LA CHOSE

**Je me suis réveillé, le cœur battant et les mains moites.** La chose était là, sous mon lit, **vivante et dangereuse.** Je me suis dit : « Surtout ne bouge pas ! Il ne faut pas qu'elle sache que tu es réveillé. » **Je la sentais gonfler, s'enfler et étirer l'un après l'autre ses tentacules innombrables. Elle ouvrait la gueule, maintenant et déployait ses antennes. C'était l'heure où elle guettait sa proie. Raide, les bras collés au corps, je retenais ma respiration** en pensant : « Il faut tenir cinq minutes. Dans cinq minutes, elle s'assoupira et **le danger** sera passé. » Je comptais les secondes dans ma tête, interminablement. A un moment, **j'ai cru sentir le lit bouger. J'ai failli crier.** Qu'est-ce qui lui prend ? Que va-t-elle faire ? Jamais elle n'est sortie de dessous le lit. **J'ai senti sur ma main un léger frisson, comme une caresse très lente.** Et puis plus rien. J'ai continué à compter, en m'efforçant de ne penser qu'aux nombres qui défilaient dans ma tête : cinquante et un, cinquante-deux, cinquante-trois... J'ai laissé passer bien plus de cinq minutes. Je me suis remis enfin à respirer normalement, à me détendre un petit peu. Mais mon cœur battait toujours très fort. Il résonnait partout en moi, jusque dans la paume de mes mains. Je me répétais :

« **N'aie plus peur.** La chose a repris sa forme naturelle. Son heure est passée. »

Mais, **cette nuit-là, la peur ne voulait pas me lâcher. Elle s'accrochait à moi, elle me serrait le cou.** Une question, toujours la même, roulait dans ma tête : Qui est la chose ? La chose qui, chaque nuit, gonfle et s'enfle sous mon lit, et s'étire à l'affût d'une proie. Et puis reprend sa forme naturelle après quelques minutes.

J'ai compté jusqu'à dix en déplaçant lentement ma main droite vers la lampe de chevet. A dix, j'ai allumé et j'ai sauté sur le tapis, le plus loin possible. Et qu'est-ce que j'ai vu sous mon lit ? Mes pantoufles ! Mes bonnes vieilles pantoufles que je traîne aux pieds depuis près de deux ans. Elles me sont trop petites, déjà, et percées en plusieurs endroits.

J'étais vraiment déçu. Et un peu triste. Je me suis dit : « Alors, on ne peut plus avoir confiance en rien ? Il faut se méfier de tout, même des objets les plus familiers ? » J'ai regardé longtemps les pantoufles. Elles avaient l'air parfaitement inoffensives, mais je ne m'y suis laissé prendre. Avec beaucoup de précaution, je les ai enveloppées dans du papier journal et j'ai soigneusement ficelé le paquet. Et j'ai jeté le tout dans la chaudière.

Bernard Friot  
*Histoires pressées*  
Editions Milan

## 6.6 : fiche élève

### « Attendons le retour de Max..... »

**A** Un troisième chat, au pelage jaune, de la taille d'un chien, avait rejoint les deux autres.

« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? demanda le chat tigré.

- Attendons le retour de Max.... », répondit le chat jaune.

Une angoisse incontrôlable gagna le voyageur. Il calcula le temps qu'il lui faudrait pour atteindre la porte et s'échapper. Mais il était déjà trop tard ! Un quatrième chat entra dans la pièce. Il était aussi gros qu'un léopard, aussi noir que la nuit la plus obscure, et de ses yeux jaunes, et non verts, il l'observait de la tête aux pieds.

« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? demanda le chat jaune.

Attendons le retour de Max..... » répondit le chat noir en s'asseyant devant la porte d'entrée.

---

**H** La première pièce dans laquelle il pénétra était immense, ornée d'une cheminée monumentale dont l'âtre était garni de bois et de papier. Il se pencha au-dessus, en approcha la flamme de sa bougie et bientôt le joyeux craquement du feu éclata.

Après avoir pris place dans un fauteuil devant la cheminée, le voyageur tendit les mains vers les hautes flammes pour se réchauffer. Il se sentait très las, légèrement mal à l'aise. Il reconnut toutefois que cette pièce, pour effrayante qu'elle fût au premier abord, lui offrait le réconfort dont il avait besoin. Après tout, ici, il était plus en sûreté que dehors....

Il ferma les yeux, gagné par le sommeil. C'est alors qu'un petit cri étouffé le tira de sa torpeur. Il rouvrit les yeux et vit, assis au bord de l'âtre, un chaton gris aux yeux verts qui le regardait. L'animal poussa un autre miaulement.

La présence du chat rassura l'homme. Il se sentit encore plus en sécurité. Il referma les yeux ... pour les rouvrir presque aussitôt, alerté par un nouveau miaulement, plus fort que le premier.

---

**R** Profitant de la lumière d'un troisième éclair, le voyageur entrevit un sentier qui partait de la route et semblait gravir la colline. Sans hésiter, il l'emprunta pour aller se réfugier dans la maison.

Bientôt, la pluie martela sa tête nue, le sol se fit glissant sous ses pieds, et la montée de plus en plus raide. Un instant, l'homme se demanda s'il ne devait pas renoncer à son projet; après tout, rien ne lui permettait d'affirmer que ce chemin conduisait bien à la maison, entrevue là-haut. Cependant, il redoubla d'efforts et poursuivit sa pénible ascension. Enfin, il se retrouva dans une clairière. Un nouvel éclair traversa le ciel et illumina une vaste demeure ornée de tourelles déchiquetées, percée de fenêtres noires qui ressemblaient à autant d'yeux sans fond..... Le souffle coupé, il eut un mouvement de recul.

---

**B** Par une sombre nuit d'hiver, un voyageur solitaire avançait sur une route déserte. Il venait de parcourir plusieurs kilomètres sans avoir vu une seule habitation. Le temps se faisait de plus en plus menaçant, ce qui le contraria.

Un vent glacial s'était levé, soulevant des nuages de poussière, secouant les branches des arbres qui gémissaient comme des âmes en peine, et poussant devant lui d'énormes nuées noires.

---

**Y** Désormais, quatre chats fixaient le voyageur d'un œil mauvais. Non loin de lui, il avisa une fenêtre sans vitre. D'un bond, il quitta son fauteuil et sauta dehors !

« Dites à Max que je n'ai pas le temps de l'attendre! » cria-t-il. Enfin de retour chez lui, l'homme s'enferma à double tour dans sa maison. Plus jamais il n'en sortit...Il savait que, quelque part, Max l'attendait.

---

**D** Près du chaton gris, se tenait un gros chat tigré ! Maintenant, quatre yeux verts le fixaient.

L'homme aimait les chats, cela ne le gêna pas outre mesure. Et il ferma à nouveau les yeux.

« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? »

L'homme sursauta. Qui avait parlé? Il regarda autour de lui, mais ne vit que les deux chats assis devant l'âtre. Avec un haussement d'épaules, il pensa qu'il avait dû être victime de son imagination. Or, juste à cet instant le chat tigré se tourna vers le chaton et lui dit:

« Attendons le retour de Max... »

L'homme réprima un frisson, se frotta les yeux. Était-il en train de perdre la raison? Une sorte de sifflement très fort lui perça les tympans. Il crut que son cœur allait s'arrêter de battre....

---

**T** La maison ressemblait à quelque animal diabolique tapi dans le noir. Il eut envie de faire demi-tour quand brusquement le vent redoubla de force, rabattant des trombes d'eau glacée sur son visage. Alors, sans hésitation, il courut vers la sombre bâtisse et chercha au plus vite la porte d'entrée. Surpris, il s'aperçut qu'elle n'était pas fermée à clef. Sur la pointe des pieds, il se glissa à l'intérieur et referma le lourd battant derrière lui.

La maison était plongée dans un silence de mort. Le voyageur n'entendait que le martèlement de la pluie sur les tuiles à l'extérieur. Il fouilla dans ses poches, y trouva une boîte d'allumettes. Il en alluma une dont la flamme éclaira faiblement un vestibule où, sur une console, était posée une paire de chandeliers. Il prit une bougie qu'il s'empressa d'allumer et partit à la découverte de la maison.

---

**I** Soudain un éclair zébra le ciel et le tonnerre gronda dans un tumulte d'enfer. L'homme s'arrêta net et se mit à trembler. L'orage s'annonçait terrible. Il lui fallait trouver un abri au plus vite; Il scruta les arbres qui bordaient la route, mais l'obscurité était devenue telle qu'il ne vit rien d'autre que des ombres.

Quelques secondes plus tard, un second éclair zébra le ciel. Cette brève clarté permit à l'homme de repérer la silhouette d'une maison au sommet d'une colline.

## 6.6 : fiche maître

### « Attendons le retour de Max..... »

**B** Par une sombre nuit d'hiver, un voyageur solitaire avançait sur une route déserte. Il venait de parcourir plusieurs kilomètres sans avoir vu une seule habitation. Le temps se faisait de plus en plus menaçant, ce qui le contraria.

Un vent glacial s'était levé, soulevant des nuages de poussière, secouant les branches des arbres qui gémissaient comme des âmes en peine, et poussant devant lui d'énormes nuées noires.

---

**I** Soudain un éclair zébra le ciel et le tonnerre gronda dans un tumulte d'enfer. L'homme s'arrêta net et se mit à trembler. L'orage s'annonçait terrible. Il lui fallait trouver un abri au plus vite; Il scruta les arbres qui bordaient la route, mais l'obscurité était devenue telle qu'il ne vit rien d'autre que des ombres.

Quelques secondes plus tard, un second éclair zébrait le ciel. Cette brève clarté permit à l'homme de repérer la silhouette d'une maison au sommet d'une colline.

---

**R** Profitant de la lumière d'un troisième éclair, le voyageur entrevit un sentier qui partait de la route et semblait gravir la colline. Sans hésiter, il l'emprunta pour aller se réfugier dans la maison.

Bientôt, la pluie martela sa tête nue, le sol se fit glissant sous ses pieds, et la montée de plus en plus raide. Un instant, l'homme se demanda s'il ne devait pas renoncer à son projet; après tout, rien ne lui permettait d'affirmer que ce chemin conduisait bien à la maison, entrevue là-haut. Cependant, il redoubla d'efforts et poursuivit sa pénible ascension. Enfin, il se retrouva dans une clairière. Un nouvel éclair traversa le ciel et illumina une vaste demeure ornée de tourelles déchiquetées, percée de fenêtres noires qui ressemblaient à autant d'yeux sans fond..... Le souffle coupé, il eut un mouvement de recul.

---

**T** La maison ressemblait à quelque animal diabolique tapi dans le noir. Il eut envie de faire demi-tour quand brusquement le vent redoubla de force, rabattant des trombes d'eau glacée sur son visage. Alors, sans hésitation, il courut vers la sombre bâtisse et chercha au plus vite la porte d'entrée. Surpris, il s'aperçut qu'elle n'était pas fermée à clef. Sur la pointe des pieds, il se glissa à l'intérieur et referma le lourd battant derrière lui.

La maison était plongée dans un silence de mort. Le voyageur n'entendait que le martèlement de la pluie sur les tuiles à l'extérieur. Il fouilla dans ses poches, y trouva une boîte d'allumettes. Il en alluma une dont la flamme éclaira faiblement un vestibule où, sur une console, était posée une paire de chandeliers. Il prit une bougie qu'il s'empressa d'allumer et partit à la découverte de la maison.

---

**H** La première pièce dans laquelle il pénétra était immense, ornée d'une cheminée monumentale dont l'âtre était garni de bois et de papier. Il se pencha au-dessus, en approcha la flamme de sa bougie et bientôt le joyeux craquement du feu éclata.

Après avoir pris place dans un fauteuil devant la cheminée, le voyageur tendit les mains vers les hautes flammes pour se réchauffer. Il se sentait très las, légèrement mal à l'aise. Il reconnut toutefois que cette pièce, pour effrayante qu'elle fût au premier abord, lui offrait le réconfort dont il avait besoin. Après tout, ici, il était plus en sûreté que dehors...

Il ferma les yeux, gagné par le sommeil. C'est alors qu'un petit cri étouffé le tira de sa torpeur. Il rouvrit les yeux et vit, assis au bord de l'âtre, un chaton gris aux yeux verts qui le regardait. L'animal poussa un autre miaulement.

La présence du chat rassura l'homme. Il se sentit encore plus en sécurité. Il referma les yeux ... pour les rouvrir presque aussitôt, alerté par un nouveau miaulement, plus fort que le premier.

---

**D** Près du chaton gris, se tenait un gros chat tigré ! Maintenant, quatre yeux verts le fixaient.

L'homme aimait les chats, cela ne le gêna pas outre mesure. Et il ferma à nouveau les yeux.

« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? »

L'homme sursauta. Qui avait parlé? Il regarda autour de lui, mais ne vit que les deux chats assis devant l'âtre. Avec un haussement d'épaules, il pensa qu'il avait dû être victime de son imagination. Or, juste à cet instant le chat tigré se tourna vers le chaton et lui dit:

« Attendons le retour de Max... »

L'homme réprima un frisson, se frotta les yeux. Etait-il en train de perdre la raison? Une sorte de sifflement très fort lui perça les tympans. Il crut que son coeur allait s'arrêter de battre....

---

**A** Un troisième chat, au pelage jaune, de la taille d'un chien, avait rejoint les deux autres.

« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? demanda le chat tigré.

- Attendons le retour de Max.... », répondit le chat jaune.

Une angoisse incontrôlable gagna le voyageur. Il calcula le temps qu'il lui faudrait pour atteindre la porte et s'échapper. Mais il était déjà trop tard ! Un quatrième chat entra dans la pièce. Il était aussi gros qu'un léopard, aussi noir que la nuit la plus obscure, et de ses yeux jaunes, et non verts, il l'observait de la tête aux pieds.

« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? demanda le chat jaune.

Attendons le retour de Max..... » répondit le chat noir en s'asseyant devant la porte d'entrée.

---

**Y** Désormais, quatre chats fixaient le voyageur d'un oeil mauvais. Non loin de lui, il avisa une fenêtre sans vitre. D'un bond, il quitta son fauteuil et sauta dehors !

« Dites à Max que je n'ai pas le temps de l'attendre! » cria-t-il.

Enfin de retour chez lui, l'homme s'enferma à double tour dans sa maison. Plus jamais il n'en sortit...Il savait que, quelque part, Max l'attendait.

Extrait de *Minuit, heure de l'horreur* de JB Stamper

## 6.6 : fiche maître (pistes de travail)

### 1) Lecture puzzle

Ce travail peut être préparé par groupes de 4. Chaque élève a deux morceaux de puzzle et chaque groupe doit le reconstruire. Un rapporteur est nommé dans chacun des groupes, afin de justifier la solution du groupe devant toute la classe.

Repérer la logique de l'action et les connecteurs : « soudain », par exemple, ne peut pas être en premier ; même chose pour « un troisième chat ... » qui ne peut pas être avant les autres chats. Repérer les éléments de sens pour recréer la chronologie.

### 5) Vocabulaire - lexique sur la peur (voir fiche générale 6.0)

- **Oral collectif**

Consigne : « *Que ressent le héros ?* » (déballage oral : peur, angoisse, ...)

- **Écrit individuel, correction collective sur transparent**

- 1<sup>ère</sup> consigne : « *Surlignez dans le texte ce qui provoque ces émotions.* » (voir correction) Installation d'un décor fantastique : éclairs, maison délabrée, route déserte...
- 2<sup>ème</sup> consigne : « *Comment l'auteur fait-il progresser la peur ?* »

Propositions de réponses :

- Faire remarquer l'alternance de moments calmes et de moments d'angoisse. Exemple : contraste entre un extérieur hostile et un intérieur rassurant avec la cheminée.
- La répétition des phrases « Qu'est-ce que nous allons faire de lui ? Attendons le retour de Max »

### 6) Production d'écrits

Consigne : « *Imagine à quoi pourrait ressembler Max.* »

Lecture de quelques premiers jets, qui peuvent être enrichis par d'autres textes.

### 7) Séquence d'ORL décrochée : les expansions du nom

Objectif : enrichir les productions d'écrits.

### 8) Dictée à l'adulte : même consigne que précédemment mais avec un texte produit plus riche.

### 9) Prolongement : visionner le film de Cocteau « la Belle et la Bête » lorsque le père de la Belle arrive au château de la Bête !

## 6.6 : fiche maître (correction)

### « Attendons le retour de Max.... »

**B** Par une sombre nuit d'hiver, un voyageur solitaire avançait sur une route déserte. Il venait de parcourir plusieurs kilomètres sans avoir vu une seule habitation. Le temps se faisait de plus en plus menaçant, ce qui le contraria.

Un vent glacial s'était levé, soulevant des nuages de poussière, secouant les branches des arbres qui gémissaient comme des âmes en peine, et poussant devant lui d'énormes nuées noires.

**I** Soudain un éclair zébra le ciel et le tonnerre gronda dans un tumulte d'enfer. L'homme s'arrêta net et se mit à trembler. L'orage s'annonçait terrible. Il lui fallait trouver un abri au plus vite; Il scruta les arbres qui bordaient la route, mais l'obscurité était devenue telle qu'il ne vit rien d'autre que des ombres.

Quelques secondes plus tard, un second éclair zébra le ciel. Cette brève clarté permit à l'homme de repérer la silhouette d'une maison au sommet d'une colline.

**R** Profitant de la lumière d'un troisième éclair, le voyageur entrevit un sentier qui partait de la route et semblait gravir la colline. Sans hésiter, il l'emprunta pour aller se réfugier dans la maison.

Bientôt, la pluie martela sa tête nue, le sol se fit glissant sous ses pieds, et la montée de plus en plus raide. Un instant, l'homme se demanda s'il ne devait pas renoncer à son projet; après tout, rien ne lui permettait d'affirmer que ce chemin conduisait bien à la maison, entrevue là-haut. Cependant, il redoubla d'efforts et poursuivit sa pénible ascension. Enfin, il se retrouva dans une clairière. Un nouvel éclair traversa le ciel et illumina une vaste demeure ornée de tourelles déchiquetées, percée de fenêtres noires qui ressemblaient à autant d'yeux sans fond.... Le souffle coupé, il eut un mouvement de recul.

**T** La maison ressemblait à quelque animal diabolique tapi dans le noir. Il eut envie de faire demi-tour quand brusquement le vent redoubla de force, rabattant des trombes d'eau glacée sur son visage. Alors, sans hésitation, il courut vers la sombre bâtisse et chercha au plus vite la porte d'entrée. Surpris, il s'aperçut qu'elle n'était pas fermée à clef. Sur la pointe des pieds, il se glissa à l'intérieur et referma le lourd battant derrière lui.

La maison était plongée dans un silence de mort. Le voyageur n'entendait que le martèlement de la pluie sur les tuiles à l'extérieur. Il fouilla dans ses poches, y trouva une boîte d'allumettes. Il en alluma une dont la flamme éclaira faiblement un vestibule où, sur une console, était posée une paire de chandeliers. Il prit une bougie qu'il s'empressa d'allumer et partit à la découverte de la maison.

**H** La première pièce dans laquelle il pénétra était immense, ornée d'une cheminée monumentale dont l'âtre était garni de bois et de papier. Il se pencha au-dessus, en approcha la flamme de sa bougie et bientôt le joyeux craquement du feu éclata.

Après avoir pris place dans un fauteuil devant la cheminée, le voyageur tendit les mains vers les hautes flammes pour se réchauffer. Il se sentait très las, légèrement mal à l'aise. Il reconnut toutefois que cette pièce, pour effrayante qu'elle fût au premier abord, lui offrait le réconfort dont il avait besoin. Après tout, ici, il était plus en sûreté que dehors...

Il ferma les yeux, gagné par le sommeil. C'est alors qu'un **petit cri étouffé** le tira de sa torpeur. Il rouvrit les yeux et vit, assis au bord de l'âtre, un chaton gris aux yeux verts qui le regardait. L'animal poussa un autre miaulement.

La présence du chat rassura l'homme. Il se sentit encore plus en sécurité. Il referma les yeux ... pour les rouvrir presque aussitôt, alerté par un nouveau miaulement, plus fort que le premier.

---

**D** Près du chaton gris, se tenait un gros chat tigré ! Maintenant, quatre **yeux verts le fixaient**.

L'homme aimait les chats, cela ne le gêna pas outre mesure. Et il ferma à nouveau les yeux.

**« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? »**

**L'homme sursauta. Qui avait parlé?** Il regarda autour de lui, mais ne vit que les deux chats assis devant l'âtre. Avec un haussement d'épaules, il pensa qu'il avait dû être victime de son imagination. Or, juste à cet instant le chat tigré se tourna vers le chaton et lui dit:

« Attendons le retour de Max... »

**L'homme réprima un frisson**, se frotta les yeux. **Etait-il en train de perdre la raison? Une sorte de sifflement très fort lui perça les tympans. Il crut que son coeur allait s'arrêter de battre....**

---

**A** Un troisième chat, au pelage jaune, de la taille d'un chien, avait rejoint les deux autres.

**« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? »** demanda le chat tigré.

- Attendons le retour de Max.... », répondit le chat jaune.

**Une angoisse incontrôlable** gagna le voyageur. Il calcula le temps qu'il lui faudrait pour atteindre la porte et s'échapper. **Mais il était déjà trop tard ! Un quatrième chat** entra dans la pièce. **Il était aussi gros qu'un léopard, aussi noir que la nuit la plus obscure**, et de ses yeux jaunes, et non verts, il l'observait de la tête aux pieds.

**« Qu'est-ce que nous allons faire de lui? »** demanda le chat jaune.

Attendons le retour de Max..... » répondit le chat noir en s'asseyant devant la porte d'entrée.

---

**Y** Désormais, quatre chats fixaient le voyageur **d'un oeil mauvais**. Non loin de lui, il avisa une fenêtre sans vitre. D'un bond, il quitta son fauteuil et sauta dehors !

« Dites à Max que je n'ai pas le temps de l'attendre! » cria-t-il.

Enfin de retour chez lui, **l'homme s'enferma à double tour dans sa maison. Plus jamais il n'en sortit...Il savait que, quelque part, Max l'attendait.**

## 6.7 : fiche élève

### NUIT D'HORREUR

C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance. (...)

*Le narrateur arrive dans la maison d'un garde-forestier. Il y découvre un vieil homme, ses deux fils et son chien. Le vieil homme est armé d'un fusil de chasse ...*

« Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir. »

(...) Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un évènement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et en gémissant. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt ; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain, tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut : un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt ; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter d'une main hésitante ; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle ; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tache blanche avec des yeux lumineux comme ceux des fauves.

Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif.

*La peur* de Guy de Maupassant, nouvelle publiée  
Dans le journal *le Gaulois* en 1882.

## 6.7 : fiche maître

### NUIT D'HORREUR

C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance. (...)

*Le narrateur arrive dans la maison d'un garde-forestier. Il y découvre un vieil homme, ses deux fils et son chien. Le vieil homme est armé d'un fusil de chasse ...*

« Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir. »

(...) Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un évènement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et en gémissant. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt ; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain, tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut : un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt ; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter d'une main hésitante ; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle ; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tache blanche avec des yeux lumineux comme ceux des fauves.

Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif.  
*Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré. Et aussitôt ses fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.*

*Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du cœur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur. Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.  
On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour.*

*Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle.*

*La peur* de Guy de Maupassant, nouvelle publiée  
Dans le journal *le Gaulois* en 1882.

## 6.7 : Pistes de travail

### 1) Lecture silencieuse individuelle

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) Vocabulaire (travail écrit individuel, puis correction collective) - lexique sur la peur (voir fiche générale 6.0)

Consigne : « *Surligne en bleu tout ce qui donne l'impression de peur.* »

(voir fiche suivante, pour la correction de cette consigne.)

Montrer que, grâce au choix des mots, il y a une gradation dans l'intensité de l'angoisse.

### 4) Production d'écrits

Consigne : « *D'après toi qui est dehors ? Décris-le.* » Les plus rapides peuvent dessiner celui qu'ils ont décrit.

### 5) Prolongement possible en arts plastiques

Faire dessiner à la craie grasse l'être décrit en 4).

## 6.7 : fiche maître (correction)

### NUIT D'HORREUR

C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance. (...)

*Le narrateur arrive dans la maison d'un garde-forestier. Il y découvre un vieil homme, ses deux fils et son chien. Le vieil homme est armé d'un fusil de chasse ...*

« Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans cette nuit. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir. »

(...) Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un évènement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et en gémissant. Cette bête nous rendait fous ! Alors, le paysan qui m'avait amené se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt ; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain, tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut : un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt ; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter d'une main hésitante ; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés ; puis il revint, frôlant toujours la muraille ; et il gratta légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle ; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tache blanche avec des yeux lumineux comme ceux des fauves.

Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif. Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré. Et aussitôt ses fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du cœur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur. Nous restâmes là jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.

On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour.

Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle.

*La peur* de Guy de Maupassant, nouvelle publiée  
Dans le journal *le Gaulois* en 1882.

## 6.8 Fiche élève

### Les événements de Drimaghleen

WILLIAM TREVOR

Jamais rien d'aussi épouvantable ne s'était produit à Drimaghleen ; jamais ses habitants n'avaient été aussi profondément choqués. Ils avaient eu leur lot de détresse, comme tout le monde ; le souvenir d'événements dramatiques était encore dans les mémoires ; on racontait des histoires d'un passé plus reculé. Au cours des années 1880, une femme connue sous le nom de la femme du capitaine était partie avec un marchand ambulante bossu. En 1798, on avait fait de la résistance dans les collines et on s'était battu dans Drimaghleen même. Pendant les Troubles, un homme de la région avait été exécuté dans un champ par les *Black and Tans*. Mais aucune histoire, aucun souvenir lointain ne pouvait égaler l'horreur de la tragédie qui était réservée aux gens de Drimaghleen le 22 mai 1985, un mercredi matin.

Les McDowd, ce matin-là, s'éveillèrent dans leur ferme et commencèrent leur journée comme ils l'avaient toujours fait. McDowd enfila sa chemise et son pantalon et décrocha son pardessus noir d'une des patères près de la porte de la cuisine. Il l'attacha avec un morceau de ficelle qu'il conservait dans une des poches, trouva ses chaussettes dans ses bottes en caoutchouc et sortit avec ses deux chiens de berger chercher les vaches afin de les traire. Sa femme fit sa toilette, mit la bouilloire sur la cuisinière et frappa à la porte de la chambre de sa fille. « Maureen ! appela-t-elle. Allez viens, Maureen ! »

Petits Romans noirs irlandais (Rivages / Noirs)

## Les événements de Drimaghleen

WILLIAM TREVOR

Jamais rien d'aussi réjouissant ne s'était produit à Drimaghleen ; jamais ses habitants n'avaient été aussi profondément heureux. Ils avaient eu leur lot de joies, comme tout le monde ; le souvenir d'événements festifs était encore dans les mémoires ; on racontait des histoires d'un passé plus reculé. Au cours des années 1880, une femme connue sous le nom de la femme du capitaine avait sauvé la vie d'un marchand ambulancier bossu. En 1798, on avait fait bombance dans les collines et on avait dansé dans Drimaghleen même. Pendant les Troubles, un homme de la région avait été porté en triomphe dans un champ par les *Black and Tans*. Mais aucune histoire, aucun souvenir lointain ne pouvait égaler l'entrain de la fête qui était réservée aux gens de Drimaghleen le 22 mai 1985, un mercredi matin.

Les McDowd, ce matin-là, s'éveillèrent dans leur ferme et commencèrent leur journée comme ils l'avaient toujours fait. McDowd enfila sa chemise et son pantalon et décrocha son pardessus noir d'une des patères près de la porte de la cuisine. Il l'attacha avec un morceau de ficelle qu'il conservait dans une des poches, trouva ses chaussettes dans ses bottes en caoutchouc et sortit avec ses deux chiens de berger chercher les vaches afin de les traire. Sa femme fit sa toilette, mit la bouilloire sur la cuisinière et frappa à la porte de la chambre de sa fille. « Maureen ! appela-t-elle. Allez viens, Maureen ! »

**Petits Romans noirs irlandais** (Rivages / Noirs)

## Les événements de Drimaghleen

WILLIAM TREVOR

Jamais rien d'aussi troublant ne s'était produit à Drimaghleen ; jamais ses habitants n'avaient été aussi profondément ébahis. Ils avaient eu leur lot de découvertes, comme tout le monde ; le souvenir d'événements ahurissants était encore dans les mémoires ; on racontait des histoires d'un passé plus reculé. Au cours des années 1880, une femme connue sous le nom de la femme du capitaine s'était substituée à un marchand ambulant bossu. En 1798, on avait fait des expériences dans les collines et on s'était retrouvé dans Drimaghleen même. Pendant les Troubles, un homme de la région avait été métamorphosé dans un champ par les *Black and Tans*. Mais aucune histoire, aucun souvenir lointain ne pouvait égaler l'originalité de la surprise qui était réservée aux gens de Drimaghleen le 22 mai 1985, un mercredi matin.

Les McDowd, ce matin-là, s'éveillèrent dans leur ferme et commencèrent leur journée comme ils l'avaient toujours fait. McDowd enfila sa chemise et son pantalon et décrocha son pardessus noir d'une des patères près de la porte de la cuisine. Il l'attacha avec un morceau de ficelle qu'il conservait dans une des poches, trouva ses chaussettes dans ses bottes en caoutchouc et sortit avec ses deux chiens de berger chercher les vaches afin de les traire. Sa femme fit sa toilette, mit la bouilloire sur la cuisinière et frappa à la porte de la chambre de sa fille. « Maureen ! appela-t-elle. Allez viens, Maureen ! »

Petits Romans noirs irlandais (Rivages / Noirs)

## Les événements de Drimaghleen

WILLIAM TREVOR

Jamais rien d'aussi ..... ne s'était produit à Drimaghleen ; jamais ses habitants n'avaient été aussi profondément ..... Ils avaient eu leur lot de ....., comme tout le monde ; le souvenir d'événements ..... était encore dans les mémoires ; on racontait des histoires d'un passé plus reculé. Au cours des années 1880, une femme connue sous le nom de la femme du capitaine ..... un marchand ambulant bossu. En 1798, on avait fait ..... dans les collines et on ..... dans Drimaghleen même. Pendant les Troubles, un homme de la région avait été ..... dans un champ par les *Black and Tans*. Mais aucune histoire, aucun souvenir lointain ne pouvait égaler ..... de la ..... qui était réservée aux gens de Drimaghleen le 22 mai 1985, un mercredi matin.

Les McDowd, ce matin-là, s'éveillèrent dans leur ferme et commencèrent leur journée comme ils l'avaient toujours fait. McDowd enfila sa chemise et son pantalon et décrocha son pardessus noir d'une des patères près de la porte de la cuisine. Il l'attacha avec un morceau de ficelle qu'il conservait dans une des poches, trouva ses chaussettes dans ses bottes en caoutchouc et sortit avec ses deux chiens de berger chercher les vaches afin de les traire. Sa femme fit sa toilette, mit la bouilloire sur la cuisinière et frappa à la porte de la chambre de sa fille. « Maureen ! appela-t-elle. Allez viens, Maureen ! »

## 6.8 : fiche maître

### Les événements de Drimaghleen

WILLIAM TREVOR

Jamais rien d'aussi **épouvantable** ne s'était produit à Drimaghleen ; jamais ses habitants n'avaient été aussi profondément **choqués**. Ils avaient eu leur lot de **détresse**, comme tout le monde ; le souvenir d'événements **dramatiques** était encore dans les mémoires ; on racontait des histoires d'un passé plus reculé. Au cours des années 1880, une femme connue sous le nom de la femme du capitaine **était partie avec** un marchand ambulancier bossu. En 1798, on avait fait **de la résistance** dans les collines et on s'était battu dans Drimaghleen même. Pendant les Troubles, un homme de la région **avait été exécuté** dans un champ par les *Black and Tans*. Mais aucune histoire, aucun souvenir lointain ne pouvait égaler **l'horreur de la tragédie** qui était réservée aux gens de Drimaghleen le 22 mai 1985, un mercredi matin.

Les McDowd, ce matin-là, s'éveillèrent dans leur ferme et commencèrent leur journée comme ils l'avaient toujours fait. McDowd enfila sa chemise et son pantalon et décrocha son pardessus noir d'une des patères près de la porte de la cuisine. Il l'attacha avec un morceau de ficelle qu'il conservait dans une des poches, trouva ses chaussettes dans ses bottes en caoutchouc et sortit avec ses deux chiens de berger chercher les vaches afin de les traire. Sa femme fit sa toilette, mit la bouilloire sur la cuisinière et frappa à la porte de la chambre de sa fille. « Maureen ! appela-t-elle. Allez viens, Maureen ! »

Petits Romans noirs irlandais (Rivages / Noirs)

### Les événements de Drimaghleen

WILLIAM TREVOR

Jamais rien d'aussi **réjouissant** ne s'était produit à Drimaghleen ; jamais ses habitants n'avaient été aussi profondément **heureux**. Ils avaient eu leur lot de **joies**, comme tout le monde ; le souvenir d'événements **festifs** était encore dans les mémoires ; on racontait des histoires d'un passé plus reculé. Au cours des années 1880, une femme connue sous le nom de la femme du capitaine **avait sauvé la vie** d'un marchand ambulancier bossu. En 1798, on avait fait **bombance** dans les collines et on avait dansé dans Drimaghleen même. Pendant les Troubles, un homme de la région avait été **porté en triomphe** dans un champ par les *Black and Tans*. Mais aucune histoire, aucun souvenir lointain ne pouvait égaler **l'entrain de la fête** qui était réservée aux gens de Drimaghleen le 22 mai 1985, un mercredi matin.

Les McDowd, ce matin-là, s'éveillèrent dans leur ferme et commencèrent leur journée comme ils l'avaient toujours fait. McDowd enfila sa chemise et son pantalon et décrocha son pardessus noir d'une des patères près de la porte de la cuisine. Il l'attacha avec un morceau de ficelle qu'il conservait dans une des poches, trouva ses chaussettes dans ses bottes en caoutchouc et sortit avec ses deux chiens de berger chercher les vaches afin de les traire. Sa femme fit sa toilette, mit la bouilloire sur la cuisinière et frappa à la porte de la chambre de sa fille. « Maureen ! appela-t-elle. Allez viens, Maureen ! »

## Les événements de Drimaghleen

WILLIAM TREVOR

Jamais rien d'aussi **troublant** ne s'était produit à Drimaghleen ; jamais ses habitants n'avaient été aussi profondément **ébahis**. Ils avaient eu leur lot de **découvertes**, comme tout le monde ; le souvenir d'événements **ahurissants** était encore dans les mémoires ; on racontait des histoires d'un passé plus reculé. Au cours des années 1880, une femme connue sous le nom de la femme du capitaine **s'était substituée** à un marchand ambulant bossu. En 1798, on avait fait **des expériences** dans les collines et on s'était retrouvé dans Drimaghleen même. Pendant les Troubles, un homme de la région **avait été métamorphosé** dans un champ par les *Black and Tans*. Mais aucune histoire, aucun souvenir lointain ne pouvait égaler **l'originalité de la surprise** qui était réservée aux gens de Drimaghleen le 22 mai 1985, un mercredi matin.

Les McDowd, ce matin-là, s'éveillèrent dans leur ferme et commencèrent leur journée comme ils l'avaient toujours fait. McDowd enfila sa chemise et son pantalon et décrocha son pardessus noir d'une des patères près de la porte de la cuisine. Il l'attacha avec un morceau de ficelle qu'il conservait dans une des poches, trouva ses chaussettes dans ses bottes en caoutchouc et sortit avec ses deux chiens de berger chercher les vaches afin de les traire. Sa femme fit sa toilette, mit la bouilloire sur la cuisinière et frappa à la porte de la chambre de sa fille. « Maureen ! appela-t-elle. Allez viens, Maureen ! »

Petits Romans noirs irlandais (Rivages / Noirs)

### Pistes de travail

Pour ce travail, la classe sera divisée en trois groupes. Chaque groupe reçoit un des trois textes précédents. Il nomme un secrétaire. Ce dernier explique ce qu'il a lu : personnage, histoire, sentiment évoqué. Après confrontation, les élèves doivent remarquer qu'il s'agit de la même histoire, mais que l'atmosphère a changé. Reprendre sous la forme d'un tableau de trois colonnes ce qui change :

- Ø le premier texte : la peur, l'angoisse avec des événements dramatiques
- Ø le deuxième texte : la joie avec des événements heureux (fête)
- Ø le troisième texte : la surprise avec des événements fantastiques (métamorphose)

Puis faire compléter le quatrième texte, de façon individuelle, en trouvant un nouveau sentiment.

## 5.4 : fiche maître et élève

### SOCRATE

Il y a tout juste dix mois que Socrate est né dans la rue.

Quelques semaines après sa naissance, ses parents ont été emmenés à la fourrière.

Socrate ne les a jamais revus.

Il a dû apprendre à se débrouiller tout seul.

Les poubelles des meilleures boucheries et des plus grands restaurants sont la chasse gardée d'une bande de chiens plus âgés.

Socrate doit se contenter des déchets qu'ils veulent bien lui laisser.

Chaque soir, Socrate erre dans la ville.

Il a beau pleurnicher à la sortie des cinémas ou poursuivre les derniers promeneurs fatigués en remuant la queue, personne ne veut l'adopter.

Seul, la tête lourde de chagrin, il rentre se coucher dans sa petite maison de carton.

Dès l'aube, Socrate parcourt les trottoirs la truffe au ras du sol en espérant trouver quelque chose à se mettre sous la dent.

Un jour, il découvre un drôle d'objet dans le caniveau...

Cela ne se mange pas, mais s'adapte parfaitement à son museau.

Quelle étrange impression...

La tête haute, il entre chez le fleuriste.

Et, pour la première fois de sa vie, on ne le chasse pas.

Un chien à lunettes, comme c'est amusant ! Les fleurs multicolores et leurs parfums lui font tourner la tête.

Socrate n'en croit pas ses yeux. Toutes ces couleurs l'éblouissent, comme jamais auparavant.

Un peu plus loin, Socrate s'arrête à la devanture d'un magasin.

L'étalage est rempli de jouets sans vie. De l'autre côté de la vitrine, Socrate est heureux d'avoir un cœur qui bat dans sa poitrine.

Il se sent vivant, comme jamais auparavant.

Socrate continue sa balade jusqu'au parc.

Derrière ses lunettes, il regarde les poissons prisonniers dans leur bassin de pierre. Lui, peut aller où bon lui semble.

Il se sent libre, comme jamais auparavant.

Le cœur joyeux, Socrate poursuit sa promenade.

Là-haut, une petite musique flotte dans l'air.

C'est une musique qui donne envie de danser. Socrate s'approche...

« Bonjour, le chien », dit le musicien.

« Oh, mais ce sont mes lunettes que tu as sur le bout du museau.

Je les ai perdues ce matin et sans elles, je ne vois plus très bien.

Veux-tu me les rendre, le chien ? »

« Non, répond Socrate, c'est impossible. Grâce à elles, ma vie est devenue belle. Je ne veux plus m'en séparer. »

« Mais, tu n'as pas besoin de lunettes pour être heureux », dit l'accordéoniste.  
« Si, si, répond Socrate... » Avant, tout était gris, tout le monde était méchant avec moi !  
« Je comprends : tu es seul au monde et ta vie n'a pas été rose jusqu'à présent... Ecoute, le chien, deviens mon ami, faisons un bout de chemin ensemble. Je pense pouvoir te faire aimer le monde sans lunettes... »  
Socrate réfléchit.

Il regarde l'accordéoniste qui lui sourit dans sa barbe blanche.  
« Alors, le chien, tu me rends mes lunettes ? »  
Socrate hésite encore un peu puis fait oui de la tête.  
« Viens, mon ami, rentrons à la maison. Un bon dîner nous attend. »

Depuis, Socrate n'est plus jamais seul. La vie lui semble belle.  
Et pourtant, il n'a plus de lunettes sur le bout du nez !

Texte de Rascal  
Illustrations de Gert Bogaerts  
Collection Pastel de l'école des loisirs

## **Pistes de travail :**

- Ø Pourquoi Socrate a-t-il des lunettes ? A quoi lui servent-elles ?
- Ø Comment l'accordéoniste s'y prend-il pour le convaincre de vivre avec lui ? Voir la relation d'amitié qui s'établit entre les deux personnages.
- Ø Voir aussi en 5.4 d'autres propositions d'exploitation

**7**

*Procédés stylistiques*

***CIRCONSCRIPTION DE  
VILLENEUVE D'ASCQ NORD***

## 7.1 : fiche élève

### L'ESCARGOT DANS LE PUIT

Un escargot grimpe le long de la paroi d'un puits de 10 mètres de hauteur. Il parcourt 30 centimètres par jour mais il redescend chaque nuit de 10 centimètres pour aller coucher avec sa femme, qui grimpe moins vite à cause des valises. Si l'on accroche une casserole à la queue de l'escargot, sa vitesse est diminuée de 18% , mais d'autre part, il n'ose plus aller retrouver sa femme car elle se moquerait de lui, et c'est autant de gagné.

Sachant que le haut du puits est enduit d'une couche de colle à escargots sur une distance de 1,33m, sachant ainsi qu'un voyou cruel coupe les cornes de l'escargot avec des ciseaux dès que ce dernier atteint la margelle du puits mais que la mère du voyou l'appelle à la soupe à 19h30...

---

---

---

---

---

François Cavanna

## 7.1 : fiche maître

### L'ESCARGOT DANS LE PUIT

Un escargot grimpe **le long** de la paroi d'un puits de **10 mètres de hauteur**. Il parcourt **30 centimètres par jour** mais il redescend chaque nuit de **10 centimètres** pour aller coucher avec sa femme, qui grimpe moins vite à cause des valises. Si l'on accroche une casserole à la queue de l'escargot, **sa vitesse est diminuée de 18%**, mais d'autre part, il n'ose plus aller retrouver sa femme car elle se moquerait de lui, et c'est autant de gagné.

**Sachant que** le haut du puits est enduit d'une couche de colle à escargots sur **une distance de 1,33m**, sachant ainsi qu'un voyou cruel coupe les cornes de l'escargot avec des ciseaux dès que ce dernier atteint la margelle du puits mais que la mère du voyou l'appelle à la soupe à **19h30**, que pourrions-nous inventer encore pour que l'escargot continue de nous faire rire ?

François Cavanna

## 7.1 : Pistes de travail

### 1) Le maître lit le texte aux enfants.

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) Est-ce un problème ?

Consigne : « *Calcule la distance réelle parcourue par l'escargot par jour ?* »

Le maître demande aux élèves qui a pu résoudre ce problème et qui n'a pas pu. Pourquoi ? On se rend compte que le texte est un faux problème. C'est un texte comique.

### 4) Texte rétro projeté

Consigne : « *Qu'est-ce qui a pu nous faire croire que c'était un problème ?* »

Faire surligner dans le texte des données mathématiques. Faire remarquer la présence de chiffres dans un texte littéraire et d'expressions typiques de problèmes : d'autre part , sachant que...

### 5) Production d'écrits

- a) Consigne : « *Que pourrions-nous inventer encore pour que l'escargot continue de nous faire rire ?* »
- b) Laisser la fin ouverte.

## 7.2

### PROBLÈME

Un roi a trois fils, dix-huit serviteurs, quinze servantes, deux chiens, huit chevaux et trente-quatre pantalons. Un jour, il fait venir ses fils et leur dit :

Je suis né le 18 octobre 12447 à 6h33. Étant donné que nous sommes aujourd'hui le 26 juillet 12518 et qu'il est exactement 13h42, vous pouvez calculer à la minute près l'âge que j'ai. Je suis las de gouverner et j'ai décidé de me retirer. Me succèdera celui d'entre vous qui me rapportera la calculette que m'a volée jadis le sorcier de la Montagne Noire. Bonne chance à vous trois !

Le fils aîné achète une carte du royaume et part à 14h18 avec sa voiture de sport. Il roule à une vitesse moyenne de 182 km/h. Après avoir parcouru une distance de 57 km, il tombe sur un contrôle routier dans une agglomération où la vitesse est limitée à 60 km/h. Les gendarmes lui retirent sur le champ son permis de conduire.

Le deuxième fils du roi se rend à la gare. La demoiselle des renseignements lui indique que le prochain train part à 15h02, qu'il roule à la vitesse de 115km/h et qu'il rattrapera tôt ou tard le train précédent, parti à 13h33 et roulant à la vitesse de 56 km/h.

La demoiselle des renseignements a une très jolie voix. Le fils du roi, pour l'entendre, lui fait répéter deux cent soixante et onze fois l'heure du train. Tant et si bien qu'il rate le départ.

Le fils cadet décide de partir à pied. Il parcourt 203 km en neuf étapes. Arrivé sur la Montagne Noire, il aperçoit une vache sanglotant dans un champ. Il lui demande la cause de son chagrin. Elle lui explique qu'elle est la fille d'un roi riche et puissant, mais que son professeur de mathématiques l'a transformée en vache parce qu'elle n'a pas trouvé la solution de l'exercice 34 page 176. Le prince cadet prend le livre de mathématiques de la princesse-vache et résout le problème en un rien de temps.

Paf ! La vache redevient une merveilleuse princesse. Pour remercier son sauveur, la princesse lui donne un double-décimètre magique et un gros baiser sur la joue. Le prince grimpe jusqu'au sommet de la Montagne Noire et trouve le sorcier devant sa grotte. Le sorcier se précipite sur le prince avec une équerre et un compas, mais le prince lui donne un coup de double-décimètre sur la tête et le transforme en parallépipède rectangle.

Le prince rentre chez lui avec la calculette électronique de son papa. La princesse décide de le suivre. Ils marchent à une vitesse moyenne de 4,032 km/h. La princesse dit « Ah, que j'ai mal aux pieds ! » mille quatre cent soixante-quatre fois par jour. Arrivé au château royal, le prince est sacré roi et épouse la princesse.

Question : combien de temps vivront-ils heureux et combien auront-ils d'enfants ?

Bernard Friot, Histoires pressées, Zanzibar, Milan.

## 7.2 : Pistes de travail

### 1) Le maître lit le texte aux enfants.

### 2) Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)

Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

### 3) Est- ce un problème ?

Faire surligner dans le texte des données mathématiques. Faire remarquer la présence de chiffres dans un texte littéraire.

Faire inventer deux types de questions sur deux colonnes :

- des questions auxquelles on peut répondre ;
- des questions auxquelles on ne peut pas répondre .

Faire vérifier les questions par un voisin.

## 7.3 : fiche élève

### BOURREAU D'ENFANTS

*Le Père.-* Toto, mange ta soupe.

*Toto :* Non, ce soir, j'veux pas manger ma soupe. C'est curieux, ce soir, j'ai pas envie de manger ma soupe.

*Le père.-* Oh ça, je te demande pas de discuter, mon fils. Moi, ton père, je te dis de bouffer ta soupe tout de suite, parce que tout à l'heure, je vais m'énerver, je prends la soupière, je te la fous sut la tronche, ça va être vite fait...

*Toto.-* Ouh, ouh, ouh, ouh,... Y'a mon papa qui veut m'ébouillanter !

*Les voisins.-* Bourreau d'enfants !

*Le père.-* Non, mais dis donc, tu ne vas pas ameuter tout Marseille parce que tu ne veux pas manger ta soupe. Mange-la tout de suite.

*Toto.-* j'la mangerai pas puisque j'en veux pas. Moi, ce soir, j'ai pas envie de manger ma soupe. J'la mangerai pas, j'la mangerai pas...

*Le Père.-* Ecoute : moi j'ai travaillé huit heures, j'ai eu des « chefs » toute la journée, toute la semaine. Or, quand je rentre chez moi, je veux un peu de calme. Mange ta soupe tout de suite, sans ça...

*La Grand-mère.-* Ecoutez, mon gendre, il me semble que, pour l'éducation de votre enfant...

*Le Père.-* Alors vous, la belle-mère, foutez-vous moi la paix...c'est pas le moment, hein ! Parce que tout à l'heure, je vais m'énerver, et pfut... Vous allez monter sur votre vélo, vous allez rentrer vous, vous allez rattraper Anquetil !

*Toto.-* Y'a papa, il veut jeter la Mémé à la rue ! Ouh, ouh, ouh...Mémé reste ici...

*Les voisins.-* Bourreau d'enfants !

*Le Père.-* Tu parles d'un bourreau ! Je suis connu honorablement dans le quartier. Si-lence ! Tais-toi, dis-moi un peu ce que tu veux manger si tu ne veux pas manger ta soupe.

*Toto.-* J'veux pas manger...Ça j'm'y attendais pas alors...Heu...J'veux manger une andouille.

*Le Père.-* A cette heure-là on mange pas d'andouille, on mange sa soupe.

*Toto.-* Ben alors, pourquoi tu m'l'as demandé ?

*Le Père.-* Discute pas ! Fils d'imbécile !

*Toto.-* Oui papa !

*Le Père.-* Non, mais alors là...Fais attention à ce que tu dis, hein ! Parce que si tu veux jouer les idiots avec moi, eh bien, nous serons deux, et c'est toi qui perdras. Mange ta soupe !

*Toto.-* Moi j'veux manger une andouille !

### 7.3 : fiche élève (deuxième partie)

*Le Père.*- Non, tu ne mangeras pas d'andouille.

*Toto.*- Ouh, ouh...

*Les voisins.*- Bourreau d'enfants !

*Le père, excédé, descend les escaliers quatre à quatre. Il réveille le charcutier, et il revient avec une andouille.)*

*Le Père.*- Bon, tu vas te taire ce coup-ci ?

*Toto.*- J'veux que t'en manges un morceau avant moi.

*Le Père.*- Que moi je mange un morceau d'andouille ? Alors, ça, jamais !

*Toto.*- Ouh ! Peut-être que tu veux m'empoisonner ?

*Le Père.*- Non, mais, t'es dingue, non !

*Toto.*- Mange un morceau !

*Le père.*- Non, j'en mangerai pas !

*Toto.*- Ouh, ouh, ouh...

*Les voisins.*- Bourreau d'enfants !

*Le Père.*- Arrête-toi d'hurler, arrête-toi, j't'en supplie ! Je vais le manger, ton morceau d'andouille. Mais après, tu me foutras la paix, hein ? Me faire manger une andouille, moi, un homme de mon âge. (Il parle avec la bouche pleine :) Quelle époque qu'on vit, ma parole. Là, t'es content, je l'ai mangé, ton morceau d'andouille.

*Toto.*- Ouh, ouh, ouh !

*Les voisins.*- Bourreau d'enfants !

*Le père.*- Comment ça ? T'as pas voulu manger ta soupe, tu ne l'as pas mangée. T'as voulu que j'apporte. T'as voulu que j'en mange un morceau, je l'ai mangé, et tu chiales encore ! Pourquoi ?

Fernand Raynaud, Heureux, heureux !  
(édition la Table Ronde.)

## 7.3 : fiche maître

### BOURREAU D'ENFANTS

*Le Père.-* Toto, mange ta soupe.

*Toto :* Non, ce soir, j'veux pas manger ma soupe. C'est curieux, ce soir, j'ai pas envie de manger ma soupe.

*Le père.-* Oh ça, je te demande pas de discuter, mon fils. Moi, ton père, je te dis de bouffer ta soupe tout de suite, parce que tout à l'heure, je vais m'énerver, je prends la soupière, je te la fous sut la tronche, ça va être vite fait...

*Toto.-* Ouh, ouh, ouh, ouh,... Y'a mon papa qui veut m'ébouillanter !

*Les voisins.-* Bourreau d'enfants !

*Le père.-* Non, mais dis donc, tu ne vas pas ameuter tout Marseille parce que tu ne veux pas manger ta soupe. Mange-la tout de suite.

*Toto.-* j'la mangerai pas puisque j'en veux pas. Moi, ce soir, j'ai pas envie de manger ma soupe. J'la mangerai pas, j'la mangerai pas...

*Le Père.-* Ecoute : moi j'ai travaillé huit heures, j'ai eu des « chefs » toute la journée, toute la semaine. Or, quand je rentre chez moi, je veux un peu de calme. Mange ta soupe tout de suite, sans ça...

*La Grand-mère.-* Ecoutez, mon gendre, il me semble que, pour l'éducation de votre enfant...

*Le Père.-* Alors vous, la belle-mère, foutez-vous moi la paix...c'est pas le moment, hein ! Parce que tout à l'heure, je vais m'énerver, et pfut... Vous allez monter sur votre vélo, vous allez rentrer vous, vous allez rattraper Anquetil !

*Toto.-* Y'a papa, il veut jeter la Mémé à la rue ! Ouh, ouh, ouh...Mémé reste ici...

*Les voisins.-* Bourreau d'enfants !

*Le Père.-* Tu parles d'un bourreau ! Je suis connu honorablement dans le quartier. Silence ! Tais-toi, dis-moi un peu ce que tu veux manger si tu ne veux pas manger ta soupe.

*Toto.-* J'veux pas manger...Ça j'm'y attendais pas alors...Heu...**J'veux manger une andouille.**

*Le Père.-* A cette heure-là on mange pas d'andouille, on mange sa soupe.

*Toto.-* Ben alors, pourquoi tu m'l'as demandé ?

*Le Père.-* Discute pas ! **Fils d'imbécile !**

*Toto.-* Oui papa !

*Le Père.-* Non, mais alors là...Fais attention à ce que tu dis, hein ! **Parce que si tu veux jouer les idiots avec moi, eh bien, nous serons deux, et c'est toi qui perdras.** Mange ta soupe !

*Toto.-* Moi j'veux manger une andouille !

*Le Père.-* Non, tu ne mangeras pas d'andouille.

*Toto.-* Ouh, ouh...

*Les voisins.-* Bourreau d'enfants !

*Le père, excédé, descend les escaliers quatre à quatre. Il réveille le charcutier, et il revient avec une andouille.)*

*Le Père.-* Bon, tu vas te taire ce coup-ci ?

*Toto.-* J'veux que t'en manges un morceau avant moi.

*Le Père.-* Que moi je mange un morceau d'andouille ? Alors, ça, jamais !

*Toto.-* Ouh ! Peut-être que tu veux m'empoisonner ?

*Le Père.-* Non, mais, t'es dingue, non !

*Toto.-* Mange un morceau !

*Le père.-* Non, j'en mangerai pas !

*Toto.-* Ouh, ouh, ouh...

*Les voisins.-* Bourreau d'enfants !

*Le Père.-* Arrête-toi d'hurler, arrête-toi, j't'en supplie ! Je vais le manger, ton morceau d'andouille. Mais après, tu me foutras la paix, hein ? Me faire manger une andouille, moi, un homme de mon âge. (Il parle avec la bouche pleine : ) Quelle époque qu'on vit, ma parole. Là, t'es content, je l'ai mangé, ton morceau d'andouille.

*Toto.-* Ouh, ouh, ouh !

*Les voisins.-* Bourreau d'enfants !

*Le père.-* Comment ça ? T'as pas voulu manger ta soupe, tu ne l'as pas mangée. T'as voulu que j'apporte. T'as voulu que j'en mange un morceau, je l'ai mangé, et tu chiales encore ! Pourquoi ?

**Toto.- Ouh ! ouh... T'as mangé le morceau que j'voulais !**

Fernand Raynaud, Heureux, heureux !  
(édition la Table Ronde.)

## 7.3 : Pistes de travail

- 1) **Le maître lit le texte aux enfants.**
- 2) **Questionnement (oral collectif) : étude des composantes du récit**

(Déballage oral afin de vérifier la bonne compréhension de l'histoire et lever les entraves lexicales.)  
Qui ? Quand ? Où ? Quoi ? Comment ?

- 3) **Débat interprétatif collectif**

*Qu'est-ce qui fait rire ?* Revenir sur les indices au rétroprojecteur. Expliquer les expressions comme « manger une andouille » (en bleu dans le texte). Il y a deux niveaux de lecture.

- 4) **Production d'écrits par 2**
- 5) **Lecture de la deuxième partie : débat**
- 6) **Lecture de la chute par le maître**
- 7) **Faire jouer en théâtre**

**7.4**→ Procédés stylistiques :  
Expressions toutes faites (sens figuré)

**C'ETAIT UN BON COPAIN**

Il avait le cœur sur la main  
Et la cervelle dans la lune  
C'était un bon copain  
Il avait l'estomac dans les talons  
Et les yeux dans nos yeux  
C'était un triste copain  
Il avait la tête à l'envers  
Et le feu là où vous pensez  
Mais non quoi il avait le feu au derrière  
C'était un drôle de copain  
Quand il prenait les jambes à son cou  
Il mettait son nez partout  
C'était un charmant copain  
Il avait une dent contre Etienne  
À la tienne Etienne mon vieux  
C'était un amour de copain  
Il n'avait pas sa langue dans la poche  
Ni la main dans la poche du voisin  
Il ne pleurait jamais dans mon gilet  
C'était un copain  
C'était un bon copain

Robert Desnos Corps et biens, Gallimard

## 7.5 fiche élève et maître

### DROLE DE LETTRE !

*Cher Tonton,*

*Hier, je suis allé en cachette chez la sorcière de la rue Béole. Je voulais profiter de son absence pour visiter sa ménagerie. Tu sais, elle a inventé des animaux fantastiques. Dans des cages, j'ai vu un grizzlibellule, qui est un ours qui se pose sur les nénuphars, et un anacondagobert, qui est un serpent qui a mis sa culotte à l'envers.*

*Dans un couloir, j'ai croisé un zèbre-douille (c'est un zèbre qui n'a rien trouvé à manger), et un tapirroulant qui se déplaçait sur ses patins.*

*Un fennec sur son trente-et-un, le fennec-plusultra, était dans une chambre à l'étage. Il dormait à côté d'un pélikangourou, qui est un pélican sauteur. Le léoparapluie ressemblait à une grosse grenouille de la météo- avec des taches. Et l'hélicopotame (c'est un hippopotame avec un rotor) pataugeait dans la baignoire de la salle de bain.*

*Mais j'ai entendu tout à coup la porte d'entrée s'ouvrir au rez-de-chaussée ! C'était la sorcière qui revenait. Alors je me suis caché dans le grenier. Il y avait un hydromadaire (c'est un hydravion qui se pose sur le sable, et un hirondeletplane, qui vole bas quand il va pleuvoir). Un cloporte-avion trottait le long des plinthes.*

*La sorcière grimpa l'escalier. J'avais peur ! Peur !*

*J'ai voulu m'enfuir en prenant l'étourneabus (c'est un oiseau qui prend des passagers), mais hélas la sorcière m'a repéré ! Elle m'a capturé ! Elle s'est mise à piétiner autour de moi en récitant des formules bizarres !*

*Elle m'a changé en Ecurieux !*

*Peux-tu m'envoyer des noisettes ?*

*Je t'embrasse, Jacquot.*

D'autres animaux de la sorcière :

Le microcodile : c'est un micro qui mord les journalistes trop bavards.

L'otorhinocéros : c'est un rhinocéros qui soigne les otites.

À ton avis ? Qu'est-ce qu'un écurieux ?

La sorcière collectionne aussi les grands animaux de la préhistoire :

Le ptérodactylo : c'est un reptile volant qui tape à la machine à écrire.

Le tirajosaure : c'est un reptile qui choisit ses proies à pile ou face. (Il ressemble au Lotericératops.)

Le hilaransaire : c'est un reptile qui aime rigoler.

Drôles de mots ! Okapi et pistolet deviennent okapistolet.

(Un okapistolet, c'est un pistolet avec des rayures ou un okapi qui crache des balles.)

Yak Rivais et Michel Laclos,

Les sorcières sont NRV, « Neuf en poche » L'école des loisirs.

**Pistes de travail :** Principe du mot valise. Possibilité de faire un recueil imaginer par les élèves. Travailler en arts plastiques. Afficher les dessins et deviner le mot valise. Avec la deuxième partie du texte : donne le mot et les élèves trouvent la définition ou inversement.

## 7.6 Jeu de mots

### ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

Alice, qui avait regardé par-dessus son épaule avec curiosité, s'exclama :

« Quelle drôle de montre ! Elle indique le jour du mois et elle n'indique pas l'heure !

- Pourquoi indiquerait-elle l'heure ? murmura le Chapelier. Est-ce que ta montre à toi t'indique l'année où l'on est ?

- Bien sûr que non, répondit Alice sans hésiter ; mais c'est parce qu'elle reste dans la même année pendant très longtemps.

- Ce qui est exactement le cas de ma montre à moi, affirma le Chapelier.

Alice se sentit terriblement déconcertée : cette remarque semblait n'avoir aucun sens.

- Je ne comprends pas très bien, dit-elle aussi poliment qu'elle le put.

- Tiens, le Loir s'est endormi, fit observer le Chapelier.

Et il lui versa un peu de thé chaud sur le museau.

Le Loir secoua la tête avec impatience, puis marmotta sans ouvrir les yeux :

- Bien sûr, bien sûr, c'est exactement ce que j'allais dire.

- As-tu deviné la devinette ? demanda le chapelier en se tournant vers Alice.

- Non, j'y renonce ; quelle est la réponse ?

- Je n'en ai pas la moindre idée, dit le chapelier.

- Moi non plus, dit le Lièvre de Mars.

Alice poussa un soupir de lassitude.

- Je crois que vous pourriez mieux employer votre temps, déclara-t-elle, que de le perdre à poser des devinettes dont vous ignorez la réponse.

- Si tu connaissais le Temps aussi bien que moi, dit le chapelier, tu ne parlerais pas de le perdre. Le Temps est un être vivant.

- Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondit Alice.

- Naturellement ! s'exclama-t-il en rejetant la tête en arrière d'un air de mépris. Je suppose bien que tu n'as jamais parlé au Temps !

- Peut-être que non, répondit-elle prudemment.

Tout ce que je sais, c'est qu'il faut que je batte les temps quand je prends ma leçon de musique.

- Ah ! ça explique tout. Le temps ne supporte pas d'être battu. Si tu étais en bons termes avec lui, il ferait presque tout ce que tu voudrais de la pendule. Par exemple, suppose qu'il soit neuf heures du matin, l'heure de commencer les leçons : tu n'as qu'à dire un mot au temps, et les aiguilles tournent en un clin d'œil ! Voilà qu'il est une heure et demie, l'heure du déjeuner !

- Si seulement ça pouvait être l'heure du déjeuner ! murmura le lièvre de Mars.

- Au début, peut-être pas, déclara le Chapelier ; mais tu pourrais faire rester la pendule sur une heure et demie aussi longtemps que tu voudrais.

- Est-ce ainsi que vous faites, vous ?

Le Chapelier secoua négativement la tête d'un air lugubre.

- Hélas, non ! répondit-il. Nous nous sommes disputés en mars dernier, juste avant que lui ne devienne fou. (il montra le Lièvre de Mars, et sa cuillère à thé.) C'était au grand concert donné par la Reine de cœur, où je devais chanter :

*Scintille, ô ma chauve-souris !  
Que fais-tu dans le soir tout gris ?*

Je suppose que tu connais la chanson ?

- J'ai entendu quelque chose de ce genre.

- Vois-tu, elle continue comme ceci :

*Tu voles dans le ciel d'été,  
Comme un petit plateau à thé !  
Scintille, scintille...*

Ici, le Loir se secoua, et se mit à chanter tout en dormant : « Scintille, scintille, scintille, scintille... »

Et il continua pendant si longtemps qu'ils durent le pincer pour le faire taire.

- Eh bien, j'avais à peine fini le premier vers, reprit le Chapelier, que la Reine se leva d'un bond en hurlant : « Il n'observe pas les pauses entre les mots ; il massacre le temps ! Qu'on lui coupe la tête ! »

- Quelle horrible cruauté ! s'exclama Alice.

- Et depuis ce jour-là, continua le Chapelier d'un ton lugubre, le Temps refuse de faire ce que je lui demande ! Il est toujours six heures à présent.

Alice eut une idée lumineuse.

- Est-ce pour ça qu'il y a tant de tasses à thé sur la table ? demanda-t-elle.

Oui, c'est pour ça, répondit le Chapelier...

## ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

- Serpent, je le répète ! déclara le Pigeon d'une voix plus calme. Puis il ajouta, avec une sorte de sanglot :
- J'ai tout essayé, mais rien ne semble les satisfaire !
- Je ne comprends pas du tout de quoi vous parlez, dit Alice.
- J'ai essayé les racines d'arbres, j'ai essayé les talus, j'ai essayé les haies, continua le Pigeon, sans prêter attention à elle. Mais ces serpents ! Impossible de les satisfaire !

Alice était de plus en plus intriguée ; cependant elle pensa qu'il était inutile de prononcer un mot de plus avant que le pigeon eût fini de parler.

- Comme je n'avais pas assez de mal à couvrir les œufs, poursuivit-il d'un ton lamentable, il faut encore que je reste nuit et jour sur le qui-vive à cause de ces maudits serpents ! Ma parole, voilà trois semaines que je n'ai pas fermé l'œil !
- Je suis navrée que vous ayez des ennuis, dit Alice qui commençait à comprendre.
- Et juste au moment où j'avais pris l'arbre le plus haut du bois, continua le Pigeon, dont la voix monta jusqu'à devenir un cri aigu, juste au moment où je croyais être débarrassé d'eux, voilà qu'ils descendent du ciel en se tortillant ! Pouah ! Sale serpent !
- Mais je vous répète que je ne suis pas un serpent ! Je suis...je suis...
- Eh bien, parlez ! Dites-moi ce que vous êtes ! vociféra le Pigeon. Je vois bien que vous essayez d'inventer quelque chose !
- Je...je suis une petite fille, dit Alice d'une voix hésitante, car elle se rappelait tous les changements qu'elle avait subis ce jour-là.
- Comme c'est vraisemblable ! s'exclama le Pigeon d'un ton profondément méprisant. J'ai vu pas mal de petites filles dans ma vie, mais aucune n'avait un cou pareil ! Non, non ! Vous êtes un serpent, inutile de le nier. Je suppose que vous allez me raconter aussi que vous n'avez jamais goûté à un œuf !
- J'ai certainement goûté à des œufs, répliqua Alice, qui était une enfant très franche ; mais, voyez-vous, les petites filles mangent autant d'œufs que les serpents.
- Je n'en crois rien. Pourtant, si c'est vrai, alors les petites filles sont une espèce de serpent, un point c'est tout.

Cette idée était tellement nouvelle pour Alice qu'elle resta sans mot dire pendant une ou deux minutes, ce qui donna au Pigeon l'occasion d'ajouter :

- Je sais très bien que vous cherchez des œufs ; dans ces conditions, qu'est-ce que cela peut me faire que vous soyez une petite fille ou un serpent ?
- Cela me fait beaucoup, à moi, dit Alice vivement. Mais il se trouve justement que je ne cherche pas d'œufs ; d'ailleurs, si j'en cherchais, je ne voudrais pas de vos œufs à vous : je ne les aime pas lorsqu'ils sont crus.
- En ce cas, allez-vous en ! grommela le Pigeon d'un ton maussade, en s'installant de nouveau dans son nid.

Alice se blottit parmi les arbres non sans peine...

## 7.8 → l'absurde

### ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

« Moi, quand je serai duchesse, pensa-t-elle (mais sans beaucoup de conviction), je n'aurai pas un seul grain de poivre dans ma cuisine. La soupe est toute bonne sans poivre... Peut-être que c'est toujours le poivre qui rend les gens furieux, continua-t-elle, ravie d'avoir découvert une nouvelle règle, et le vinaigre qui les rend aigres... et la camomille qui les rend amers..., et... et le sucre d'orge et les friandises qui rendent les enfants doux et aimables. Je voudrais bien que tout le monde sache cela, parce que, alors, les gens seraient moins avares de sucreries... »

Ayant complètement oublié l'existence de la Duchesse, elle fut un peu saisie en entendant sa voix tout près de son oreille :

- Ma chère enfant, tu es en train de penser à une chose qui te fait oublier de parler. Pour l'instant je ne peux pas te dire quelle est la morale à tirer de ce fait, mais je m'en souviendrai dans un instant.
- Peut-être qu'il n'y a pas de morale à en tirer, risqua Alice.
- Allons donc ! s'exclama la Duchesse tout en se serrant contre elle. On peut tirer une morale de tout : il suffit de la trouver.

Alice n'aimait pas du tout avoir la Duchesse si près d'elle : d'abord parce qu'elle était vraiment très laide ; ensuite, parce qu'elle avait exactement la taille qu'il fallait pour pouvoir appuyer son menton sur l'épaule d'Alice, et c'était un menton désagréablement pointu. Néanmoins, comme elle ne voulait pas être grossière, elle supporta de son mieux ce désagrément.

- On dirait que la partie marche un peu mieux, fit-elle observer.
- C'est exact. Et la morale de ce fait est : « oh ! c'est l'amour, l'amour, qui fait tourner la terre ! »
- Quelqu'un a dit, murmura Alice, que la terre tournait bien quand chacun s'occupait de ses affaires !
- Ma foi ! cela revient à peu près au même, dit la Duchesse en lui enfonçant son petit menton pointu dans l'épaule. puis elle ajouta :
- Et la morale de ce fait est : « occupez-vous du sens, et les mots s'occuperont d'eux-mêmes. »

« Quelle manie elle a de tirer une morale de tout ! » pensa Alice.

- Je parie que tu te demandes pourquoi je ne mets pas mon bras autour de ta taille, reprit la Duchesse après un moment de silence. C'est parce que je ne suis pas sûre de l'humeur de ton flamant. Faut-il que je tente l'expérience ?
- Il pourrait vous piquer d'un coup de bec, dit prudemment Alice qui ne tenait pas du tout à la voir tenter l'expérience.
- Tout à fait exact. Les flamants et la moutarde piquent également. Et la morale de ce fait est : « qui se ressemble, s'assemble. »
- Mais la moutarde ne ressemble pas à un flamant.
- Tu as raison, comme d'habitude. Ce que tu exprimes clairement les choses !
- Il me semble bien que la moutarde est un minéral, poursuivit Alice.

Bien sûr que c'en est un, dit la Duchesse, qui semblait prête à approuver toutes ces paroles...

## ALICE AU PAYS DES MERVEILLES

- Prenons places ! cria la Reine d'une voix de tonnerre.

Sur quoi, tous se mirent à courir dans tous les sens, en se cognant les uns contre les autres. Néanmoins, au bout d'une ou deux minutes, chacun se trouva à son poste et la partie commença.

Alice n'avait jamais vu un terrain de croquet aussi bizarre : il était tout en creux et en bosses ; les boules étaient des hérissons vivants ; les maillets, des flamants vivants ; et les soldats devaient se courber en deux, pieds et mains placés sur le sol, pour former les arceaux.

Dès le début, Alice trouva que le plus difficile était de se servir de son flamant : elle arrivait sans trop de mal à le tenir à plein corps sous son bras, les pattes pendantes, mais, généralement, au moment précis où, après lui avoir mis le cou bien droit, elle s'apprêtait à cogner sur le hérisson avec sa tête, le flamant ne manquait pas de se retourner et de la regarder bien en face d'un air si intrigué qu'elle ne pouvait s'empêcher de rire ; d'autre part, quand elle lui avait fait baisser et s'apprêtait à recommencer, elle trouvait on ne peut plus exaspérant de s'apercevoir que le hérisson s'était déroulé et s'éloignait lentement ; de plus, il y avait presque toujours un creux ou une bosse à l'endroit où elle se proposait d'envoyer le hérisson ; et comme en outre, les soldats courbés en deux n'arrêtaient pas de se redresser pour s'en aller vers d'autres parties du terrain, Alice en vint bientôt à conclure que c'était vraiment un jeu très difficile.

Les joueurs jouaient tous en même temps sans attendre leur tour ; ils se discutaient sans arrêt et s'arrachaient les hérissons. Au bout d'un instant la Reine, entrant dans une furieuse colère, parcourut le terrain en tapant du pied et en criant : « Qu'on lui coupe la tête ! Qu'on lui coupe la tête ! » à peu près une fois par minute.

Alice commençait à se sentir très inquiète ; à vrai dire, elle ne s'était pas encore disputée avec la Reine, mais elle savait que cela pouvait arriver d'un moment à l'autre. « Et dans ce cas, pensait-elle qu'est-ce que je deviendrais ? Ils sont terribles, avec leur manie de couper la tête aux gens ; ce qui est vraiment extraordinaire, c'est qu'il y ait encore des survivants ! »

## 7.10

### ROBINSON CRUSOE

Robinson est naufragé sur une île. Il rencontre Vendredi qui appartient à une tribu indienne. Il lui apprend le Français. Celui-ci, en échange, lui apprend une autre manière de regarder le monde.

- Si c'était un arbre, ce serait un palmier à cause des poils fauves qui en couvrent le tronc. Si c'était un oiseau, ce serait le corbeau du Pacifique à cause de son cri rauque et aboyant, si c'était une partie de mon corps, ce serait ma main gauche à cause de la fidélité avec laquelle elle aide ma main droite. Si c'était un poisson ce serait le brochet chilien à cause de ses dents aiguisées. Si c'était un fruit, ce serait deux noisettes, à cause de ses petits yeux bruns. Qu'est-ce que c'est ?
- C'est Tenn, notre bon chien...

*Michel Tournier,*  
Vendredi ou la vie sauvage,  
Folio junior, Gallimard, 1977

Note concernant l'auteur :

*Michel Tournier* écrit pour les adultes et les enfants. Il est l'auteur de très belles histoires que tu trouveras facilement en bibliothèque : Vendredi ou la vie sauvage, les Rois mages, Pierrot ou les secrets de la nuit.

**Pistes de travail :** Travail du portrait chinois.

## 7.11

→ Personnification

### LE PETIT TRAIN

Le petit train nous emmène, sorte de jouet mécanique, assez solide pour porter une dizaine de voyageurs et quelques paniers de poissons.

Il s'arrête quand il veut, quand les voyageurs lui font signe...Au passage à niveau, point de barrière : le train laisse aux rares voitures le temps nécessaire, regarde prudemment à gauche et à droite, siffle longuement, s'assure s'il n'y a plus personne et repart.

À chaque gare, il s'amuse, lâche un wagon, en accroche un autre, en tamponne un troisième par mégarde, feint de manœuvrer et, vite essoufflé, se désaltère à la prise d'eau.

Jules Renard  
Œuvres complètes.

## 7.12

### UN DROLE DE BONHOMME

Nous en étions à l'épineuse question de savoir pourquoi Jules César avait perdu la Deuxième Guerre mondiale, quand cet abominable Blount fit irruption dans la classe. Il était tout à fait exceptionnel qu'on vît Blount interrompre un cours et plus exceptionnel encore qu'il osât affronter notre professeur d'histoire dont l'humeur chagrine n'incitait guère à des visites. L'appariteur s'essuya les pieds sur un invisible paillason, se dandina sur place, puis, après avoir remonté son pantalon dans un déhanchement comique et nous avoir gratifiés d'un regard plein de mépris, il se dirigea hardiment, du pas d'un paysan au tribunal, vers le bureau du professeur d'histoire.

Blount était un drôle de bonhomme. Imaginez un instant un homme grand et élancé, aux gestes gracieux, plein d'allant et d'esprit, toujours prêt à rendre service ou à plaisanter avec son prochain ; imaginez un homme impeccablement vêtu, à la démarche assurée, au regard conquérant... et vous aurez un portrait fidèle de ce que n'était pas ce cher Blount, lequel ressemblait plutôt à un gnome, à un monstre hideux ou à un œuf monté sur de courtes échasses. Il avait une épouvantable voix de crécelle, des allures de rat, un nez effilé et pointu, des oreilles démesurément grandes et poilues. Ses yeux pétillaient d'une sournoise malice. Inutile de dire qu'il était craint de tous. Il occupait le poste obscur d'homme à tout faire ; tour à tour concierge, électricien, jardinier, surveillant, coursier, il était la mauvaise conscience du collège. On le voyait partout, surgir à l'improviste dans un couloir, espionner un groupe d'élèves sous le préau, manigancer dieu sait quelle affaire dans son antre qui ressemblait à un véritable magasin d'antiquités tant il était rempli d'objets hétéroclites ramassés à droite, à gauche. Son plaisir, et sa fierté, était de pouvoir cafarder auprès du directeur ce qui se passait au collège.

Gilles Laurendon,  
Les aventures de l'extravagant Timéon,  
« Arc en poche » Nathan.

## 7.13

### UN DE TROP

Un autocar bondé était sur le point de quitter Manchester pour Stockport quand la contrôleuse s'est aperçue qu'il y avait un passager debout de trop.

Elle a demandé : « Qui est-ce qui est monté le dernier ? »

Personne n'a soufflé mot. Elle a déclaré que l'autocar ne partirait pas tant que le passager excédentaire ne serait pas descendu. Et elle est allée chercher le conducteur qui a demandé à son tour : « Alors, qui est-ce qui est monté le dernier ? » Personne n'a rien dit et il a déclaré qu'il allait appeler un agent. Pendant que la contrôleuse, le conducteur et l'inspecteur cherchaient un agent, un petit homme s'est approché de l'arrêt et il a demandé : « c'est bien l'autocar de Stockport ? » On lui a dit que oui et il est monté.

Quelques instants plus tard, la contrôleuse, le conducteur et l'inspecteur sont revenus, accompagnés d'un agent de police. Il a demandé : « Que se passe-t-il ? Qui est-ce qui est monté le dernier ? Le petit homme a dit : « c'est moi. »

L'agent lui a dit : « c'est bon, descendez »

Tous les passagers ont éclaté de rire. La contrôleuse, pensant qu'ils se moquaient d'elle, a fondu en larmes, et elle a dit qu'elle n'irait pas à Stockport.

L'inspecteur a demandé à une autre contrôleuse de prendre sa place. Elle a remarqué le petit homme qui attendait à l'arrêt, et elle lui a dit : « Qu'est-ce que vous faites là ? »

Il lui a dit : « J'attends l'autocar de Stockport. » Elle lui a dit : « c'est celui-là. Vous montez ou vous ne montez pas ? »

## 7.14 fiche élève

### FAÇONS DE PARLER.

Papa, il est prof de français...Oh, pardon : *mon père enseigne la langue et la littérature françaises.* C'est pas marrant tous les jours ! Je veux dire : *parfois, la profession de mon père est pour moi cause de certains désagréments.*

L'autre jour , par exemple. En sciant du bois, je me suis coupé le pouce. Profond ! J'ai couru trouver papa qui lisait dans le salon.

- Papa, papa ! Va vite chercher un pansement, je pisse le sang ! ai-je hurlé en tendant mon doigt blessé.

Je te prie de bien vouloir t'exprimer correctement, a répondu mon père sans même lever le nez de son livre. J'ai corrigé .....

- Voilà un exposé des faits clair et précis, a déclaré papa.

- Luc je ne comprends pas ce langage, a répliqué papa, insensible.

- *La douleur est intolérable, ai-je traduit, je te serais donc extrêmement reconnaissant de bien m'accorder sans délai les soins nécessaires.*

- Ah, voilà qui est mieux, a commenté papa satisfait. Examinons d'un peu plus près cette égratignure.

Il a baissé son livre et m'a aperçu, grimaçant de douleur et serrant mon pouce sanguinolent.

- Mais t'es cinglé ou quoi ? a-t-il hurlé, furieux. Veux-tu foutre le camp , tu pisses le sang ! Tu as dégueulassé la moquette ! File à la salle de bains et démerde-toi ! Je ne veux pas voir cette boucherie !

- *J'ai failli répondre : « Très cher papa, votre façon de parler m'est complètement étrangère. Je vous saurais gré de bien vouloir vous exprimer en français. » Mais j'ai préféré ne rien dire.*

De toute façon, j'avais parfaitement compris. Je suis doué pour les langues , moi.

## 7.14 fiche maître

### Démarche

#### a) Début du texte

« Papa, il est prof de français... Oh, pardon : mon père enseigne la langue et la littérature françaises. C'est pas marrant tous les jours ! Je veux dire : parfois, la profession de mon père est pour moi cause de certains désagréments. »

**Pourquoi le narrateur dit-il : « C'est pas marrant tous les jours ? » Le narrateur possède deux « façons de parler, deux langues françaises » : Comment les appelleriez-vous ? Les utilisez-vous ? Quand ? Avec qui ?**

#### b) Suite de l'histoire

Le professeur propose alors d'écrire dans les blancs du texte. Lorsque le travail sur table est terminé, quatre élèves sont envoyés au tableau en même temps. Chacun écrit ses productions et un travail de comparaison peut commencer. Pour que ce travail soit riche, il est nécessaire de choisir des élèves qui ont produit des textes divers, parfois "fautifs" afin que le débat puisse s'installer.

En effet, il est intéressant de noter combien les représentations des élèves quant à la langue soutenue par exemple, sont variées et parfois surprenantes. Pour l'un la transformation de "papa" en "père" ou le passage du "tu" au "vous" suffisent à marquer le changement de niveau de langue. Pour d'autres le choix d'un vocabulaire plus "riche" marquera ce passage. Rares sont ceux qui modifient l'organisation de la phrase en même temps qu'ils choisissent un vocabulaire adapté. C'est dans la confrontation de ces diverses conceptions que peuvent - collectivement - se construire, d'abord les caractéristiques du langage soutenu, ensuite celui du langage familier... et celui du langage courant.

#### c) Lecture de la fin du texte

##### Que se passe-t-il ?

**Pourquoi le papa parle-t-il ainsi ? Pourquoi le narrateur dit-il : « - J'ai failli répondre : « Très cher papa, votre façon de parler m'est complètement étrangère. Je vous saurais gré de bien vouloir vous exprimer en français. » Mais j'ai préféré ne rien dire. »**

A ce moment de l'activité, juste après l'éclat de rire gêné et général de la classe, " Un prof parle comme ça ? Et vous, Monsieur, ça vous arrive de dire des gros mots ?" les élèves découvrent qu'une langue varie non pas selon la catégorie sociale à laquelle on appartient, mais plutôt selon la situation d'énonciation dans laquelle se trouve son locuteur... Et un locuteur, même professeur de langue française, peut se mettre en colère.

#### d) Synthèse

**« Nous sommes tous doués pour les langues » Qui parle familièrement ? Dans quelles circonstances ? Essayez de trouver des situations où vous parlez en langage courant, soutenu, familier...**

## JE SUIS NÉE EN CHINE

Dans le bureau de mon père trônait un globe terrestre. Les pays du monde y faisaient la ronde et je savais montrer du doigt l'endroit précis où je me trouvais depuis toujours. Je ne vivais pas où j'aurais dû vivre- pas du bon côté du globe. J'habitais en Chine, dans une ville qui s'appelait Hankéou, point minuscule au coude d'une ligne sinueuse qui fissurait le pays en deux. Cette ligne, m'avait-on dit, c'était le fleuve, le Yang-tsé-kiang, mais qui aurait deviné, à voir ce mince fil sur la carte, ce qu'était le Yang-tsé ?

Des eaux rougeâtres, couleur de fauve, couleur de moutarde et de boue. Une largeur à donner le vertige. Et cette odeur de vase qui remontait du fond du fleuve, du fond des temps. Parfois de vieilles femmes s'agenouillaient sur la rive et suppliaient le dieu Fleuve de leur rendre un enfant noyé. Je les voyais frapper le sol et se lamenter à grand bruit pour attirer l'attention du dieu, mais je savais combien celui-ci était occupé. Il y avait tant d'animation, tant de monde sur le Yang-Tsé. Des coolies, venus puiser de l'eau ; des femmes, qui lavaient leur linge ; des flopees de bateaux, véritables maisons flottantes où vivaient nuit et jour des familles entières-marmaille, adultes, vieillards, sans parler des cochons et des poules ; d'immenses jonques aux voiles incurvées, avec des yeux peints sur la coque qui regardaient droit devant eux. J'aimais ce grand fleuve mais, bien sûr, chez moi, c'était de l'autre côté, de la terre. En Amérique où vivait ma grand-mère.

« Nos œufs ont éclos ce matin, écrivait grand-mère. Si tu savais comme ils sont mignons, ces vingt-cinq petits poussins jaunes ! »

## 7.16

—► Description de paysage

### L'ILE AUX CHEVAUX

Lorsqu'il m'arrive aujourd'hui de penser à l'île des Chevaux, je la revois telle qu'elle m'apparut du bateau, la première fois que j'y abordai. Jusqu'alors, je l'avais vue comme un croissant plus sombre, se détachant au loin sur le bleu de la mer. Elle était généralement ourlée d'écume blanche là où les vagues déferlaient sur les rochers. Durant les tempêtes, les embruns dardaient vers le ciel des langues neigeuses,

qui retombaient en un poudrolement de brume. Nous ressentions leur fracas à sept milles de distance, même si nous ne pouvions l'entendre. Le ciel et la mer étaient alors de gris de plomb, mais l'île brillait d'une étrange lumière, comme argentée, et les habitants d'Inishmore prétendaient que les farouches destriers espagnols essayaient d'aborder sur l'île des Chevaux.

Inishmore, c'est nôtre île ? Elle est située à trois milles au large de la côte de Connamara, presque à l'entrée de Galway Bay. Elle projette dans la baie ses contours épais, avec de hautes falaises qui nous évitent d'être balayés par les fortes lames de l'Atlantique durant l'hiver. Lorsqu'on se trouve au sommet des falaises, par un beau jour d'été, il semble que l'on pourrait atteindre d'un jet de pierre le phare de Bungwola, qui domine la plus grande des îles d'Aran. Inishmore est un beau coin, et nous y avons une vie bien plaisante, mais qui ne conviendrait pas à tout le monde.

Des maisons sont disséminées à travers toute l'île, mais il n'y a qu'un seul village. On l'appelle Garavin, ce qui signifie « mauvais temps ». Il ne mérite d'ailleurs pas ce nom, car il est du côté abrité de l'île, là où se trouve l'appartement. Il y a deux boutiques, et une forge où l'on peut aussi bien faire cercler de métal la roue d'une charrette que ferrer un cheval. Il y a aussi la taverne de Matt Faherty, où les hommes de l'île viennent le soir boire une bière, et un bureau de poste tenu par les femmes les plus revêches de toute l'Irlande. Je ne sais pas si elles deviennent acariâtres à force de travailler à la poste ou si on les a choisies parce qu'elles sont acariâtres ! En tout cas, nous avons à Inishmore un dicton vieux de soixante-dix ans : « Hargneux comme le chat de la poste... »(...)

Par une matinée ensoleillée de fin d'avril, j'étais sur la plage rocailleuse de Garavin, en train de ramasser du varech. Nous avons terminé la veille les semailles de printemps, mais nous étions très occupés à mettre en état un nouveau champ à l'aide de varech et de sable, afin qu'il soit prêt pour l'année suivante. C'était un travail pénible. Le varech était alourdi par l'eau et le sable, la faucille était émoussée. L'âne était de mauvais poil et renversa deux fois les paniers avant que je ne sorte les cailloux ; après quoi il me regarda de côté en grimaçant, jusqu'à ce que je lui tire les oreilles. J'étais dans une belle colère contre le monde entier, lorsque j'ai levé les yeux et aperçu Pat Conroy, debout en haut de la grève, qui me regardait en riant de tout son cœur.

(...) Part et moi étions de grands amis. En l'apercevant, ma mauvaise humeur disparut.

Eilis Dillon, L'île des chevaux

Nathan.

*LECTURE CYCLE 3*

**8**

*Autres textes*

***CIRCONSCRIPTION DE  
VILLENEUVE D'ASCQ NORD***

## 8.1

### Texte de travail :

...j'avais refermé la portière, avec l'espérance de rester seul, quand elle se rouvrit brusquement, et j'entendis une voix qui disait :

« Prenez garde, monsieur, nous nous trouvons juste au croisement des lignes ; le marchepied est très haut. »

Une autre voix répondit :

« Ne crains rien, Laurent, je vais prendre les poignées. »

Puis une tête apparut coiffée d'un chapeau rond, et deux mains, s'accrochant aux lanières de cuir et de drap suspendues des deux côtés de la portière, hissèrent lentement un grand corps, dont les pieds firent sur le marchepied un bruit de canne frappant le sol.

### *Texte complet pour valider : l'infirmier*

Cette aventure m'est arrivée vers 1882. Je venais de m'installer dans le coin d'un wagon vide, et j'avais refermé la portière, avec l'espérance de rester seul, quand elle se rouvrit brusquement, et j'entendis une voix qui disait :

« Prenez garde, monsieur, nous nous trouvons juste au croisement des lignes ; le marchepied est très haut. »

Une autre voix répondit :

« Ne crains rien, Laurent, je vais prendre les poignées. »

Puis une tête apparut coiffée d'un chapeau rond, et deux mains, s'accrochant aux lanières de cuir et de drap suspendues des deux côtés de la portière, hissèrent lentement un grand corps, dont les pieds firent sur le marchepied un bruit de canne frappant le sol.

Or, quand l'homme eut fait entrer son torse dans le compartiment, je vis apparaître, dans l'étoffe flasque du pantalon, le bout peint en noir d'une jambe de bois, qu'un autre pilon pareil suivit bientôt.

Une tête se montra derrière ce voyageur, et demanda :

« Vous êtes bien, monsieur ?

- oui, mon garçon.

- alors, voilà vos paquets et vos béquilles. »

Maupassant

- Mouches et autres nouvelles.

## 8.2

### L'évasion de Kamo :La bécane héroïque

- Pas question que je monte là-dessus, déclara Kamo. Il tenait la bicyclette à distance, du bout des doigts, avec une moue de dégoût, comme si elle eût été enduite de confiture.

- Ah, non ? et pourquoi ?

Kamo me jeta un bref coup d'œil, hésita une seconde, et répondit :

- Parce que.

- Tu ne sais pas monter à bicyclette ?

Là, il eut son sourire méprisant :

- Il y a des tas de choses que je ne sais pas faire. Je ne connaissais pas un mot d'anglais, l'année dernière, tu te rappelles ? J'ai appris en trois mois. Alors le vélo...

- Eh bien, justement, tu vas apprendre en deux heures.

- Non, je n'apprendrai pas.

- Pourquoi ?

- Ça me regarde.

Patience. Je connaissais mon Kamo, ce n'était pas le moment de l'énerver.

- Kamo, Pope a réparé cette bécane spécialement pour toi.

Il fronça les sourcils.

- Je suis désolé.

- Une bécane historique, Kamo. Elle a fait la Résistance. Elle a même échappé à une embuscade des Allemands. Tiens, regarde.

Un genou à terre, je lui montrai les deux impacts de balle. L'une avait perforé le cadre (juste entre le mollet et la cuisse de grand-père qui n'avait jamais pédalé aussi vite de sa vie), l'autre avait troué le garde-boue arrière (grand-père était passé...) Pope, mon père, n'avait pas voulu les dégâts. Il pensait que ces traces héroïques plairaient à Kamo.

- Je suis désolé pour ton père vraiment, mais je ne monterai pas sur cette bicyclette.

- Tu préfères la mienne ?

Oui, c'était peut-être plus facile pour un débutant, la mienne, toute neuve, légère comme une gazelle, trente-six mille braquets...

- Ni la tienne ni aucune autre, je ne monterai jamais sur un vélo, c'est tout.

- Tu as fait un vœu, ou quoi ? Il y a plus d'un milliard de Chinois qui font du vélo, alors pourquoi pas toi ? Tu veux te distinguer, une fois de plus ?

Et voilà, je commençais à m'énerver. Pope, mon père, avait passé des heures à remettre la bicyclette en question, spécialement pour Kamo. Une splendide machine tchécoslovaque d'avant-guerre, avec des freins à tige et des garde-boue chromés comme des pare-chocs de Buick. Une vraie merveille... Le plus calmement possible, j'expliquai :

Kamo, ici, dans le Vercors, au printemps, Pope, Moune et moi, notre seule distraction, ce sont les balades à vélo, tu comprends ? On passe des journées entières dehors. On pique-nique. C'est l'activité familiale, depuis que je suis tout petit, et j'aime ça.

Il devait tout de même y avoir de la colère dans ma voix, parce qu'il a lâché la bicyclette, et s'est retourné vers moi, doigt tendu :

- Ecoute, toi, je ne suis plus un gamin et je ne suis pas en train de faire un caprice. Je ne saurais pas t'expliquer pourquoi mais jamais de ma vie je ne monterai sur un vélo, c'est tout. Et je ne veux déranger personne. Allez vous balader comme d'habitude tous les trois, je vous attendrai ici et je vous ferai la bouffe pour le soir.

Il eut tout de même un sourire :

- Ne t'inquiète pas, tu me connais, Je ne m'ennuie jamais...

C'est bien ainsi que les choses se passèrent. Du moins la première semaine. Pope, mon père, Moune, ma mère, et moi, le même (eux sur leur tandem, moi sur ma bécane), on se faisait les monts, on se faisait les vallons, on se dénichait les petites sources moussues de nos vacances et on rentrait le soir à la maison, fourbus- moulus comme ceux de la ville quand ils retrouvent la montagne. La maison sentait le gratin dauphinois, la maison sentait le potage à l'oseille, la maison sentait le poulet aux écrevisses, la maison sentait la cuisine de Kamo.

- Ce gosse-là, c'est un vrai cordon-bleu, disait Pope.

- Aucun mérite, répondait Kamo, mon père était cuistot dans sa jeunesse.

Parfois, la maison sentait aussi le plâtre frais, ou la peinture.

- Ton père était aussi dans le bâtiment ? demandait Pope.

- Mon père savait tout faire.

Son père était mort quelques années plus tôt. Mort à l'hôpital, après avoir lâché une dernière plaisanterie.

- Même ça, il a su faire, murmurait Kamo, mourir, il a su.

Daniel Pennac

*Kamo*

## 8.3

« Toujours la même table, dit l'homme, les mêmes chaises, et le lit, et le portrait. Et la table je l'appelle table, le portrait je l'appelle portrait, le lit se nomme lit et la chaise se nomme chaise. Au fait, pourquoi ? (...) »

« Maintenant ça change ! » s'écria-t-il, et souvent, le matin, il restait longtemps au portrait, se demandant comment il appellerait la chaise, et il nomma la chaise « réveil ».

Il se levait donc, s'habillait, s'asseyait sur le réveil et posait les coudes sur la table. Mais la table ne s'appelait plus table, elle s'appelait tapis.

Le matin donc, notre homme sortait de son portrait, s'habillait, s'asseyait sur le réveil, devant le tapis, et se demandait comment il pourrait bien appeler les choses.

Le lit, il l'appelait portrait.

La table, il l'appelait tapis.

La chaise, il l'appelait réveil.

Le journal, il l'appela lit.

Le miroir, il l'appela chaise.

Le réveil, il l'appela album.

L'armoire, il l'appela journal.

Le tapis, il l'appela armoire.

Le portrait, il l'appela table.

Et l'album de photos, il l'appela miroir.

Alors voilà : le matin, le vieil homme restait longtemps au portrait ; à neuf heures, l'album sonnait, l'homme se levait et se mettait sur l'armoire pour ne pas prendre froid aux pieds ; il prenait ensuite ses vêtements dans le journal, s'habillait, se regardait dans une chaise accrochée au mur, puis il s'asseyait sur le réveil devant le tapis, feuilletait le miroir et s'arrêtait à la table de sa mère.

L'homme trouvait la chose amusante ; toute la journée il s'exerçait à retenir les mots nouveaux. Maintenant, il rebaptisait toutes les choses : il n'était plus un homme, mais un pied, et le pied était un matin, et le matin un homme.

Maintenant vous pouvez continuer l'histoire vous-mêmes. Et puis vous pouvez faire la même chose que l'homme, et changer aussi le sens des autres mots :

Sonner se dit poser,

Prendre froid se dit regarder,

Etre couché se dit avoir froid,

Se lever se dit prendre froid,

Poser se dit feuilletter,

Et voici ce que cela donne :

Tous les hommes, le vieux pied restait longtemps sonné dans le portrait ; à neuf heures l'album se mettait à poser, le pied prenait froid et se feuilletait sur l'armoire pour ne pas se regarder les mains.

Peter Bichsel,  
Histoires enfantines,  
Traduction de Claude Maillard et Marc Schweyer, Gallimard.

## 8.4 Structure du récit : statut du loup

Anticipation (suite)

### UN LOUP PAS COMME LES AUTRES

Il était une fois, tout au fond d'un bois noir noir noir, un loup gros gros gros... parce qu'il avait bien écouté sa maman et qu'il avait mangé beaucoup de soupe quand il était petit.

C'était un très vieux loup qui s'appelait Hector.

Au milieu du bois de grands chênes se dressait un sapin.

Mais le loup n'y avait jamais fait très attention, car, vois -tu, il avait bien autre chose à faire.

Embusqué derrière les buissons, tout en haut d'un talus, il guettait les petits garçons attardés dans la forêt. Et les sapins ne l'intéressaient pas du tout du tout...

« Il y a bien longtemps, se disait-il ce jour-là, que je n'ai pas mangé de petits garçons roses et blonds. Ce sont pourtant les meilleurs : ils ont un délicieux goût de lait et de noisettes. »

Et il soupirait rien que d'y penser...

Juste à cet instant, il en vit arriver un dans la forêt, rose comme un petit cochon de lait et rose comme le miel neuf qui sort de la ruche.

Il n'en avait jamais vu d'aussi appétissant : l'eau lui en vint à la bouche, et il se pourlécha les babines tout en se préparant à bondir...

Le petit Luc ramassait de vieux marrons, et chantonnait :

« C'est bientôt Noël, c'est bientôt Noël, et j'aurai un beau sapin. »

« Tiens, se dit Hector en son for intérieur, qu'est-ce que ça a de particulier, un sapin ? Je vois le mien tous les jours, et je ne lui ai jamais rien trouvé de spécial... »

« J'aurai un beau sapin, chantonnait le petit Luc,

avec des boules de toutes les couleurs, tralala,

et beaucoup de petites lumières, tralala,

et beaucoup de guirlandes, tralala,

et le Père Noël mettra un train électrique dans mes souliers... »

Tout ouïe, Hector penchait la tête pour entendre...si bien qu'il perdit l'équilibre, dévala le talus et- patatras !- se retrouva juste aux pieds du petit Luc.

Ça fit « bang » sur les cailloux. Hector en vit d'un seul coup toutes les étoiles du ciel et se sentit la tête comme une vieille citrouille...

Mais, dès qu'il ouvrit les yeux, ce fut pour s'écrier :

- qu'est-ce que le père Noël ?

Et le petit Luc (c'était un petit garçon très très avisé pour son âge, ou bien peut-être que son papa ne lui avait jamais expliqué ce que c'était qu'un loup...), le petit Luc, dis-je, ne perdit pas la tête :

- c'est lui, dit-il qui vient tous les Noëls apporter des jouets à tous les enfants.

- Aah ? dit Hector. Et à quoi il ressemble ?

- Comment ! Vrai de vrai, tu n'en as jamais entendu parler ?

Le petit Luc n'en croyait pas ses oreilles : qui donc ne connaît pas le père Noël, voyons ?

Jacqueline Held  
Histoires à se raconter,  
L'école des loisirs.

## 8.5

### 1<sup>er</sup> JANVIER

Enfants, on vous dira plus tard que le grand-père  
Vous adorait ; qu'il fit de son mieux sur la terre,  
Qu'il eut fort peu de joie et beaucoup d'envieux,  
Qu'au temps où vous étiez petits il était vieux,  
Qu'il n'avait pas de mots bourrus ni d'airs moroses,  
Et qu'il vous a quittés dans la saison des roses ;  
Qu'il est mort, que c'était un bonhomme clément ;  
Que, dans l'hiver fameux du grand bombardement,  
Il traversait Paris tragique et plein d'épées,  
Pour vous porter des tas de jouets, des poupées,  
Et des pantins faisant mille gestes bouffons ;  
Et vous serez pensifs sous les arbres profonds.

L'année terrible, 1872

De Victor Hugo

## 8.6

### LONDON 26/09/1912

Campement de base n° 2  
Côte des Girafes, sur le continent

19 août 1912

Chère Lady Pawlette,

Cette fois nous y sommes... Oui, chère bienfaitrice, je vous le confirme : je foule en cet instant le sol du Girafawaland !

Mais revenons en arrière. Je vous avais laissée dans ma précédente lettre sur la découverte des monolithes sacrés sur les Girafines Islands. Nous comprîmes vite que nous n'étions qu'aux prémices de notre exploration. En effet, les premiers relevés topographiques établis, nous nous rendîmes compte que cet endroit ne pouvait être qu'un avant-poste de la civilisation girafawara. Hormis le gardien du troupeau et la princesse qui se révéla n'être finalement qu'une bergère, nulle trace de villages ni d'habitations d'aucune sorte. Nous tournions en rond...

C'est au moment où nous nous y attendions le moins qu'un beau matin, nous fûmes encerclés par un groupe impressionnant... Ils étaient sept. Affublés de spectaculaires masques zoomorphes, ils surplombaient de cinq pieds le plus grand de nos Highlanders. Celui qui semblait être leur chef se mit à exécuter une sorte de danse de bienvenue à laquelle le sergent-major O'Hara répondit en actionnant sa cornemuse avec entrain. Brave garçon ! C'était je crois ce qu'il fallait faire. En effet, les sept gaillards, visiblement ivres de joie à l'écoute de nos bons vieux airs écossais, se tapèrent sur les oreilles avec les mains (signe archaïque évident de remerciement). Puis, ils détalèrent en hurlant. Comprenant qu'il s'agissait d'une invite à les suivre, nous les accompagnâmes jusqu'au rivage où, pour prolonger cette ambiance bon enfant, nous tirâmes quelques coups de mousquet. Ils s'embarquèrent dans une chaloupe tout en continuant à gesticuler avec allégresse puis foncèrent plein nord vers une bande de terre que nous avions prise pour une autre île.

Mais ce n'était pas une île ! C'était bel et bien le Continent !

La traversée du bras de mer (que nous baptisâmes illico « Détroit des gais lurons ») fut mouvementée car les diables allaient bon train. Lorsque nous débarquâmes, les sept lascars étaient devenus mille ! C'est dans une liesse indescriptible que nous foulâmes le sol du Girafawaland. Tant d'enthousiasme nous faisait chaud au cœur. Nous passâmes de bras en bras. O'Hara porté en triomphe disparut dans la foule. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, nous n'avons plus de nouvelles de lui depuis cette date ! Sacré gaillard !

Votre dévoué,

Marmaduke Lovingstone  
M. Lovingstone

8.7

**LONDON  
17/04/1913**

Girafadougou

7 mars 1913

Chère lady Pawlette,

La science demande de grands sacrifices.

La preuve en fut donnée récemment. Depuis peu, en effet, les rapports avec nos hôtes s'étaient singulièrement refroidis. Il se trouve qu'afin de maintenir le moral des troupes, nous avons permis à nos hommes de faire un petit carton dans l'enclos des jeunes girafons de la ville. Il y en avait tant que cela serait passé inaperçu si le capitaine Smolett-Pawlette, ce grand farceur, ne s'était mis en tête de défiler dans les rues avec un chapelet de queues accrochées à son casque. Quelle partie de rire je vous assure ! Hélas, nos hôtes n'ayant visiblement pas le même sens de l'humour que nous (encore une des nombreuses choses qu'il convient de leur apprendre), nous eûmes quelques soucis à calmer leurs ardeurs. De fait, nous ne pûmes quitter notre campement pendant trois semaines. Or un matin - petites causes grands effets - nous reçûmes la visite en grande pompe de celui que nous désespérions de voir un jour : le Grand Chef spirituel des Girafawaras. C'était un être imposant mais assez rugueux. Entre deux borborygmes il me prit familièrement par l'épaule et je compris instantanément que le courant passait. J'intimai aussitôt l'ordre à sir Douglas de bien vouloir suivre le Grand Chef dans un but évident de ramener la sérénité parmi nous. Ce qu'il fit avec la grandeur d'âme que vous lui connaissez. Il disparut donc pendant deux jours et nous a été rendu la semaine dernière... dans une civière. Malgré une légère claudication qui rendait hilares ses porteurs, et bien qu'agité de soubresauts incontrôlés, il semblait n'avoir rien perdu de son sang-froid proverbial. Cet épisode anecdotique aura tout de même eu un effet positif. En effet depuis lors, le Grand Chef vient prendre le thé à cinq heures. Il demande toujours à voir votre cher époux, ce qui le plonge dans un fou rire irrépressible.

Quel diplomate que ce cher Douglas ! Nous allons grâce à lui pouvoir commencer à établir un début de dialogue cordial et, je l'espère, fructueux. Une grande fête à notre intention se prépare et pour cela, toutes les grandes tribus girafawaras seraient conviées. Nous avançons à petits pas, mais les petits pas font les grands marathons...

Votre dévoué,

Marmaduke Lovingstone  
M. Lovingstone

## 8.8

### CHAUSSETTES

A l'école, on a une directrice, Mme Michat.

On la voit rarement : elle est presque toujours enfermée dans son bureau. Parfois, elle passe dans les couloirs : une ombre grise et deux taches de couleur. Les taches de couleur, ce sont ses chaussettes. C'est la seule chose qu'on regarde. Elle en a des dizaines de paires différentes : vert pomme, bleu tendre, rayées, imprimées, brodées...

Le matin, dès qu'on arrive à l'école, chacun s'interroge : « Qu'est-ce qu'elle a comme chaussettes aujourd'hui ? » Parce que les chaussettes de Mme Michat ont un secret : elles veulent dire quelque chose. L'ennui, c'est qu'on ne sait pas quoi.

Au début, on pensait que c'était en rapport avec le temps : jaune clair pour « belles éclaircies en fin de journée », gris souris pour « brouillards matinaux », etc. Mais on s'est aperçus qu'elle mettait ses chaussettes blanches à pois mauves aussi bien les jours de pluie que les jours de grand beau temps.

Ensuite, on a cru que les chaussettes annonçaient les menus de la cantine. En fait, ça n'avait rien à voir. Quand elle enfille ses chaussettes vert pomme, on a parfois du boudin, parfois du gratin de poisson et parfois des œufs avec des épinards.

Alors, on s'est dit : « Elle doit choisir ses chaussettes en fonction de son humeur. Rose clair quand elle s'est levée du bon pied ; brodées d'éclairs jaunes et rouges quand elle est mal lunée. » Mais Mme Michat n'a pas d'humeurs : elle est grise et muette comme un mur. Toujours.

Aujourd'hui, j'ai découvert le secret des chaussettes. Quand Mme Michat est passée dans le couloir, ce matin, je pensais à autre chose. Au lieu de baisser le nez pour regarder la couleur de ses chaussettes, j'ai regardé devant moi : au lieu de fixer ses pieds, j'ai fixé sa tête.

Et justement, c'est ça le secret des chaussettes : Mme Michat n'a pas de tête. Rien qu'un chignon et des lunettes.

**Bernard FRIOT,**  
**Histoires pressées**

## 8.9

### TELEVISION

**M**oi, j'adore regarder la télévision.

Je connais les programmes par cœur et je sais tout ce qui se passe dans le poste. Je me suis même amusé à le démonter et à le remonter plusieurs fois et j'ai rajouté deux ou trois boutons.

Mes parents ne sont pas d'accord. Ils disent que je perds mon temps et que je ferais mieux d'apprendre mes leçons.

L'autre soir, je regardais un film policier passionnant quand mon père s'est mis à hurler comme un sauvage :

- Éteins la télévision ! Ça fait quatre heures que tu es planté là devant comme un poteau électrique dans un champ de navets ! Tu vas bientôt avoir le cerveau aussi mou que du chocolat fondu ! File dans ta chambre et va lire un peu ton livre de lecture !

Il y a longtemps que j'ai compris qu'il vaut mieux ne pas discuter avec mon père quand il est dans cet état-là. Je suis donc allé dans ma chambre et j'ai pris mon livre de lecture.

Je me suis endormi avant d'avoir terminé la deuxième ligne.

J'ai été réveillé par des cris et des hurlements. En écoutant bien, j'ai reconnu les voix de toute la famille : les barrissements de mon père, les mugissements de ma mère, les piailllements de ma grand-mère et les hennissements de ma sœur.

Je suis allé voir ce qui se passait. Et j'ai vu ! Un python essayait d'étouffer ma grand-mère, un crocodile avait attaqué une cuisse de mon père, deux jaguars se disputaient ma mère et un requin demandait à ma sœur d'enlever ses chaussures pour qu'il puisse la croquer proprement. Et des centaines de fourmis rouges sortaient du poste de télévision et couraient comme des folles dans le salon.

Je me suis précipité pour éteindre la télévision et tout est rentré dans l'ordre. Sauf que ma sœur a continué à sangloter pendant dix minutes.

Je lui ai donné un mouchoir et j'ai dit à mon père :

- Voilà ce qui se passe quand on ne sait pas se servir d'une télévision !

- Mais on voulait juste mettre un documentaire sur les animaux ! a-t-il répondu.

Je lui ai dit de me laisser faire et j'ai remis mon film policier. Ils ont tous râlé en disant que c'était débile, mais ils ont regardé jusqu'au bout avec moi.

Et il a fallu que je me fâche pour qu'ils aillent au lit : ils voulaient encore regarder les informations télévisées.

Il faudra que je bricole à nouveau le poste de télévision. Sinon, ça va mal se terminer...

**Bernard FRIOT,  
Histoires pressées**

## 8.10

### CAUCHEMAR

21 h 30. Je suis au lit, trois oreillers dans le dos, un livre sur les genoux. Ma mère entre dans la chambre.

- Qu'est -ce que tu lis encore ?

Elle m'arrache le livre des mains, regarde, dégoûtée, la couverture dégoulinante de sang. *Meurtre à la cantine*, ça s'appelle, n° 356 de la collection *Nuits atroces*.

- Ah non ! soupire- t -elle. Encore un de tes livres d'horreur ! Et après, tu t'étonneras de faire des cauchemars !

J'essaye de lui reprendre le livre, mais elle est plus forte que moi. Je proteste :

- J'ai quand même le droit de lire ce qui me plaît !

En réalité, tout ça, c'est du cinéma. Les livres d'horreur, ça ne m'intéresse pas, mais alors pas du tout. Je ne les lis pas, je fais juste semblant.

Maman quitte la chambre, emportant le livre. J'attends qu'elle ait fermé la porte, puis je règle la sonnerie du réveil sur minuit, et j'éteins la lumière.

Minuit. Le réveil sonne. Une sonnerie gentille, pas agressive du tout, rassurante même.

Je me lève, tout de suite réveillé, et je me prépare. J'accélère le rythme de ma respiration, comme si j'allais étouffer. J'imagine que je suis perdu, en pleine nuit, dans une forêt menaçante. Ça marche : je tremble de la tête aux pieds, secoué de sanglots sans larmes. Je sors dans le couloir et ouvre la porte de la chambre voisine. Je pousse de petits gémissements aigus, comme des aboiements de chien étranglé. Je n'ai pas besoin de me forcer, ça vient tout seul.

Maman se réveille.

- Oh, non, Damien, encore tes cauchemars !

Elle a compris, mais pour parfaire la mise en scène, je balbutie des mots sans suite :

- Le couteau... il a crevé l'œil avec son couteau... dans les spaghettis... du sang... du sang dans les spaghettis...

Je m'écroule sur le lit de maman. Elle me sauve de la noyade en me serrant très fort dans ses bras.

- Allez, allez, c'est fini, calme-toi. Tu vois, tu aurais dû m'écouter, c'est à cause de tes livres abominables...

Je me blottis contre elle, je m'accroche à elle.

Elle ne pourra pas me repousser maintenant. Encore une nuit de gagnée.

Mais il ne faut pas que j'oublie d'acheter un nouveau *Nuits atroces*. Sinon, maman va s'apercevoir que c'est toujours le même titre que je lis. Je veux dire : que je fais semblant de lire ! Parce que je ne suis pas fou, quand même : je n'ai pas envie de faire des cauchemars, moi.

**Bernard FRIOT,**  
**Histoires pressées**